MÉMOIRES
SUR
LES FIÈVRES
ET SUR LA CONTAGION,

Lus à la Société de Médecine & de Philosophie d'Edimbourg, par Mr. JACQUES LIND, *Médecin de l'Hôpital du Roi à Haslar près de Portsmouth, Membre du Collége des Médecins d'Edimbourg, &c.*

Ouvrage traduit de l'Anglois, & augmenté de plusieurs Notes,

Par M. HENRI FOUQUÉT, *D. M. Conseiller-Médecin du Roi & de l'Hôpital Royal & Militaire, Membre de la Société Royale des Sciences, & de l'Académie de Padoue, Inspecteur général des Eaux minérales du Languedoc.*

A MONTPELLIER,

De l'Imprimerie de JEAN-FRANÇOIS PICOT, seul Imprimeur du Roi, Place de l'Intendance.

M. DCC. LXXX.



Multum egerunt qui ante nos fuerunt, ſed non peregerunt : multum adhuc reſtat operæ, multumque reſtabit; neque ulli nato poſt mille ſecula præcidetur occaſio aliquid adhuc adjiciendi. SENECA.

A MONSIEUR

DE LASSONE,

CONSEILLER D'ÉTAT,
Premier Médecin de la Reine, & du Roi en ſurvivance, Membre de l'Académie Royale des Sciences, Préſident de la Société & Correſpondance Royale de Médecine, &c.

MONSIEUR,

En vous offrant la traduction des Mémoires de Mr. *Lind* ſur

les Fiévres contagieuſes, *j'ai moins cherché à prévenir l'opinion publique ſur mon foible travail, qu'à m'acquitter d'un tribut que nous devons tous à un Chef qui s'eſt toujours plu à réunir aux titres mérités de ſa profeſſion, ceux de Philoſophe & de Citoyen qui n'en devroient jamais être ſéparés. En effet*, MONSIEUR, *perſonne n'ignore que c'eſt à la faveur de ce zèle des ames ſenſibles, avec lequel vous avez concouru dans les vues d'une adminiſtration auſſi bienfaiſante qu'éclairée, que le Génie conſervateur de la Médecine a pu prendre enfin parmi nous, cette forme heureuſe & ſi long-temps déſirée qui, en garantiſſant aux peuples les ſecours les*

plus prompts & les plus assurés contre le fléau des Epidémies, prépare un nouvel éclat & de nouveaux succès à l'art de guerir dont il est si aisé d'oublier les intérêts dans la place que vous occupez. L'établissement de la Societé & Correspondance Royale de Médecine, *est le glorieux témoignage de tout ce que vous avez déjà fait à cet égard, & de ce qu'on a lieu d'espérer désormais, du zèle & des talens réunis de ceux qui la composent. C'est principalement à ces vertus qui honorent l'humanité & qui la consolent, & qui vous caractérisent particuliérement,* MONSIEUR; *que j'ai dû consacrer mon hommage; pur & libre comme les sentimens qui me l'ont*

inſpiré , il eſt du moins par là , digne de vous être offert.

Je ſuis avec un profond reſpect ,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
HENRI FOUQUÉT.

PRÉFACE
DU
TRADUCTEUR.

L'Ouvrage dont je donne ici la traduction au Public, eſt celui d'un des premiers Praticiens de l'*Europe*, & la matière qui y eſt traitée l'une des plus intéreſſantes pour tous les hommes en général, & pour les Médecins en particulier. Il n'eſt ſans doute aucun de ces derniers en *France*, qui ne connoiſſe M. *Jacques Lind* par ſon excellent Traité ſur le *Scorbut*, traduit depuis quelques années en notre Langue ; mais ſes *Mémoires ſur les Fiévres & ſur la Contagion*, ſerviront peut-être encore mieux à

faire connoître en lui l'homme de génie & les talens de l'Obſervateur. Ce qu'on peut aſſurer de ce dernier Ouvrage, c'eſt qu'il a ſur le précédent l'avantage d'être original, & le mérite rare de ne contenir que des faits, la plupart obſervés d'aſſez près par l'Auteur, pour qu'il eût pu s'appliquer à lui-même le *quæque miſerrima vidi*, *&c.*, de *Virgile*, ou ſur leſquels il s'eſt procuré les documens les plus exacts & les témoignages les plus certains.

La fiévre (priſe ici, dans l'acception vulgaire de ce mot, pour une affection en ſoi & non pour un ſigne d'affection) la fiévre, étant ſelon M. *Lind* le produit le plus ordinaire de la *contagion*, c'étoit dans cette maladie un nouveau rapport à établir ou à développer; & c'eſt ce que ce

Médecin

Médecin paroît avoir fait avec beaucoup de ſuccès. Il a été engagé, comme il le dit lui-même, dans cette entrepriſe, par le peu de lumières qu'on retire de la lecture de la plupart des Auteurs, & par les occaſions preſque journalières qu'il a eues d'étudier les Maladies contagieuſes, principalement dans l'Hôpital de *Haſlar*, l'un des plus conſidérables de *l'Angleterre*, dont il a été le Médecin. Ce n'eſt donc pas ici une Epidémie accidentelle, & pour ainſi dire territoriale, que nous offre M. *Lind*, mais un tableau général de la *Contagion* proprement dite, conſidérée tant en grand que ſous les différentes formes dont elle eſt ſuſceptible, relativement à une infinité de circonſtances, & telles qu'elles ont été reconnues & ſui-

vies ſur pluſieurs milliers de ſujets.

On peut réduire les matières contenues dans ces *Mémoires* à trois articles principaux. Le premier concerne les différentes méthodes les plus convenables pour purifier entièrement les Vaiſſeaux, les Hôpitaux & autres lieux où règne la *Contagion*, ainſi que le linge, les étoffes, les habits, les meubles, les uſtenſiles & autres ſubſtances qui peuvent ſe trouver infectées. Le ſecond ſe rapporte à la manière cachée & le plus ſouvent inſidieuſe, dont la *Contagion* ſe propage ou ſe communique ; aux ſymptômes qui indiquent ſon exiſtence ou qui caractériſent le plus communément ſes effets primitifs ; aux variations ou altérations qu'elle éprouve dans ſon activité, ſoit

par rapport aux températmens, ſoit par rapport aux ſaiſons, aux climats & autres circonſtances; aux eſpèces particulières de Fiévres qui en dépendent, & parmi leſquelles on diſtingue la *Fiévre Jaune de l'Amérique*, maladie ſur laquelle *M. Lind* a répandu de détails où l'on trouve beaucoup à s'inſtruire, même après avoir lu tout ce que *M. Linnen* a publié ſur cette Fiévre, dans un des premiers volumes des *Tranſactions Philoſophiques*. Enfin, le troiſième & dernier article, conſiſte dans l'expoſition des remèdes les plus efficaces contre les Maladies de ce genre, & des autres moyens relatifs à la méthode curative qui ſe trouve ici fort perfectionnée, & dont l'Auteur ne ſépare jamais la *prophilectique* qu'il fait conſiſter princi-

palement dans la *Désinfection* par les feux & la fumée, dans la propreté & le renouvellement de l'air. En traitant ces divers objets, l'Auteur s'appuye constamment sur un historique de faits qu'il a eu soin de placer au commencement, & comme à l'entrée de son Ouvrage, pour en tirer ensuite une foule de preuves en faveur de son opinion sur la *Contagion*, & de sa méthode particulière de la combattre. Il paroît, en outre, que *M. Lind* s'est attaché dans le cours de ces *Mémoires*, à saisir tout ce qui peut constater aux yeux des Médecins & du Public, les dangers d'une infinité de Maladies qualifiées assez ordinairement & assez légérement de Fiévres simples, & la vraie manière de s'en préserver ou de les guérir. C'est en effet une erreur assez

généralement répandue, que celle qui fait regarder les Fiévres comme n'étant contagieuſes, qu'autant qu'elles préſentent des ſignes évidens d'une malignité conſidérable, & qu'elles ſe communiquent pour ainſi dire ouvertement; mais il réſulte des nombreuſes obſervations de notre Auteur, que c'eſt très-mal eſtimer la *Contagion*, d'autant que celle-ci peut s'étendre (ce qui arrive plus ſouvent qu'on ne l'imagine) depuis la Fiévre la plus ſimple & la plus bénigne en apparence, juſqu'à la Fiévre peſtilentielle la plus décidée; en ſorte néanmoins que de même qu'une Maladie, quoique éminemment contagieuſe, n'en eſt pas pour cela ni maligne ni peſtilentielle, de même auſſi une Fiévre, quoique très-maligne, peut ne contenir en ſoi

rien d'essentiellement contagieux. C'est ainsi par exemple que la petite vérole, même la plus bénigne, est toujours accompagnée de *Contagion*, & que cette Contagion est sans effet dans plusieurs circonstances & à l'égard de plusieurs sujets, tandis qu'une simple Diarrhée ou un simple *Cholera-Morbus*, présente quelquefois les signes de la Contagion la plus active.

Mais, si comme nous venons de l'observer, l'Auteur éclaire sur le danger des Fiévres en général, tant pour les personnes qui en sont attaquées, que pour celles qui sont chargées du soin des Malades, il a aussi l'attention d'écarter les craintes trop vives, qui pourroient naître des exemples frappans qu'il rapporte à ce sujet, en indiquant contre ce fléau les

moyens que l'expérience a fait connoître pour être les plus efficaces, ſoit à titre de précautions, ſoit à titre de remèdes. Quoique ces obſervations aient été faites, principalement ſur des Fiévres contractées à bord des vaiſſeaux ou dans des pays éloignés, on verra qu'elles n'en ſont pas moins applicables à toutes les Maladies Contagieuſes, en quel lieu & en quel climat qu'elles règnent.

C'eſt encore une erreur commune à pluſieurs Médecins, qui pourtant paroiſſent remplis de la Lecture d'*Hippocrate* ou de ſa Doctrine, de croire qu'il faille toujours attendre des criſes dans toutes les *aiguës* indiſtinctement, & de ſe borner en conſéquence à de vains & puériles efforts contre les ſymptômes, au lieu d'attaquer de front la Maladie, avant

qu'elle ait répandu ses malignes influences sur l'universalité des solides & des fluides. *Hippocrate* (*a*) lui-même, ainsi que *Celse* & *Galien* suivis par quelques modernes, enseignent que beaucoup de Fiévres peuvent être guéries & comme suffoquées, dès leur première attaque, par une méthode appropriée qui est toujours plus ou moins active : ce précepte est sur-tout applicable aux Fiévres contagieuses, qui, selon l'observation journalière, deviennent le plus souvent mortelles, si dans ces commencemens on néglige de s'opposer aux progrès de la Maladie, c'est-à-dire, au développement ultérieur des germes ou miasmes contagieux, dont le corps se trouve infecté. C'est ainsi

(*a*) *Morbosa principio curare oportet* (de Loc. in hom. n°. 42.

que la morsure de la Vipère est ordinairement mortelle, si ce venin n'est promptement combattu par des remèdes capables d'en arrêter les effets sur le principe de la vie, & de le chasser hors du corps en le détournant en quelque manière vers la circonférence, comme on y réussit assez communément par le moyen des alcalis volatils. C'est ici le cas du *Principiis obsta ;* mais cette vérité, n'est nulle part aussi sensible que dans l'Ouvrage de M. *Lind ;* c'est là qu'elle se trouve exposée dans tout son jour, & environnée de preuves qui établissent la conviction la plus entière.

Nous avons insinué que cet Ouvrage étoit entièrement dégagé de théorie & de toute opinion systêmatique ou hasardée, & que la

pratique de l'auteur, comme celle des Anciens, employoit conſtamment les grands moyens qui ſeuls conſtituent les vrais remèdes, tels que les émétiques, les véſicatoires, les altérans, &c. La lecture n'en peut donc convenir à ceux, qui, dans l'exercice de la Médecine, apportent cette réſerve puſillanime ou politique qui ne ſauroit s'accommoder que de petites vues & de petits procédés, & qui aſſervit conſtamment aux autorités domeſtiques, ou aux pratiques coutumières & locales; elle ne ſerviroit qu'à les jeter dans l'embarras ou la perplexité. Tout au contraire, ceux à qui une noble indépendance des préjugés, ne permet pas d'oublier ce qu'un Médecin ſe doit à lui-même & à l'obſervation, le liront avec fruit, & même on oſe l'a-

vancer avec plaiſir. En effet, l'Auteur a trouvé le moyen de répandre de l'agrément ſur la matière qui en paroît le moins ſuſceptible, par des digreſſions intéreſſantes & qui ſemblent ſortir comme d'elles-mêmes du ſujet. Son ſtyle clair & ſimple, répond d'ailleurs au titre de *Mémoires* que porte ſon Ouvrage, & qui n'aſtreignant point à la forme didactique des chapitres ou des paragraphes, ſemble ſe prêter davantage au génie d'un Écrivain, dans le développement des idées & des faits; en un mot, c'eſt le grand Médecin d'un grand Hôpital, qui, ſemblable en quelque ſorte à un Général d'Armée qui décrit, au milieu des camps, l'hiſtoire de ſes campagnes, peint avec franchiſe tout ce qui s'offre à ſon obſervation, au milieu des

Maladies contagieuſes qu'il eſt occupé à combattre ou à éloigner, & des dangers qui en ſont inſéparables.

Il eſt temps maintenant que je diſe un mot des circonſtances qui ont donné lieu à cette traduction. Il y a environ ſix ans que les Mémoires de M. *Lind* me tombèrent entre les mains; ils me parurent ſi curieux, ſi neufs, & en même-temps ſi inſtructifs, que j'en conçus d'abord le deſſein de les traduire d'un bout à l'autre pour mon uſage; mais les ſoins inſéparables de l'exercice de ma Profeſſion, & une foible ſanté, ſembloient devoir m'éloigner pour toujours de mon premier projet, lorſque les éloges qu'on donna à des morceaux détachés de l'Ouvrage de M. *Lind*, ſur la lecture que j'en fis dans quel-

ques unes de nos séances Académiques, & le desir qu'on me témoigna pour lors de connoître l'Ouvrage en entier, m'y ramenèrent comme malgré moi, & me déterminèrent à donner tous les jours quelques momens à cette traduction. Un seul point néanmoins pouvoit ralentir mon zèle ; l'Original Anglois qui m'appartenoit se trouvoit égaré, je ne sais comment, & il falloit en faire venir un autre de *Londres*, ce qui demandoit du temps ; mais cette difficulté fut bientôt levée par M. *Le Roy* mon confrère, qui m'offrit généreusement l'exemplaire qu'il en avoit de l'édition de 1763, & sur lequel j'ai travaillé. Cependant, j'avois lieu d'être surpris qu'un Ouvrage de cette nature n'eût pas encore été traduit, & il étoit raisonnable de

penſer qu'il pouvoit tous les jours être à la veille de paroître en notre langue ; mais après avoir inutilement attendu pendant quelques mois, j'ai préféré de riſquer ma traduction, toute défectueuſe qu'elle peut être, à laiſſer plus long-temps les *Mémoires* de M. *Lind* ignorés de nos Médecins François qui n'entendent pas l'anglois, & des jeunes Diſciples de cette Faculté à qui j'en avois donné un avant-goût. J'ai cru d'ailleurs que cette Traduction ſeroit peut-être de quelque ſecours aux Officiers de Santé répandus dans nos ports & ſur nos Flottes, dans ces temps ſi mémorables & ſi peu prévus, où notre Marine a paru tout-à-coup, ſortant de ſes ruines plus brillante & plus puiſſante que jamais, à la voix d'un grand Roi qui ſait également créer de grands

Miniſtres ; j'ai cru en même-temps qu'elle pourroit contribuer en quelque choſe dans les vues & les travaux utiles de la *Société & Correſpondance Royale de Médecine de Paris*, dont notre jeune Monarque, par un effet de cette prévoyance bienfaiſante qui s'étend à tout, vient d'ordonner l'établiſſement, voulant aſſurer déſormais à ſes Peuples, comme un dépôt toujours ſubſiſtant de lumières relatives à la connoiſſance des Épidémies, & à la meilleure manière de les traiter. Au ſurplus, j'ai joint à cette Traduction pluſieurs notes, qui m'ont paru néceſſaires pour appuyer ou éclaircir quelques endroits du texte, & je les ai jetées à la fin de l'Ouvrage pour la commodité du Lecteur. Je me ſuis porté d'autant plus volontiers à ce nou-

veau travail, que notre Auteur m'en a fourni une partie des matériaux, dans un autre de ſes Ouvrages peu connu encore parmi nous ; de manière que je n'ai fait la plupart du temps, qu'interpréter M. *Lind* par lui-même.

Voilà ce que j'avois à dire des motifs qui m'ont déterminé à cette Traduction, dans laquelle d'ailleurs j'ai tâché de rendre fidélement l'Original. Si elle eſt en effet de quelque utilité, j'aurai rempli mon objet, & obtenu le plus grand prix auquel je puſſe aſpirer en la publiant.



PREMIER MÉMOIRE.

A l'Hôpital de Haſlar, près de Portſmouth, le 5 Juin 1761.

MESSIEURS,

PARMI les diverſes eſpèces de maladies qui affligent l'humanité, il en eſt peu de plus funeſtes & de plus fréquentes que la fiévre. C'eſt de cette dernière que je me propoſe de traiter dans ces Mémoires, en inſiſtant principalement ſur la manière dont elle ſe propage & ſe tranſporte d'un lieu dans un autre, à la faveur d'une infinité de cauſes cachées, & dont il n'eſt que trop

ordinaire de ne pas ſoupçonner l'exiſtence.

Une pratique très-étendue & exercée pendant trois années conſécutives ſur les maladies fiévreuſes, dans un des premiers Hôpitaux de l'Europe, a dû me porter naturellement à des recherches ſur la queſtion obſcure & difficile de la *Contagion ;* & ce que j'en ai lu dans tous les écrits qui ont paru jusqu'aujourd'hui ſur cette matière, m'engage à publier ce que j'en penſe. Mon but principal eſt de choiſir dans cette multitude de faits & d'opinions contradictoires qu'on trouve raſſemblés ſur cet objet, les moyens les plus propres pour garantir de la contagion & les individus en particulier, & la ſociété en général, & d'en indiquer les plus ſimples & les plus efficaces : mais comme tout édifice pour être ſolide doit porter ſur de bons fondemens, il convient, par cette raiſon, que je commence par une expoſition hiſtorique des faits : ces derniers, ainſi qu'il eſt prouvé

par l'excellent plan que vous vous êtes prescrit, étant la vraie & unique base de toute espèce de recherches en physique.

Lorsqu'au mois de Juin de l'année 1758, je fus arrivé à l'Hôpital de *Haslar* & que j'eus commencé à y remplir les fonctions de Médecin, je ne tardai pas à m'appercevoir que les équipages des gros vaisseaux des flottes, étoient en général bien portans, tandis que dans des vaisseaux moins considérables, il y avoit assez ordinairement un certain nombre de personnes qui se trouvoient infectées de maladies. Les malades qu'on avoit débarqués, notamment de la chaloupe le *Saltash*, de la frégate le *Richmond*, & du brûlot l'*Infernal*, étoient attaqués de fiévres du plus mauvais caractère, quoique pourtant les équipages de ces vaisseaux fussent peu nombreux.

Vers ce même temps, les vaisseaux la *Revenge* & le *Montague* arriverent de leur croisière dans la Méditerranée. L'équipage du premier étoit en très-

mauvais état. Ce vaiſſeau avoit déja été attaqué de la contagion dont on l'avoit délivré, en le parfumant convenablement à la fumée du goudron, (événement qui ſe paſſa environ un mois avant l'affaire que ces vaiſſeaux eurent, le 28 Février, avec le vaiſſeau françois l'*Orphée*); mais quelques germes de contagion qui n'avoient pas été entiérement détruits, répandirent de nouveau les fiévres parmi les mariniers, dont quelques-uns les communiquerent aux équipages du *Foudroyant* & de l'*Orphée*, priſes qui avoient été faites ſur les François.

Les équipages des vaiſſeaux *Garde-port* (*a*) qui ſe trouvoient à *Spithéad*, s'étoient maintenus dans un état de bonne ſanté juſqu'à la fin de Juillet ou au commencement d'Août, lorſqu'une foule de perſonnes qui arrivoient d'*Ir-*

(*a*) Ce ſont des vaiſſeaux ſtationnaires placés à la vue d'un port, ou à l'embouchure d'un fleuve, & qui en défendent l'entrée. (*N. T.*)

lande dans des vaiſſeaux infectés, communiquerent l'infection à ces Gardes-port, par la voie des hardes & autres effets qu'on retira de deſſus leurs alléges.

Ceux qui étoient à bord du *Saltash*, en contracterent une fiévre qui avoit beaucoup de reſſemblance avec la maladie des priſons, dont nous devons une excellente deſcription à M. le Docteur *Pringle*; & ſur le nombre de cent vingt perſonnes qui compoſoient le petit équipage de cette chaloupe, il y en eut plus de quatre-vingt qui éprouverent une contagion beaucoup plus violente & plus dangereuſe, que ne fut celle qui régna parmi les équipages des Gardes-port, ou des autres vaiſſeaux qui ſe trouvoient pour lors à *Spithéad*.

Dans les mois de Juillet & d'Août de l'année 1758, pendant que les équipages des gros vaiſſeaux arrivés depuis peu de la Méditerranée, & les mariniers de quelques vaiſſeaux moins conſidérables, étoient fortement infectés de fiévres, le

ſcorbut ravageoit la grande flotte du *Lord Anſon*, & l'eſcadre détachée du *Lord Howe*. Cette maladie exerçoit ſes ravages principalement ſur les plus gros vaiſſeaux. Plus de quatre cens malades de ces deux flottes furent tranſportés à l'Hôpital ; ils étoient pour la plupart violemment affectés du ſcorbut ; mais il n'y en avoit aucun parmi eux qui eût des maladies fiévreuſes.

Aux mois de Septembre & d'Octobre, après la réduction de *Louisbourg*, les vaiſſeaux de l'*Amérique ſeptentrionale* arriverent à *Spithéad*. Pluſieurs perſonnes de ces vaiſſeaux, ſe trouvoient infectées de fiévres malignes qui ſe mêlerent en même temps avec le ſcorbut, & de manière que les ſcorbutiques eux-mêmes n'en furent pas épargnés. Cette dernière circonſtance étoit une preuve manifeſte, que ces fiévres provenoient entiérement de quelque foyer d'infection : car j'ai obſervé que le ſcorbut eſt une maladie qui, de ſa nature, eſt oppoſée à la fiévre, au

point qu'un ſcorbutique demeurera long-temps expoſé à la contagion fiévreuſe ſans en être infecté.

Il eſt remarquable que depuis le commencement de cette guerre, les malades qui ont été les plus nombreux dans cet Hôpital, & ceux qui y ont eu des fiévres de la plus mauvaiſe eſpèce, nous ſont tous venus de l'*Amérique ſeptentrionale.* La fiévre qui nous a été apportée cette année de cette contrée, étoit communément appellée *fiévre jaune ;* dénomination fondée ſur ce que la peau de ceux qui en étoient atteints, devenoit pour l'ordinaire de cette couleur. Il eſt entré dans cet Hôpital, pendant les mois de Septembre, d'Octobre & de Novembre, environ trois cens malades attaqués ou de cette fiévre ou du ſcorbut, & il en eſt mort vingt-huit.

Au commencement de l'année 1759, tandis que les vaiſſeaux infectés étoient entiérement purifiés, & que les gens de leurs équipages reſpectifs ſe trouvoient

auſſi parfaitement ſains, quant aux maladies fiévreuſes, que pouvoient l'être les autres mariniers des flottes, qui étoient déja rendus chez eux, arriverent à *Spithéad* le *Conquérant* & l'*Edgard*, deux vaiſſeaux de ligne neufs, & après eux *le Temple*. Les équipages de ces deux vaiſſeaux étoient compoſés en partie de gens tirés à la hâte de la *Princeſſe Royale*, actuellement en rade au *Nore* (a), & en partie d'autres perſonnes qui ſortoient des priſons. Le débarquement de leurs malades répandit l'infection, laquelle ſe communiqua aux vaiſſeaux *Garde-port* la *Royale Anne* & la *Réſolution*, qu'on armoit pour lors à *Portſmouth*.

Les fiévres qui ont infecté tous ces vaiſſeaux, ont porté conſidérablement à la poitrine. Quelques-uns de ceux qui en ont été attaqués, ont rendu par les

(a) Banc de ſable aux embouchures de la *Tamiſe* & de la *Medway*, près de *Shireneſſ*, où les Anglois tiennent conſtamment un *Guard-Ship*. (*N. T.*)

crachats (comme s'ils eussent été effectivement soumis à un traitement par la salivation), jusqu'à six ou huit pintes d'un phlegme clair, dans l'espace de quarante-huit heures ; & ils étoient obligés, pour n'être pas suffoqués, de se tenir la tête haute sur des oreillers. Leur sang s'est trouvé extrêmement visqueux & tenace ; ce que j'ai observé, même dans le dernier degré de la maladie, sur le sang d'un malade qu'on fut obligé de saigner pour un point de côté très-vif qui gênoit considérablement sa respiration. Dans cette maladie la tête étoit affectée, souvent avec assoupissement & une stupeur générale mêlée de douleurs, rarement avec délire. La toux, l'expectoration & le point de côté accompagné d'élancemens vifs dans la poitrine, étoient les symptômes les plus généraux. Quelques-uns de ces malades, à en juger sur les simples apparences ainsi que sur leur propre rapport, jouissoient d'une bonne santé ; mais lorsqu'on en venoit à un exa-

men, on leur trouvoit le pouls très-fréquent, la langue ſale, & s'il leur arrivoit de lever la tête de deſſus l'oreiller, ils éprouvoient auſſi-tôt des vertiges.

L'invaſion de cette maladie contagieuſe, étoit caractériſée par des friſſons auxquels ſuccédoit ou un mal de tête, ou une douleur de poitrine. Il y avoit rarement, dans ce commencement, des douleurs univerſellement répandues dans les membres; mais le plus ſouvent il ſurvenoit, après les friſſons de l'invaſion, un reſſerrement de poitrine, avec une toux qui renouvelloit les douleurs vives de cette cavité. Pluſieurs de ceux qui en ont réchappé, ſe ſont plaints d'une dureté d'oreille; un très-grand nombre a eu des rechûtes. Parmi ces derniers, on a remarqué un matelot qui, s'étant ſenti aſſez de force pour reſter levé pendant quelques jours, eut enſuite une rechûte de fiévre accompagnée de convulſions qui l'emporterent dans trente heures, à compter du premier moment de cette

ſeconde attaque, & ſon corps s'eſt trouvé tout couvert de *pétéchies* (*a*).

Quelques-uns (en petit nombre) ſont morts de conſomption, épuiſés par la quantité exceſſive des matieres rendues par les crachats. Sur quatre ou cinq perſonnes, on a obſervé des ſymptômes de malignité dans leurs maladies ; & ſur plus de cent malades qui ſont entrés dans cet Hôpital au ſortir des vaiſſeaux, il n'y en a eu que huit qui ſoient morts de la fiévre. Si cette maladie eût régné dans tout autre endroit que dans les vaiſſeaux, on auroit très-bien pu la prendre pour une maladie purement inflammatoire, & il eût été également très-facile de l'attribuer à des cauſes fort différentes de la véritable.

Peu de temps après, l'*Edgard* fit voile pour la Méditerranée; la contagion dont il étoit attaqué & qui acquit en peu de

(*a*) On trouvera dans le ſecond Mémoire, l'explication de ce terme.

mois beaucoup d'activité, & le ſcorbut qui s'y mêla, enleverent ſoixante hommes de ſon équipage. La manière dont ce vaiſſeau fut déſinfecté, quoiqu'elle ne ſoit rien moins qu'extraordinaire, mérite d'être connue. Lors du combat qu'il eut à ſoutenir, cette année, contre la flotte *françoiſe* ſur les côtes de *Portugal*, il s'employa ou ſe conſomma ſur ſon bord, durant l'action, vingt-cinq barils de poudre; & depuis cette époque, au grand étonnement de tous les Officiers, on ne vit plus de fiévreux ou de maladies fiévreuſes ſur ce vaiſſeau.

Mais revenons à ce qui ſe paſſoit ſur la flotte à *Spithéad*. Vers la fin d'Avril de la même année, le *Mélampe* y aborda avec ſon équipage infecté d'une maladie, ſur les circonſtances de laquelle le Chirurgien nous fit le rapport ſuivant: il nous dit que ce vaiſſeau ayant reçu ſur ſon bord deux hommes de l'équipage de la *Princeſſe Royale*, vaiſſeau Garde-port, ils eurent pluſieurs de leurs gens atta-

qués de fiévres qui paroiſſoient être de l'eſpèce des intermittentes, & qu'au moyen du quinquina qu'il avoit fait prendre à haute doſe, ils n'avoient pas perdu un ſeul malade.

Le 27 Avril, nous reçumes les fiévreux de ce vaiſſeau, & on a continué de nous en envoyer journellement pluſieurs autres malades. Le nombre total des gens qui nous ſont venus de ce vaiſſeau, s'eſt monté à quarante-deux.

Ces malades ont été ſaiſis tout à-coup, & dans le temps où ils jouiſſoient en apparence d'une bonne ſanté, de tremblemens conſidérables auxquels ont ſuccédé des douleurs à la tête, & fort ſouvent même (pour me ſervir de leurs propres termes) des douleurs dans tous les os. Quelques-uns ont eu, dans les vingt-quatre heures, juſqu'à deux ou trois attaques d'un friſſon qui reſſembloit à celui d'un accès de fiévre. Un petit nombre n'a éprouvé cet accident qu'une ſeule fois chaque jour; d'autres s'en ſont plaints

de deux jours l'un seulement, comme s'ils eussent été attaqués d'une fiévre tierce régulière. Le froid duroit à plusieurs les quatre & même les six heures. Les sueurs qui survenoient après ce froid, étoient partielles & ne procuroient aucun soulagement; & lors même qu'elles étoient plus abondantes ou plus générales, elles n'apportoient que très-peu d'amélioration dans l'état du malade. Le pouls étoit ordinairement vif, fiévreux, & quelquefois aussi il se trouvoit foible. La plupart de ces malades avoient été saignés à bord des vaisseaux, mais aucun ne le fut depuis le débarquement ou dans l'Hôpital, leur respiration n'étant affectée en aucune manière, & la fiévre étant beaucoup moins considérable chez eux, que chez les malades de l'équipage du *Conquérant* & des autres vaisseaux mentionnés ci-dessus.

Nous observâmes que la crise naturelle de cette maladie contagieuse, se faisoit quelquefois par les selles, & que lorsqu'on

donnoit un purgatif, le malade ſe trouvoit rétabli immédiatement après l'opération du reméde : Mais la guériſon chez le plus grand nombre, fut due aux véſicatoires dont l'effet étoit auſſi prompt que ſurprenant. Il m'eſt, par exemple, arrivé aſſez ſouvent d'ordonner, à ma viſite du ſoir, les véſicatoires à huit ou dix malades à la fois, leſquels avoient actuellement un pouls très-fréquent avec beaucoup de chaleur, une ſoif exceſſive, une douleur & une peſanteur de tête accompagnée d'un état de trouble dans cet organe, & (ce qui donne aux Médecins qui ont à traiter de pareils malades, des connoiſſances plus poſitives ſur leur état) des yeux comme morts & enfoncés, ſymptômes qui indiquent toujours un grand danger (*a*). Le lendemain ma-

(*a*) Lorſqu'on entre dans une Salle qui contient vingt fiévreux à l'Hôpital de *Haſlar*, où les lits ſont ſans rideaux, on peut du premier coup d'œil s'appercevoir des cas les plus dangereux.

L'état des yeux & leurs mouvemens préſentent encore à l'obſervation un quelque choſé qu'on ne peut d'écrire, & qui néanmoins indique l'état préſent du malade, pourvu toute-fois qu'on n'examine pas ce dernier au moment précis du reveil, beaucoup mieux peut-être que tout autre ſymptôme conſidéré ſéparément.

tin, revoyant ces mêmes malades après l'opération du topique, je leur trouvois à tous l'œil vif, l'air éveillé & dispos, le pouls tranquille, & ils me demandoient la permission de se lever. De ces quarante-deux malades aucun n'est mort, quoique plusieurs aient eu des rechûtes.

Le *Port-Mahon* fut le second vaisseau qui, bientôt après, apporta à *Spithéad* la contagion dont un détachement de recrues d'Ecosse, qu'il avoit dans son équipage, étoit infecté. Le mal se communiqua presqu'aussi-tôt aux gens de la *Royale-Anne* vaisseau Garde-port, quoiqu'on eût eu la précaution d'envoyer à l'Hôpital, tous ceux qui ne paroissoient pas bien portans.

Dans le mois d'Octobre, il nous entra vingt-quatre de ces malades, le reste ayant été transporté sur le vaisseau qui servoit d'Hôpital, un d'eux mourut de la fiévre, un autre de la diarrhée, & un troisième de la consomption qui survint à la suite de sa maladie. Plusieurs de ces

malades

malades furent tourmentés d'une toux violente, qui nous obligea d'en venir à de fréquentes ſaignées. Leür ſang étoit chargé de beaucoup de *gluten*. Dans le début de la fiévre, il étoit ordinaire qu'il ſurvint une hémorrhagie conſidérable par le nez, laquelle dégageoit ſenſiblement la tête; organe qui ſe trouvoit conſtamment affecté.

Cette maladie cédoit principalement à l'application des véſicatoires; elle diſparoiſſoit vers le ſecond, le troiſième, le quatrième, ou un autre jour de la fiévre, à compter de celui de la première attaque. Chez quatre malades ſur qui les véſicatoires n'avoient rien fait, le mal de tête & le délire furent diſſipés, au bout de quelques heures, par des remèdes antimoniaux. Les rechûtes furent fréquentes, comme elles le ſont dans toutes les épidémies de ce genre. Quelques-uns de ceux qui avoient été tranſportés dans le vaiſſeau ſervant d'Hôpital, eurent des *pétéchies*. Cette maladie a été regardée, avec raiſon, comme

une fiévre de très-mauvais caractère & de nature maligne. Ce que j'ai trouvé de fort blâmable, c'eſt qu'un grand nombre de malades du *Port-Mahon* que je traitois, n'euſſent pas encore changé d'habits ni de linge, depuis le mois de Juin qu'ils avoient été enrôlés, & qu'ils n'en aient même changé que le 22 d'Octobre, jour de leur entrée à l'Hôpital. La ſaleté ou la mal-propreté des linges & haillons que ces malades ne quitterent ni nuit ni jour, pendant environ quatre mois, étoit ſeule capable de produire parmi eux la contagion.

Dans ce même mois d'Octobre, l'eſcadre qui revenoit des *Indes Occidentales* après la réduction de la *Guadeloupe*, ſe trouva, en entrant dans le canal de la *Manche*, ſi fort infectée du ſcorbut, qu'il y mouroit communément de dix à douze perſonnes par jour. Cependant, à l'exception de trois cens cinquante ſcorbutiques qui furent mis à terre, il n'y eut ſur cette eſcadre aucun malade attaqué de

maladie fiévreuse. Je fais cette remarque, comme étant néceſſaire pour l'intelligence de ce qui ſuit.

Le Chirurgien de la *Panthère*, (l'un des vaiſſeaux de cette eſcadre) me rapporta que, dans la traverſée, ils avoient perdu quarante de leurs hommes du ſcorbut, & que, durant ce trajet, ils avoient eu communément juſqu'à quatre-vingt-dix malades dans l'infirmerie du vaiſſeau. Cette infirmerie étoit placée dans la cale, & l'air n'en pouvoit être rafraîchi ni par le jeu du ventilateur, ni par les écoutilles qui ſont pratiquées ſur les flancs du vaiſſeau pour l'introduction d'un air frais. Le grand nombre de malades qui ſe trouvoient étroitement renfermés & entaſſés dans cet endroit, en rendoit le ſéjour ſi mal-ſain & ſi incommode, qu'ils y étouffoient en quelque ſorte par le défaut d'une circulation d'air. Le Chirurgien lui-même toutes les fois qu'il les viſitoit, avoit peine à y reſpirer, & il n'y reſtoit jamais quelques minutes, ſans être obligé

de monter précipitamment ſur le tillac pour y prendre l'air ; quelquefois même il falloit qu'il eût recours à l'eſprit de corne de cerf ou à un verre de vin, pour ranimer promptement ſes forces. Il obſerva que l'activité du venin contagieux & la mortalité parmi les ſcorbutiques, étoient manifeſtement augmentées par le défaut du renouvellement de l'air, dans cet aſyle infect où pluſieurs malades ſe trouvoient renfermés & comme amoncelés depuis pluſieurs ſemaines. Néanmoins, ſur plus d'une centaine de malades de ce vaiſſeau qui furent envoyés à l'Hôpital par ce Chirurgien, il n'y en eut aucun ſur qui l'on pût obſerver le moindre ſymptôme de la maladie contagieuſe, qui s'étoit déclarée dans cette infirmerie.

Le premier vaiſſeau qui nous arriva vers la fin de cette année, fut le *Loëſtoffe* détaché de la flotte de l'*Amérique ſeptentrionale*. Le 18 Octobre, il vint à notre Hôpital quatorze hommes de ce

vaiſſeau, & le 21 du même mois on nous en envoya treize autres. Le ſcorbut, la dyſenterie & les fiévres étoient, à ce qu'on nous dit, les maladies qui avoient régné le plus fréquemment ſur ce vaiſſeau.

Voici l'hiſtoire, telle qu'on nous la donna, de la maladie fiévreuſe dont il fut infecté. L'équipage jouit d'une parfaite ſanté pendant huit mois qu'il reſta ſur les *parages* de l'*Amérique*, &, à peu de jours près, juſqu'au moment de ſon départ de *Québec*. A cette dernière époque, on reçut à bord ſix convaleſcens qui ſortoient de l'Hôpital de *Point-Levi* ; & quarante-huit heures après, ſur deux cens hommes, il y en eut cinquante qui ſe trouverent attaqués de fiévres & de diarrhées. Chez quelques-uns, la maladie commençoit par ce flux ; chez d'autres, c'étoit par la fiévre ; mais en général le cours de ventre étoit modéré & de nature bénigne. La fiévre duroit communément de cinq à ſix jours ; deux mala-

des en furent tourmentés pendant deux mois entiers. Lorſque la fiévre avoit été le premier ſymptôme, la diarrhée qui ſurvenoit étoit ſalutaire; lorsau contraire que l'infection s'étoit déclarée par le cours de ventre, & que la fiévre ſurvenoit à ce premier accident, c'en étoit fait du malade. La traverſée de ce vaiſſeau de *Québec* en Angleterre, fut de vingt-ſept jours, & dans cette eſpace de temps il mourut à bord ſix hommes.

Un *Eſpagnol* de l'équipage du vaiſſeau le *Loëſtoffe* étant tombé en rechûte, devint jaune le ſixième jour de la fiévre. Pendant tout ce temps, il ſe plaignit principalement d'un mal-aiſe général, excepté néanmoins de la tête qui ne fut point affectée. Il deſiroit ardemment d'être ſaigné; quoique ſon pouls ſe trouvât foible (*Low*), je cédai à ſes inſtances, & permis qu'on lui fit une petite ſaignée du bras. J'eus alors, pour la première fois, occaſion d'examiner la qualité du ſang, dans la période même de la

jauniſſe qui ſurvenoit dans cette fiévre. La maſſe en étoit extrêmement viſqueuſe & tenace ; & après quelques momens de repos dans un vaiſſeau approprié, la partie concrète & grumelée ſe recouvrit d'une membrane épaiſſe d'un demi-pouce, laquelle réſiſtoit à la preſſion du doigt, mais qu'on pouvoit fendre avec l'ongle. La ſéroſité étoit en même temps de la conſiſtance d'un ſirop clair, & d'une couleur jaune foncé. Une perſonne qui eut la curioſité d'en goûter, la trouva amère, & une autre qui ignoroit que ce fût de la ſéroſité du ſang, la prit pour quelque compoſition de ſuie.

Cette fiévre étoit évidemment la même que celle qui nous fut apportée, l'année dernière, de l'*Amérique ſeptentrionale*, & que nous avons vu qu'on appelloit communément *fiévre jaune*. Elle étoit plus ordinairement accompagnée du cours de ventre, que celle de l'année précédente (2). Parmi les différens malades atta- (2)
qués de cette fiévre, qui entrerent dans cet

Hôpital, le plus grand nombre de ceux que nous perdimes, appartenoient à ce dernier vaiſſeau (le *Loëſtoffe*); car ſur trente-quatre hommes, dont la plupart avoient des fiévres, quelques-uns la diarrhée, & d'autres le ſcorbut, il nous en mourut neuf.

Au mois de Novembre ſuivant, après la priſe de *Québec*, la flotte de l'*Amérique ſeptentrionale* revint en Angleterre, avec nombre de vaiſſeaux dont les équipages étoient dans un état de parfaite intégrité, tandis que ſur d'autres il régnoit une contagion des plus violentes.

Parmi les premiers, on comptoit le *Prince-Frédéric* & le *Capitaine*, ainſi que le *Somerſet* & le *Stirling-Caſtle* qui arriverent après les autres. Les vaiſſeaux infectés étoient la *Princeſſe-Amélie*, l'*Orford*, le *Shrewsbury*, le *Medway*, le *Dublin* & le *Neptune*. Les deux derniers étoient ceux qui avoient été les plus maltraités de la contagion. Sur *le Dublin* on

avoit perdu, dans la traverſée, dix-neuf hommes, & à l'arrivée de ce vaiſſeau à *Spithéad*, on envoya à l'Hôpital quatre-vingt de ſes malades, tant fiévreux que dyſſentériques ou ſcorbutiques. Sur le *Neptune*, la mortalité avoit été beaucoup plus conſidérable encore, car on diſoit qu'il avoit perdu cent ſoixante hommes, dans l'eſpace de quelques mois ; & lors du dénombrement qu'on fit de ſon équipage, il s'y trouva cent trente-trois malades. Le Chirurgien de ce vaiſſeau, fut lui-même attaqué de la fiévre jaune dont il guérit. Un de ſes aides eut à ſon arrivée à *Spithéad*, une cinquième rechûte de cette fiévre.

Quelques-uns attribuerent cette infection aux priſonniers François qu'on avoit reçus à bord ; d'autres la rapportoient aux volontaires de la nouvelle Angleterre, parmi leſquels il régnoit une maladie dangereuſe. A l'égard de la fiévre (la jaune) elle fut introduite dans pluſieurs de ces vaiſſeaux, par des ſoldats de la ma-

rine (*marines*) qui ſortoient de l'Hôpital de *Point-Levi.* Sur près de quatre cens malades qui furent attaqués de contagion ſur ces vaiſſeaux, pendant les mois de Novembre & de Décembre, & qui furent tranſportés à mon Hôpital, je n'en perdis qu'environ vingt-ſix, qu'on pouvoit dire morts effectivement de cette maladie; encore même ſur ce nombre, y en avoit-il un tiers qui ſe trouvoit dans un état preſque déſeſpéré avant le débarquement.

Il convient maintenant de placer ici quelques obſervations ſur cette maladie contagieuſe, telles qu'elles ont été recueillies en différens temps auprès du lit des malades, conformément au journal ci-après.

» *Du* 20 *Novembre.* La criſe de cette » maladie n'arrive à aucune période dé» terminée, ni à aucun jour fixe qu'on » puiſſe prédire ou aſſigner. Les malades » ſe rétabliſſent, principalement au moyen » des évacuations que procurent les vé-

» ficatoires (*a*). On a obſervé des taches » noires, livides (*Spots*) ſur un petit nom» bre, & des pétéchies ſur quelques au» tres; la plupart de ces derniers ſont au» jourd'hui bien portans. Il y en a eu auſſi » pluſieurs qui, dans le cours de la mala» die, ſont devenus jaunes. Cette dernière » affection cutanée eſt préſentement beau» coup plus fréquente que les taches. » Elle colore toute la peau d'une teinte » jaune, foncée & déſagréable à la vue, » & ſouvent même rend cet organe » douloureux. Un nommé *Ashley* a eu » juſqu'à trois rechûtes, & dans cha» cune d'elles la jauniſſe a reparu. Chez

(*a*) Quelques étrangers, entr'autres les Médecins Eſpagnols, ont conçu un préjugé fort déraiſonnable contre les véſicatoires, & cela ſur ce qu'ils ont entendu dire, que leur application occaſionne quelquefois la ſtrangurie.

Cependant, cet accident eſt, dans la plupart des cas, promptement diſſipé par l'uſage des lavemens dans leſquels on mêle une ou deux cueillerées d'huile de lin, ou par quelques grains de camphre & de nitre qu'on fait avaler au malade, le ſoumettant en même temps à une boiſſon abondante de tiſanes mucilagineuſes & rafraîchiſſantes, ou bien encore par de légères embrocations ſur la région du *Pubis*, avec un liniment dans lequel entre le camphre.

» quelques uns, les matières des ſelles ;
» les urines, & l'humeur fournie par les
» plaies des véſicatoires, ſont également
» teintes en jaune ; mais cela ne s'ob-
» ſerve pas ſur tous. Le vomiſſement
» eſt un ſymptôme qui n'eſt pas ordi-
» naire.

» *Du premier Décembre.* Il en eſt peu
» dans cette fiévre, qui aient des affec-
» tions comateuſes. Dans les cas graves,
» il ſurvient par intervalles un léger dé-
» lire ; le pouls eſt conſtamment vif, ra-
» rement il eſt plein ou fort ; la langue
» eſt la plupart du temps ſale ; l'urine
» n'a point de caractère fixe, mais ſou-
» vent elle eſt jaunâtre ; le ſang qu'on a
» tiré à un matelot, reſſemble à celui de
» l'Eſpagnol dont il a été parlé ci-deſ-
» ſus ; il eſt viſqueux & tenace ; la ſéro-
» ſité & la partie lymphatique en ſont
» teintes en jaune, qui eſt la couleur de
» l'habitude du corps du malade. On a
» conſtamment remarqué que les véſica-
» toires, non-ſeulement produiſent les

» effets les plus ſalutaires en diſſipant la
» fiévre, mais encore que les malades qui
» viennent à ſe rétablir, ſans qu'on les
» leur ait appliqués, ſont ſujets dans la
» ſuite à des vertiges & à des maux de
» tête. C'eſt depuis peu une méthode
» générale, que de les appliquer à tous
» ceux qui ont le moindre ſymptôme de
» cette maladie; auſſi n'eſt-il plus queſ-
» tion aujourd'hui, chez les convaleſ-
» cens, des deux accidens mentionnés.
» L'évacuation de ſéroſités que procu-
» rent les véſicatoires, ſemble également
» contribuer à prévenir les rechûtes.

» *Du* 10 *Décembre.* Souvent l'opéra-
» tion des véſicatoires appliqués de bonne
» heure, diſſipe preſque ſur le champ &
» entiérement le mal de tête & la fiévre.
» Dans un degré plus avancé de la ma-
» ladie, cette application ne produit au-
» cun mauvais effet; ſouvent au con-
» traire elle procure le plus grand ſou-
» lagement; mais elle ne le fait pas
» d'une manière ni auſſi prompte, ni auſſi

» immédiate, que lorſqu'on emploie ces » topiques dans les premiers temps de » la maladie. Durant le cours de cette » fiévre, les uns ont de la diſpoſition à » la liberté du ventre, d'autres ſemblent » menacés d'une violente diarrhée (*a*) ;

(*a*) Dans le cas d'une complication de la fiévre avec le cours de ventre, on a donné, toutes les quatre heures, une forte décoction de quinquina & de racine de *Biſtorte*, à laquelle on ajoutoit cinq gout-
(3) tes de teinture thébaïque par priſe (3). J'ai auſſi fait prendre quelquefois, en pareil cas, les antimoniaux, à petites doſes, dans la vue de calmer la fiévre ; mais je les combinois avec les opiatiques, de manière à prévenir leur effet irritant ſur les inteſtins. Au déclin de la fiévre, le cours de ventre devenoit beaucoup moins dangereux, & j'ai eu quelquefois la ſatiſfaction de voir que ces deux méthodes, ont réuſſi à diſſiper & la fiévre & le cours de ventre. La première de ces méthodes a été recommandée par mon ami le Docteur *Wytt*, (Voyez les *obſervations ſur les maladies des Armées*, *par le Docteur Pringle ; édition* 3, *pag*. 245,) & j'ai appris que dans le cours de ventre d'automne des pays chauds, on l'employoit avec ſuccès après les évacuations convenables. Dans le général, nous ſommes venus à bout des cours de ventre opiniâtres qui duroient encore après la ceſſation de la fiévre, au moyen de l'Ipécacuanha donné à petites doſes.

Il peut être utile de remarquer ici, en faveur des jeunes Praticiens, que dans pluſieurs fiévres accompagnées de quelque douleur fixe ou permanente, les topiques procurent la plupart du temps un plus prompt ſoulagement que les remédes intérieurs, ou les applications faites à une certaine diſtance de la partie affectée. C'eſt ainſi que le vomiſſement & le hoquet,

» mais le plus ſouvent après l'application
» du véſicatoire, ces ſymptômes s'adou-
» ciſſent conſidérablement. On doit faire
» beaucoup d'attention à l'état du ven-
» tre, ſa liberté étant regardée avec rai-
» ſon, comme une diſpoſition des plus
» favorables dans toute eſpèce de mala-
» die contagieuſe. Les remèdes internes
» ſont adminiſtrés avec choix & métho-
» de; on emploie les bols de camphre (*a*)

---

après avoir réſiſté à l'opium, au muſc & à d'autres puiſſans remèdes pris par la bouche, ſont ſouvent calmés, dans le moment, par l'application de quelque corps chaud, d'une liqueur ſpiritueuſe ou camphrée, ſur la région de l'eſtomach. De même encore l'opium donné en lavement, ſoulagera quelquefois plus promptement dans des cours de ventre & quelques autres maladies des inteſtins, qu'adminiſtré de toute autre manière. Et j'ai ſouvent donné ſous la même forme, le *Spiritus Æthereus*, le vin, le quinquina, &c.

Les ventouſes & les véſicatoires devroient pareillement être appliqués, ſoit qu'il s'agiſſe du tronc ou des membres, ſur la partie qui ſouffre ou le plus près qu'il eſt poſſible de cette dernière; comme auſſi dans pluſieurs cas, on devroit, en pratiquant la ſaignée, ouvrir les vaiſſeaux les plus voiſins du ſiége de la douleur (4). (4)

(*a*) Lorſque dans cet Hôpital on reçevoit un fiévreux, & qu'après l'avoir fait placer dans ſon lit, il ne ſe préſentoit ſur lui aucune indication à des évacuations, ni aucun autre ſymptôme qui obligeât à faire quelque changement à notre méthode ordinaire; la pratique conſtamment reçue étoit de lui faire prendre,

» & le petit lait acidulé avec le vinaigre;
» souvent le quinquina, le vin, &c., &

toutes les quatre heures, de quatre à cinq grains de camphre, jetés dans le petit lait acidulé avec le vinaigre. En général, le camphre dissous dans le mucilage de gomme arabique, convient assez à l'estomac, & je le regarde comme un remède très-approprié dans le cas dont il s'agit. Un autre médicament dont on a fait beaucoup d'usage en même temps que du camphre, c'est le suivant :

℞ *Rad. Serpentar. Virgin. contus*.......... ℥vj
Aceti.......... ℔ij
Coque ut fit una Libra colaturæ cui adde,
Aqu. alexiter. Spirit., syrup. è cortic. aurantior., aa.......... ℥ ij

Le malade prenoit de quatre en quatre heures, deux cueillerées de ce remède; cependant, il fut rarement ordonné seul; mais on y ajoutoit environ trois drachmes de sel de corne de cerf, ou une once & demie d'esprit du même sel, & quelquefois aussi l'acide du vinaigre neutralisé par les yeux d'écrevisses ou par la craie.

Ayant observé très-souvent, qu'un accès de fièvre intermittente étoit prévenu par le mêlange d'un acide végétal avec un alkali (tel par exemple que celui du vinaigre avec la poudre d'yeux d'écrevisse), qu'on fait prendre au moment de l'effervescence & aux approches de l'accès, je serois porté à croire que ces mêlanges ont une plus grande vertu fébrifuge dans l'état d'effervescence, que dans celui de repos parfait & de saturation (5).

(5) A une livre de décoction de racine de bistorte, on ajoutoit selon le cas, quatre onces de teinture simple de quinquina, ou demi-once de ce dernier en poudre très-fine, ou enfin une once & demie de safran, & dans quelque cas une once d'élixir parégorique.

» dans

» dans l'état de jauniffe, les potions avec les » fels neutres auxquelles on ajoute, foit » de la teinture thébaïque, foit de la » rhubarbe, felon les circonftances dans » lefquelles fe trouvent les malades : mais » je ne regarde plufieurs de ces remèdes » intérieurs, ainfi que la faignée que j'ai » ordonnée très-rarement, que comme » des fecours du moment, ou des moyens » purement auxiliaires, qu'on n'emploie » que pour plus grande fûreté, eu égard » aux avantages qu'on retire des véfica- » toires. Un émétique donné dès les » premières apparences d'une rechûte, » la prévient fouvent fort heureufe- » ment.

» *Du* 12 *Décembre*. Quoique le temps » foit extrêmement froid, & accompa- » gné d'une forte gelée qui dure depuis » plufieurs jours, on continue de nous » envoyer journellement des gens atta- » qués de cette fiévre, des vaiffeaux le » *Neptune*, la *Princeffe-Amélie*, & au- » tres qui font également infectés. Quel-

» ques-uns de ces malades ſont couverts
» d'un nombre conſidérable de *pétéchies.*
» Ainſi la violence du froid ou la rigueur
» de la ſaiſon, n'a pu ni diminuer la
» maſſe du venin, ni en arrêter les pro-
» grès dans ces vaiſſeaux. »

Je vais maintenant reprendre la narration hiſtorique, des autres obſervations que j'ai été à portée de faire moi-même, ſur la matière qui nous occupe.

Le 14 Décembre, en faiſant ma viſite dans une ſalle de fiévreux, je fus fort ſurpris d'y trouver trois hommes du vaiſſeau le *Cambridge*, dont je croyois l'équipage bien portant. Je commençai, ſelon ma coutume, par les interroger ſur la ſituation dans laquelle ſe trouvoit leur vaiſſeau, relativement à la ſanté des gens de l'équipage, & à quoi ils croyoient que pût être rapportée l'origine de leur maladie. Ils me répondirent que ſur ſix cens cinquante hommes qu'ils étoient, formant le complet de l'équipage de ce vaiſſeau, aucun n'avoit ceſſé de jouir d'une

bonne ſanté, lorſqu'eux trois furent envoyés à bord du *Neptune*, avec quelques-uns de leurs contre-maîtres, pour diſpoſer au carenage ce dernier vaiſſeau qui ſe trouvoit en fort mauvais état, faute d'hommes, la plus grande partie de l'équipage étant dans les Hôpitaux.

De ces trois malades qui ſortoient du *Cambridge*, l'un ſe trouva tout couvert de taches le cinquième jour de la fiévre, & mourut; un autre n'en réchappa qu'après avoir couru le plus grand danger. Et à l'égard des contre-maîtres qui travaillerent avec les précédens ſur le *Neptune*, j'ai lieu de croire que ce furent eux qui porterent l'infection à bord du *Cambridge*, en y rentrant; attendu qu'il nous vint peu de temps après à l'Hôpital, pluſieurs hommes de ce dernier vaiſſeau qui ſe trouverent attaqués de la même eſpèce de fiévre.

Il faut pourtant obſerver ici, à l'égard de ces trois hommes appartenans au *Cambridge* (l'un des vaiſſeaux les plus

ſains de la flotte), qu'en devenant ainſi infectés, la contagion ne leur avoit été communiquée par aucun malade qui ſe trouvât ſur le *Neptune* ; car dès la première plainte ou à la moindre apparence de maladie chez un homme, dans ce vaiſſeau, on avoit ſoin de l'envoyer à l'Hôpital. On doit faire la même obſervation, par rapport au grand nombre de malades qui nous furent envoyés tous les jours, pendant cinq ou ſix ſemaines, des vaiſſeaux de l'*Amérique ſeptentrionale* ; c'eſt-à-dire, depuis le moment de l'arrivée de ces vaiſſeaux à *Spithéad*, juſqu'à celui de leur déſinfection aux chantiers. Durant cet intervalle de temps, on a eu l'attention de ne pas garder une heure un ſeul malade à bord, toutes les fois que le temps a permis de le tranſporter à terre.

Ainſi, malgré le ſoin qu'on avoit d'envoyer promptement les fiévreux à l'Hôpital, le foyer de la contagion n'en exiſtoit pas moins dans les vaiſſeaux, &

ce fléau ne cessoit d'y être aussi actif que jamais.

Nous observâmes comme une chose qui nous a paru digne de remarque, que nuls autres mariniers, excepté ceux des vaisseaux du *Nord de l'Amérique*, ne furent attaqués de cette fiévre dans notre Hôpital, quoiqu'on ne pût parvenir à empêcher la trop fréquente communication des malades entr'eux, quelques précautions que l'on prît à cet égard.

En outre, il est clair que sur ces vaisseaux où il n'y avoit aucun malade à bord, l'infection ne pouvoit procéder ni de la corruption de l'air, ni d'un défaut d'attention à les laver & à les tenir autrement propres. Ils étoient tous fournis de ventilateurs; & je sais de très-bonne part que le *Neptune*, dont l'équipage étoit le plus chargé de malades, ainsi que le *Dublin*, furent maintenus dans un état de propreté singulière.

Le premier qui étoit un vaisseau du second rang, admettoit nécessairement

une grande quantité d'air par ſes trois rangs de ſabords ; & lorſqu'on tenoit ces derniers ouverts (ce qu'on ne manqua pas de pratiquer tout le temps que le vaiſſeau reſta à *Spithéad* & au havre de *Portsmouth*, pendant que la contagion étoit ſi violente) la ventilation & le renouvellement de l'air y étoient au-deſſus de tout ce qu'on auroit pu ſe procurer, à cet égard, dans tout autre endroit, comme dans un Hôpital ou dans un appartement, en en tenant les portes & les fenêtres ouvertes. L'équipage étoit dans ce même temps nourri avec de la viande fraîche de bœuf, avec le bouillon de cette viande, & avec des végétaux.

J'ai pris des informations particulières ſur l'emplacement & les autres circonſtances de l'infirmerie du *Neptune*, pendant que ce vaiſſeau étoit en mer, & j'ai ſu qu'elle étoit placée dans le premier entre-pont (*lower Gun-deck*), qu'elle étoit vaſte & propre, qu'on y avoit pratiqué des écoutilles afin de s'y procurer

un air frais, & qu'on avoit ſoin de tenir ces écoutilles toujours ouvertes. On ouvroit pareillement les ſabords voiſins, auſſi ſouvent qu'on pouvoit le faire avec ſûreté, quoique la quantité d'air frais qui entroit par les deux écoutilles, ſuffit pour entretenir conſtamment dans cet endroit, une température agréable & pour en écarter toute mauvaiſe odeur. On lavoit d'ailleurs deux fois par ſemaine, les lits & les autres meubles de cette infirmerie avec du vinaigre chaud, & on la balayoit avec ſoin tous les jours.

M. Charles Saunders, Commandant de la flotte, montoit le *Neptune* & n'épargnoit rien pour que la propreté & la ſalubrité de l'air régnaſſent, tant dans l'infirmerie que dans le corps entier du vaiſſeau, & parmi l'équipage.

Cette propreté conſtamment ſoutenue, & les avantages d'un air ſans ceſſe renouvellé, ne purent cependant ſuffire à éloigner la contagion qui continua ſes ravages dans ce vaiſſeau, juſqu'à ce qu'il

eût été mis en carène & duement purifié par le moyen du feu & de la fumée. Après cette opération, le vaiſſeau & tout l'équipage ſe trouverent parfaitement ſains, & il en fut de même de tous les vaiſſeaux infectés qui revenoient de l'*Amérique ſeptentrionale.*

Mais pour continuer ſur cette matière; vers la fin de Décembre, la frégate la *Diane* arriva du nord de l'*Amérique.* A ſon départ de cette contrée, elle avoit tout ſon monde bien portant; mais cette frégate ayant eſſuyé un très-mauvais temps, quelques ſemaines avant que de toucher aux côtes d'*Angleterre*, l'équipage ſe trouva attaqué de fiévres dont périrent le Boſſeman, un Aide-Chirurgien, & quelques autres perſonnes. Suivant la déclaration de ce vaiſſeau, il avoit, à ſon arrivée, trente-deux malades attaqués d'une fiévre qu'on diſoit maligne & mêlée de quelque degré de contagion. Un de ces malades mourut peu de temps après avoir été débar-

qué ; tous les autres ſe rétablirent à l'Hôpital.

Ainſi l'équipage de ce vaiſſeau qui jouiſſoit d'abord d'une bonne ſanté, contracta vraiſemblablement la contagion, pour être reſté étroitement renfermé dans les entre-ponts ; endroit fort humide, d'autant plus qu'on étoit obligé de tenir les écoutilles toujours fermées.

L'équipage du vaiſſeau le *St. George*, nous offre un exemple du même genre. Ce vaiſſeau qui étoit parti de *Spithéad*, vers le mois de Février de l'année 1760, avec tout ſon équipage en parfaite ſanté, le ramena pareillement en fort mauvais état, après avoir eſſuyé une violente tempête. Sur l'un & l'autre de ces vaiſſeaux, les premières apparences de maladies ſe firent remarquer dans une ſaiſon très-froide, & ces maladies furent d'une nature maligne.

Nous voilà maintenant en état de ſuivre les progrès ultérieurs de la contagion, ou ſon importation à bord de plu-

ſieurs autres vaiſſeaux de guerre, depuis ſes premiers ravages ſoit ſur le vaiſſeau la *Princeſſe-Royale* & les autres vaiſſeaux *Garde-port*, ſoit dans les priſons, ſoit encore parmi les gens de terre peu accoutumés à la mer & les perſonnes mal-portantes, ſoit enfin ſur les vaiſſeaux mal-ſains. Les effets de cette contagion ſe ſont manifeſtés, pour la plupart, dans peu de jours, & les agens de ſon importation ont été ſuffiſamment connus.

Mais comme il ſe pourra faire qu'en continuant ſur le plan actuel, je donne une deſcription ſéparée ou particulière, des maladies que j'ai eu occaſion d'obſerver dans le courant de l'année qui a ſuivi celle-ci, il ſuffira de remarquer pour le préſent, qu'au commencement de l'année 1760, pluſieurs frégates, telles que le *Poſtillon*, le *Liverpool*, le *Repulſe* & le *Niger*, apporterent à *Spithead* la contagion qui leur avoit été communiquée par quelques détachemens de recrues.

Cette maladie fut très-peu de chose. Chez plusieurs, elle ne se déclaroit que par quelques frissons réguliers ou irréguliers qui souvent étoient pris pour un simple frissonnement, ou pour un de ces froids passagers qui saisissent brusquement, & quelquefois aussi pour le frisson d'une fiévre intermittente. Plusieurs autres furent sujets à un retour périodique de ces accès de froid, même trois semaines après qu'ils eurent été débarqués.

Comme il convenoit de tenir les personnes infectées séparées des autres malades, dans l'Hôpital qui se trouvoit alors fort rempli, on fut obligé de les placer dans quelques salles nouvellement construites qui n'avoient pas encore été habitées, ou qu'on ouvrit pour la première fois, à cette occasion. Environ vingt ou vingt-cinq personnes qui jouissoient en apparence d'une très-bonne santé, & que pour cette raison on avoit placées dans ces salles neuves, furent attaquées de cours de

ventre. Je trouvai ſur les cadavres de ceux qui moururent de cette maladie, de grands amas de matière purulente dans la cavité du bas ventre, & quantité d'ulcères répandus le long de la ſurface externe des inteſtins, ſans pourtant qu'il y eût aucun ſigne apparent de gangrene ſur ces parties. Les contre-maîtres de ces mariniers qu'on avoit placés dans des ſalles très-ſaines, ſe plaignirent rarement de la diarrhée ; mais ils éprouvoient un mal-aiſe univerſel, des douleurs dans les membres & quelquefois à la tête, une toux mêlée de crachats & accompagnée de friſſons périodiques. Deux de ces malades devinrent jaunes durant le cours de la fiévre, & ſe rétablirent. En général cependant, il étoit extraordinaire que dans une ſalle bien ſaine contenant vingt malades, on en vit plus de deux ou trois qui fuſſent obligés de garder le lit.

Quoique le caractère de cette infection fût très-éloigné de la malignité, & qu'elle ne produiſit que chez peu de per-

ſonnes une maladie fiévreuſe déterminée ou permanente (*fixed*), néanmoins le nombre des infectés cauſoit de l'inquiétude, & ce n'étoit pas ſans raiſon. On donna donc des ordres pour que ces frégates fuſſent convenablement déſinfectées ; & comme on ſe plaignoit que la *Princeſſe-Royale*, *Garde-port* en rade à l'entrée du *Nore*, étoit la ſource funeſte des maladies qui ravageoient la flotte, il fut pareillement ordonné que ce vaiſſeau ſeroit purifié tout de même. On retira les plus grands fruits de l'exécution de ces ordres.

Cependant, il nous vint bientôt après quelques infectés d'un autre canton. La *Guirlande*, vaiſſeau de vingt canons, arriva de *Plimouth*. Son équipage n'avoit ceſſé de jouir de la meilleure ſanté, lorſque quelques hommes en ayant été détachés pour aider ſur le *Shrewsbury* dont les gens étoient pour la plupart malades dans les Hôpitaux de *Plimouth*, ces mariniers en revenant à bord de la

Guirlande, y apporterent avec eux une fiévre pourprée qu'ils communiquerent à tout l'équipage.

Les malades qui nous vinrent de ce vaiſſeau, étoient attaqués d'une fiévre beaucoup plus maligne que nulle de celles que j'avois pu avoir occaſion d'obſerver juſques-là à *Haſlar*, & cette maladie paroiſſoit être le produit de la contagion la plus violente; cela étoit même au point qu'on fut obligé de parfumer & de purifier tout de ſuite le vaiſſeau en entier. On mit encore à terre, dans les deux jours qui ſuivirent cette opération, quatre malades, & dès-lors la *Guirlande* fut entièrement délivrée de cette infection peſtilentielle.

Je n'obſervai dans cet Hôpital, aucune rechûte parmi ceux qui étoient attaqués de cette fiévre maligne; ce que j'attribuai à ce que la plupart contracterent le ſcorbut pendant leur convaleſcence; car il régnoit alors dans le Comté de *Southampton*, un véritable ſcorbut épidémi-

que d'une violence extraordinaire. Cette épidémie s'étendit d'une manière surprenante, jusqu'aux vaisseaux qui étoient en rade à *Spithéad*, ainsi qu'à ceux qui louvoyoient sur la côte. Elle pénétra dans les prisons de *Winchester* & de *Porchester*, où elle infecta quelques centaines de prisonniers François, & il n'y avoit point de famille même aisée dans ce Comté, qui n'en éprouvât quelque légère atteinte ; il se trouva même des personnes qui en furent affectées à un degré considérable.

A *Haslar*, les nouveaux enrôlés & ceux qui n'avoient jamais été à la mer, s'en trouverent attaqués, de même que les vieux marins & autres personnes qui avoient déjà fait plusieurs voyages aux Indes soit orientales, soit occidentales, & qui jusques-là n'avoient jamais eu le moindre symptôme de cette maladie. En un mot, il étoit bien rare de trouver dans cet Hôpital, un homme qui eût resté long-temps au lit, sur-tout après une maladie

fiévreuſe, & qui fut abſolument ſans quelque reſſentiment de ſcorbut : mais il eſt temps de revenir de cette digreſſion.

J'ai décrit fidélement juſqu'ici toutes les fiévres contagieuſes, que j'ai eu occaſion d'obſerver dans l'Hôpital de *Haſlar*, depuis le mois de Juin 1758, juſqu'au commencement de l'année 1760 ; la plus grande partie de ces détails, ſont connus de ceux qui ont aſſiſté à mes viſites & qui ſont encore pleins de vie, ainſi que des Chirurgiens & des Officiers des différens vaiſſeaux ; mais il convient de rappeller encore ici un fait d'une obſervation moins générale, ſavoir, qu'il peut ſe trouver à bord d'un vaiſſeau un ſeul homme attaqué ſoit de *pétéchies*, ſoit quelquefois encore de la fiévre jaune, ſans néanmoins que dans la totalité de l'équipage, on en éprouve la moindre atteinte de maladie.

Le *Magnanime* nous en fournit la preuve. Ce vaiſſeau fut dix-ſept ſemaines en mer, & de ces dix-ſept ſemaines il y eut un mois où il ſouffrit beaucoup du

du mauvais temps, & pendant lequel il eut à bord les bleſſés de l'action générale du 20 Novembre. Malgré la longue croiſière de ce vaiſſeau & les violentes tempêtes qu'il eſſuya, il nous fut rapporté qu'à l'exception deſdits bleſſés, il n'avoit eu, parmi ſept cens hommes qui étoient ſur ſon bord, que cinq malades, encore même, pour la plupart, attaqués de maladies chroniques; quoique pourtant à leur débarquement, il s'en trouvât un des cinq ſur qui je reconnus une fiévre pourprée dont il mourut bientôt après, ayant le corps couvert de *pétéchies*. La chaloupe le *Raven* nous envoya, de ſon côté, un autre malade qui avoit la fiévre jaune dont il mourut également. Malgré cela, il n'y a pas eu d'autre perſonne à bord de ces deux vaiſſeaux, ſoit avant ſoit après leur arrivée, qui ait été attaquée de ces fiévres.

J'omets ici beaucoup d'autres obſervations de ce genre, que j'ai été à portée de faire dans cet Hôpital principalement;

quoique j'aie encore vu ſouvent, des perſonnes attaquées de fiévres très-analogues à celles dont il s'agit, dans des familles où on ne ſoupçonnoit pas la plus légère trace d'infection.

Mais laiſſons-là pour le moment cette partie de notre ſujet, & tournant nos regards ſur une ſcène plus agréable, conſidérons en quel état s'eſt trouvée, quant à la ſanté des équipages, notre flotte pendant les années 1759 & 1760.

Sur cette grande flotte d'Angleterre aux ordres de *M. Édoüard Hawke*, laquelle combattit le 20 Novembre, celle de France commandée par *M. de Conflans*, on a joui de la meilleure ſanté qu'on pût deſirer, eu égard aux circonſtances, & telle qu'on n'en a pas d'exemple. Cette flotte eſt cenſée avoir été compoſée, la plupart du temps, de vingt vaiſſeaux de ligne & d'environ dix frégates, & on eſtime que le nombre d'hommes qu'il y avoit ſur ces différens vaiſſeaux, le jour de l'action, pouvoit ſe porter à en-

viron quatorze mille. Plusieurs de ces vaisseaux étoient, depuis plus de six mois, hors de *Spithéad*. Néanmoins, on m'a assuré que le jour de l'action, on ne comptoit pas en tout vingt malades sur la flotte. De huit cens quatre-vingt hommes qui étoient sur le *Royal-George*, vaisseau de *M. Édouard Hawke*, il n'y en avoit qu'un seul qui fût hors d'état de servir. Sur l'*Union*, vaisseau monté par *M. Charles Hardy*, de sept cens soixante-dix hommes d'équipage, il n'y en avoit également qu'un hors de service; & sur le *Mars* de soixante-quatre canons, commandé par le *Commodore Young*, on n'y avoit pas un seul malade, quoique ce fût un vaisseau neuf.

On a eu peine à croire, jusqu'à présent, que des vaisseaux pussent croiser dans la baïe de *Biscaye* plus de trois ou quatre mois de suite, sans que leurs équipages fussent attaqués du scorbut. Cependant, la flotte a été exempte de cette calamité, & elle en est entièrement re-

devable aux provisions en viandes fraîches & en végétaux, dont elle a été abondamment fournie.

C'est, à mon avis, une observation digne de remarque, que quatorze mille personnes renfermées dans des vaisseaux pendant six ou sept mois, aient joui sur mer, durant tout ce temps, d'une santé beaucoup meilleure qu'on n'imagineroit celle d'un pareil nombre d'hommes placés sous le climat le plus salubre, & dans le pays le plus fertile & le plus agréable de la terre.

On ne sauroit dire combien de temps, la bonne santé de ces hommes se seroit maintenue, si les secours qu'ils recevoient incessamment en végétaux & autres provisions fraîches de terre, eussent été interceptés, quoique ce soit là une question vraiment digne de curiosité; mais il est certain qu'après l'action, les vaisseaux de transport ayant été retenus par des vents contraires, la flotte eut beaucoup à souffrir par le manque de provi-

ſions & d'eau, au point que les Officiers-Commandans ſe trouverent réduits, à cet égard, preſqu'aux mêmes extrêmités que le dernier des matelots. Malgré cet accident, il ſe paſſa plus de ſix ſemaines avant qu'il ſe manifeſtât aucun ſymptôme de ſcorbut dans les équipages; & quoique la plupart de ces vaiſſeaux euſſent déjà tenu la mer, les uns pendant ſept mois, les autres pendant près de huit, ils avoient néanmoins perdu très-peu d'hommes, encore même étoit-ce du ſcorbut.

Le *Royal-George*, qui étoit le premier vaiſſeau de la flotte, partit de *Spithéad* le 17 Mai 1759 & ne fut de retour que le 18 Janvier ſuivant. A ſon départ, vingt de ſes matelots ſe trouvoient attaqués de rhumes, & d'autres maladies qui ſont la ſuite ordinaire de la vie déréglée que mènent les marins, lorſqu'ils ſont à terre. Un mouſſe ayant apporté avec lui la petite vérole à bord, cinq perſonnes de ce vaiſſeau en moururent, & ce furent les

ſeuls hommes qu'on perdit pendant les huit mois que dura ſa croiſière. Cependant, avant l'arrivée de ce vaiſſeau en Angleterre, l'équipage eut à ſouffrir plus ou moins du ſcorbut, & lorſqu'il fut dans le port, on envoya vingt de ces ſcorbutiques aux Hôpitaux; mais il n'en mourut qu'un ſeul, lequel même avoit été quelque temps auparavant attaqué d'hydropiſie.

Il y a néanmoins deux exceptions à faire, dans ce que nous avons dit de la bonne ſanté dont jouirent en général les équipages de cette grande flotte, & ces exceptions nous ſont fournies par le *Sandwich* & le *Torbay*. Le premier qui étoit un vaiſſeau neuf, dont l'équipage n'étoit pas fait à la mer, & ſe trouvoit compoſé en partie de pluſieurs perſonnes qui ſortoient des priſons de Londres, revint à *Spithéad* vers la fin de Décembre 1759, en très-mauvais état, après une longue croiſière pendant laquelle il avoit été ſéparé du reſte de la flotte; & j'ai

appris, à l'égard du *Torbay*, qu'au mois de Juin 1760, on avoit envoyé de ce vaiſſeau pluſieurs malades attaqués de fiévres malignes, aux Hôpitaux de *Plimouth*.

Mais aux équipages près de ces deux derniers vaiſſeaux, qui ont été attaqués de la contagion, j'ai tout lieu de croire qu'aucun de ces matelots qui ont été employés ſur les côtes de France, ou dans la baïe de *Biſcaye* pendant l'eſpace de dix-huit mois (c'eſt-à-dire, depuis le mois de Mai 1759, juſqu'à celui de Décembre 1760), & dont le nombre a pu ſe porter d'abord à quatorze mille, & dans les ſuites à dix mille qui, pour la plupart, ont tenu conſtamment la mer les ſept ou huit mois entiers, ſans ſortir de leurs vaiſſeaux, qu'aucun de ceux-là, dis-je, n'a été malade, ſi ce n'eſt du ſcorbut; ou du moins qu'il y en a eu très-peu qui ſe ſoient plaints d'autres maladies; encore même cela n'eſt-il arrivé que lorſque la flotte a manqué de proviſions fraîches.

Je ne parle pas ici de ces maladies chroniques familières aux gens de mer, telles que les douleurs rhumatiſmales, les vieux ulcères, les meurtriſſures anciennes, les maladies de conſomption & autres ſemblables; la plupart de ces maux étant ou une ſuite de quelque maladie qui a précédé, ou un effet du viel âge & des infirmités qui en ſont inſéparables.

Tels ſont les faits que j'ai cru devoir faire ſervir de baſe aux préceptes où aux dogmes qui vont maintenant être expoſés, comme autant de corollaires de ce qui a précédé.

Premièrement, il paroît que l'air de la mer eſt ſalutaire aux perſonnes accoutumées à le reſpirer, pourvu d'ailleurs qu'elles ſoient fournies de vivres de bonne qualité, ou qu'elles ſe nourriſſent convenablement. L'expérience a de plus démontré, que les perſonnes qui ſe trouvent ſur mer ſont moins ſujettes aux fiévres, que celles qui ſont ſur terre (*a*).

(*a*) Depuis la lecture de ce Mémoire à la ſociété, j'ai

Les fiévres intermittentes opiniâtres, & ce qu'on appelle la colique bilieuſe caractériſée par le vomiſſement & le cours de ventre bilieux, mais plus particulièrement par ce dernier ſymptôme, ſont ſouvent épidémiques en automne à *Portſmouth* & à *Goſport*. Pendant le ſéjour que j'ai fait dans ces deux endroits, j'ai été témoin que ces maladies ont cauſé les plus grands ravages parmi les habitans, les étrangers & les troupes de terre, & que la mortalité étoit portée à un degré extraordinaire; tandis que pendant tout le temps de la durée de ce fléau, qui étoit général dans le pays ou ſur terre, dix mille hommes répandus ſur les vaiſſeaux à *Spithéad*, n'en éprouverent jamais la moindre atteinte.

---

eu ſous les yeux des preuves frappantes en faveur de cette opinion ſur la ſalubrité de l'air de la mer. Ces preuves conſiſtent en ce que pluſieurs gros vaiſſeaux qui ont été en croiſière pendant les douze mois entiers, & dont quelques-uns même y ont été plus long-temps dans différentes ſtations ſur les côtes de France, ont toujours eu leurs équipages dans un état de parfaite intégrité, & jouiſſant d'une ſanté au-deſſus de tout ce qu'on pouvoit eſpérer.

Ces preuves accumulées, ſemblent donc mettre en évidence la vérité de notre première propoſition. En effet, l'atmoſphère de la mer eſt ſi pure, ſi ſalubre, au moyen de l'agitation que l'air y éprouve continuellement des briſes & des vents rafraîchiſſans, qu'elle devient en même temps un ſûr aſyle pour la ſanté, dans les climats ou pays mal-ſains, durant les ravages des maladies épidémiques ou peſtilentielles qui règnent ſur
(6) terre (6).

Ajoutez à cela, que les effets de la contagion ſe découvrent plus facilement ſur les flottes ou dans un certain nombre de vaiſſeaux, que dans les villes ou les villages; par la raiſon que tous les vaiſſeaux qui compoſent une eſcadre, ſe trouvent ſous une même influence de régime & de climat; les circonſtances étant pareillement les mêmes, quoique à d'autres égards, pour le plus grand nombre de mariniers. C'eſt ainſi qu'une maladie contagieuſe, peut ſouvent ſe répandre dans

une ville ou dans un village, sans qu'on en soupçonne la moindre chose; tandis que sur une flotte, ses effets deviennent plus apparents, plus sensibles, en ce qu'ils sont concentrés & comme rapprochés dans un ou plusieurs vaisseaux.

En second lieu, il paroît également que les fiévres connues sous différentes dénominations, & qui sont d'espèces très-différentes, peuvent être occasionnées par la contagion, & que l'infection d'une ville, d'une maison, d'une prison ou de tout autre lieu, soit que cette infection y ait été apportée soit qu'elle y ait pris naissance, ne produit pas toujours une fiévre maligne & beaucoup moins encore une fiévre mortelle.

Pour éclaircir plus particulièrement cette question, considérons ici ce qui se passe dans certains cours de ventre; considération qui pourra également s'appliquer aux fiévres.

Personne n'ignore que la dyssenterie des camps, ainsi que la plupart des fiévres

dyſſentériques, ſont en général malignes & contagieuſes tout enſemble. J'ai eu occaſion de traiter un homme attaqué, depuis deux ans, d'une dyſſenterie chronique qui le retenoit rarement au lit, & dont néanmoins les ſelles infectoient preſque tous ceux qui faiſoient uſage des mêmes latrines que lui. Cet homme étoit reſté, en différens temps pendant quinze mois, à l'Hôpital de *Halifax*, dans l'eſpoir d'y trouver quelque ſoulagement, & depuis il étoit venu paſſer trois mois à l'Hôpital de *Haſlar*, d'où il fut renvoyé comme incurable. Nous l'avions placé dans une ſalle occupée par des malades attaqués de rhumatiſmes; mais bientôt pluſieurs de ces derniers ſe plaignirent d'un violent cours de ventre, qu'ils attribuoient aux purgatifs ou aux autres remèdes qui leur étoient adminiſtrés. L'infirmière de la ſalle en fut attaquée avec la même violence; & ce fut elle qui remarqua la première que cet accident provenoit, ſelon toute apparence, de

l'infection qui s'exhaloit des selles de ce nouveau malade, lesquelles étoient fort glaireuses & très-fétides. En conséquence, on défendit à ce dyssentérique l'usage des latrines qui servoient en commun, & dès-lors les plaintes cesserent dans cette salle : on a vu souvent arriver de pareils accidens dans cet Hôpital.

Mais, poursuivons. Je crois avoir observé que la disposition des malades à de fréquentes rechûtes de fiévres, est, à certains égards, proportionnée à la nature contagieuse de ces fiévres ; ou du moins, que les malades retombent plus facilement dans une maladie fiévreuse contractée par la voie d'infection, de quelque virulence que soit cette dernière, que dans toute autre espèce de fiévre : & cette circonstance semble devoir nous aider quelquefois, à juger de la nature & de la cause d'une maladie.

En troisième lieu, une attention suivie constamment pendant quelques années sur cet objet, m'a convaincu que le

corps d'un malade tenu ſoigneuſement propre & net, eſt moins capable de communiquer la contagion, que les derniers vêtemens qu'il a quittés, le linge ſale & autres hardes quelconques qu'il a portées long-temps avec l'infection de ſa maladie; je veux dire que ces dernières ſubſtances, contiennent un venin contagieux plus effectif, plus concentré que les émanations récentes du corps du malade ou de la matière de ſes excrétions.

Je renvoie à traiter dans le Mémoire qui ſuivra celui-ci, de celles des déjections qui communiquent le plus promptement l'infection, du temps de la maladie auquel cela arrive, & des circonſtances dans leſquelles on a le plus à craindre de ces émanations contagieuſes. Je me contenterai pour le préſent, de rapporter, à l'appui de ce qui a déjà été avancé, quelques détails ſur les différentes fonctions des domeſtiques & des garde-malades de l'Hôpital de *Haſlar*.

L'office des premiers, étoit de porter ou d'aider à monter dans les ſalles, les malades encore vêtus de leurs habits chargés d'infection, & enſuite d'empaqueter & d'enlever promptement chaque article de ces hardes, pour les mettre à part. Il en arrivoit ſouvent, que ces domeſtiques devenoient infectés eux-mêmes, & tomboient dans des maladies fiévreuſes très-opiniâtres ; tandis que les gardes qui étoient chargées de déshabiller les malades (ce qu'elles faiſoient près d'un bon feu qu'on tenoit toujours allumé dans les ſalles), & qui les ſoignoient aſſidument, après les avoir placés dans des lits & des linceuls bien propres, étoient, à pluſieurs égards, moins ſujettes à des maladies fiévreuſes ; ou du moins ſi elles venoient à contracter quelque infection, les maladies étoient en général plus légères chez elles & d'une guériſon plus prompte. Nous obſerverons même, que pluſieurs de ces gardes qui ont été ainſi infectées, ne l'ont été que par leur imprudence ;

car il eſt de toute notoriété, que pluſieurs d'entr'elles n'ont contracté la contagion, que pour avoir gardé quelques jours dans les chambres où elles couchoient, le linge ſale des malades, malgré la défenſe rigoureuſe qui leur en étoit faite par les réglemens de la maiſon. C'eſt par une négligence de cette nature, qu'une garde s'eſt trouvée infectée juſqu'à trois différentes repriſes. De pareilles obſervations ſont bien capables de faire ſentir aux malades & à ceux qui en prennent ſoin, combien il eſt important d'obſerver une exacte propreté, & que les uns & les autres ſe tiennent conſtamment bien nets.

En quatrième lieu, nous penſons qu'indépendamment de la laine, du coton, du linge & des vêtemens de preſque toutes les eſpèces, il eſt pluſieurs autres ſubſtances, dans les chambres infectées & autres lieux infectés, auxquelles les ſemences de la contagion ſe trouvent fortement adhérentes. C'eſt ainſi que dans

les vaiſſeaux, les poutres, les chaiſes, les bois de lit & autres meubles, ainſi que les divers uſtenſiles qui ſervent à l'uſage des malades, peuvent, ſans contredit, s'imprégner fortement du venin contagieux ; ce qui a été ſuffiſamment prouvé par ce que nous avons remarqué auparavant, ſur la manière dont l'infection ſe propage dans les flottes.

En cinquième lieu, ces ſemences de contagion, exprimées plus énergiquement par le mot grec de *Miaſmata* (miaſmes), dans quel endroit qu'elles ſoient introduites ou à quelle ſubſtance qu'elles adhèrent, je les appelle *la ſource* (ou ce qui eſt quelquefois déſigné parmi les phyſiciens par le mot latin *fomes*) le *foyer* d'une infection ; & je penſe que la malignité, l'intenſité & le danger des maladies qui en réſultent ou de la fiévre qui en eſt la ſuite, dépendent, en grande partie, de la qualité ou de la nature ſpécifique de cette ſource ou de ce foyer d'où proviennent de pareilles affections.

Le Docteur *Pringle* rapporte (*a*), que sur vingt-trois personnes qu'on avoit employées à réparer les vieilles tentes, sous lesquelles quelques malades infectés de maladies contagieuses avoient couché, il y en eut dix-sept qui furent attaquées de contagion & qui en moururent, tant la source de ce venin étoit active ou virulente. Cependant, d'un autre côté, en parlant de l'état où se trouvoient & l'équipage du *Mélampe*, & ceux de plusieurs autres vaisseaux sur lesquels il y avoit des preuves évidentes d'infection, nous avons vu que les fiévres qui en résultèrent furent néanmoins très modérées, & qu'on n'a eu que dans un petit nombre de cas, la preuve qu'elles étoient funestes.

Pour établir plus clairement cette question par d'autres exemples & d'autres faits, il convient d'observer que pendant les mois de Janvier, de Février & de

(*a*) Observations sur les maladies des Armées, pag. 47, de l'édition Angloise.

Mars de l'année 1760, il nous fut envoyé du vaiſſeau la *Guirlande*, vingt-quatre malades qui, pour la plupart, avoient des taches pourprées avec d'autres ſymptômes de malignité, & que de ce nombre il en mourut cinq de la fiévre. Durant les mêmes mois, il nous vint également des équipages du *Poſtillon*, du *Liverpool* & de quelques autres frégates, cent cinq perſonnes infectées dont il ne mourut que huit, la plupart même attaquées d'un cours de ventre occaſionné par l'humidité des ſalles, ainſi que cela a été remarqué ci-devant.

Lors donc que des exemples de cette nature ſe renouvellent fréquemment (comme on voit par l'expoſé que nous avons fait dans la première partie de ce Mémoire, que cela eſt arrivé en effet), il paroît abſolument hors de doute que quelques vaiſſeaux, (& il en eſt probablement de même de tout autre lieu) ſe trouvent plus fortement infectés que les autres; ou (pour parler d'une manière plus con-

forme à l'idée que nous avons de la chose), que ces vaiſſeaux renferment, par comparaiſon, une ſource de contagion plus concentrée & plus active.

Je n'aſſurerai pas préciſément que le nombre des perſonnes infectées, ſoit en raiſon de l'énérgie du venin ou de la virulence du foyer contagieux, attendu qu'il m'eſt arrivé d'en voir à proportion un plus grand nombre d'infectées par une contagion modérée, qu'il ne ſortit de malades du petit complément de l'équipage de la *Guirlande* où la contagion étoit d'une nature très-violente; mais je ſuis bien certain que le danger de la mortalité, ſera toujours proportionné à l'activité ou à la force du venin.

En ſixième lieu, quel que ſoit l'endroit où le venin ſe cache, & quelle ſubſtance qu'il pénètre ou infecte, l'admiſſion de l'air le plus pur & les ventilations les plus exactes, ſe trouvent ſouvent inſuffiſantes ſoit pour chaſſer ce venin, ſoit pour en affoiblir l'activité.

Ce fait peut ſe prouver par pluſieurs autres exemples de ce genre, ajoutés à ce que nous avons déjà rapporté au ſujet du *Neptune*, du *Dublin*, & de quelques autres vaiſſeaux infectés, que l'on tenoit ſingulièrement propres & bien aérés ; mais je me bornerai ici à un ſeul de ces exemples, c'eſt-à-dire à une ſeule preuve de plus.

Quand les vaiſſeaux ſont prêts à entrer dans les baſſins des chantiers, on a coutume d'en tirer les équipages qu'on tranſporte dans des Hourques (*hulks*), leſquelles ſont entretenues pour cet uſage dans les ports. Ces Hourques ſont de vieux bâtimens dont la charpente (comme on le conçoit aiſément) eſt de fort mauvais bois, ou d'un bois épuiſé de toute ſa ſubſtance, (*décayed timbers*) & qui par-là eſt très propre à ſe pénétrer du venin contagieux & à le retenir ; ſemblables à ces vieilles maiſons qui ne ſont plus habitées & qui ſe trouvant ainſi conſtamment ouvertes, laiſſent, en tout temps, un libre accès aux

vents, au froid & à la pluie. Il n'y a pas long-temps qu'une partie de l'équipage du vaiſſeau l'*Amérique*, ayant paſſé la nuit dans une de ces Hourques, j'obſervai que pluſieurs perſonnes de ce détachement, ſe trouverent, d'après l'inſalubrité du lieu, attaquées d'une fiévre lente & de mauvais caractère, tandis que dans l'autre partie de cet équipage qui étoit reſtée ſur ſon premier bord, on ne ſe plaignit que de quelques toux légères ou de rhumes. Je puis certifier que j'ai ſouvent vu de pareils exemples de fiévres de mauvaiſe eſpèce, contractées à bord de ces Hourques froides & humides. On doit encore ſe rappeller que la pureté de l'air & même une forte gelée, n'ont pu adoucir la violence de la contagion ſur le vaiſſeau le *Neptune*.

Je conviens que dans certaines circonſtances, un foyer (*fomes*) de contagion qui ſe trouvera dans une chambre infectée, ou dans tout autre endroit, peut être écarté ou détruit par des cauſes accidentelles dont nous ne ſaurions rendre raiſon,

& qui, à dire la vérité, nous ſont ſouvent inconnues; mais il eſt très-certain, que le cas eſt le plus ſouvent tel que je viens de l'expoſer, & qu'une exacte propreté des lieux véritablement infectés & l'admiſſion d'un air pur, ne ſont pas toujours ſuffiſans, à beaucoup près, pour en chaſſer le venin. Cependant, l'inefficacité de cette pratique dans certains cas, ne doit pas être une raiſon pour ſe relâcher de l'attention que mérite un pareil objet, moins encore pour négliger l'emploi de deux moyens auſſi importans & d'une utilité ſi fort avérée, ſoit pour la ſûreté des perſonnes qui ſont en ſanté, ſoit pour le rétabliſſement de celles qui ſont malades.

Mais s'il eſt bien prouvé, que des moyens d'une néceſſité auſſi abſolue que le ſont & la propreté & la pureté de l'air, pour prévenir la contagion & empêcher qu'elle ne ſe répande, ne peuvent ſouvent ſuffire à écarter ou à anéantir cette ſource ſecrète & pernicieuſe,

j'ai du moins là aujourd'hui la ſatisfaction de pouvoir aſſurer mes ſavans Confrères de cette Société, que j'ai rarement ou plutôt que je n'ai pas encore obſervé juſqu'ici, qu'une application convenable du feu & de la fumée, ait manqué de produire l'heureux effet de purifier efficacement tous les endroits, matériaux & ſubſtances attaqués d'infection.

On ne peut révoquer en doute que l'infection qui a régné dans les vaiſſeaux, n'ait été tout auſſi contagieuſe & auſſi mortelle ſur quelques-uns de ces derniers, qu'elle peut l'être dans un autre lieu quelconque, ſi on excepte celle qui dépend de la vraie peſte. Néanmoins, je n'ai jamais entendu dire qu'aucun vaiſſeau, après avoir été ſoumis avec ſoin à des fumigations convenables, n'ait été promptement déſinfecté par ce moyen, ou ne ſoit devenu une demeure ſalubre ou ſaine pour les équipages. Que ſi par la ſuite les maladies y ont reparu, on peut hardiment les attribuer à des per-

ſonnes qui les ont apportées avec elles, ſoit de quelqu'autre vaiſſeau infecté, ſoit d'une priſon ou de quelqu'autre lieu ſemblable d'où elles ſortoient.

Il y a trois méthodes communément uſitées pour purifier les vaiſſeaux ou bâtimens de mer, après que les équipages en ont été tirés.

La première s'exécute en faiſant brûler du tabac. On allume pour cet effet pluſieurs feux avec de vieux morceaux de cordages qu'on appelle *junk*, & on répand deſſus une certaine quantité de tabac. Ces feux étant diſtribués en divers endroits du vaiſſeau, on a ſoin d'en concentrer la chaleur & la fumée, en tenant tout bien fermé pendant un temps conſidérable. Par cette opération, le *Neptune* & la *Guirlande* ont été parfaitement déſinfectés.

La ſeconde conſiſte à allumer des feux de charbons de bois, ſur leſquels on répand du ſoufre : la chaleur & la fumée de ces ſubſtances incendiées, doi-

vent être pareillement concentrées pendant un long eſpace de temps, en prenant la même précaution de fermer ou de boucher bien exactement toutes les ouvertures. Quoique cette vapeur anti-peſtilentielle, appliquée ſelon les règles, ait été reconnue un des moyens les plus efficaces pour purifier toutes ſortes d'appartemens, de vaiſſeaux, de hardes, &c. infectés de contagion, néanmoins j'ai obſervé qu'elles ne détruiſoit pas certaines eſpèces de vermine, particulièrement les poux; d'où l'on pourroit inférer que la contagion ne ſe propage pas par la voie des animalcules.

Enfin, la troiſième méthode ſe réduit à l'addition de l'arſenic aux matières du ſecond procédé, & l'on s'y prend de la manière ſuivante. Après avoir exactement fermé ou bouché toutes les ouvertures & fentes du vaiſſeau (comme nous avons vu que cela doit être également pratiqué dans les autres procédés ci-deſſus), on place & on aſſujettit nombre

de pots de fer dans la cale, les ponts, les entre-ponts, &c., chacun de ces pots doit contenir, premièrement, une couche de charbon, enſuite une couche de ſoufre, & ainſi alternativement juſqu'à trois ou quatre couches ſucceſſives de ces ſubſtances, ſur la dernière deſquelles on répand l'arſenic, mettant pardeſſus le tout quelque brins de fil de *carret* (*oakum*) trempés dans le goudron, pour ſervir de mèche. Les perſonnes chargées de cette opération, après avoir mis le feu audit fil, doivent ſe retirer promptement, & avoir ſoin de fermer après elles les écoutilles par leſquelles elles ſont ſorties.

Il réſulte de ce qu'on connoît des procédés qui viennent d'être décrits, & de l'expérience qu'on a de leur bons effets, que le feu & la fumée ſont les agens les plus puiſſans que nous ayons pour détruire entièrement l'infection; & l'on peut préſumer qu'ils ſeroient également efficaces contre la peſte elle-même. Ceci

s'accorde jufqu'à un certain point avec ce que nous lifons dans l'Hiftoire ancienne de la Médecine; mais l'ufage déplacé, ou plutôt l'abus du feu dans ces fortes d'occafions, en a fait regarder les effets comme nuls par quelques-uns, & a fait foupçonner aux autres que ces effets pouvoient être nuifibles.

La pratique moderne d'allumer de grands feux en plein air, & de les diftribuer avec profufion dans les rues & autour des murs des Villes infectées de la pefte ou d'autres maladies contagieufes, eft fondée fur des principes fort précaires & même erronés; auffi l'expérience a-t-elle démontré, non-feulement l'inutilité de cette pratique, mais encore le mal qui peut s'enfuivre. Ces inconvéniens dans l'ufage du feu ainfi prodigué, ne réfulteroient-ils pas de la confomption & de la deftruction qui fe fait (pendant la durée des feux fi confidérables & univerfellement répandus dans une grande Ville) de ce principe de l'air qui eft tout

à la fois l'aliment de la vie & du feu ? Et la malignité de la contagion, n'en eſt-elle pas accrue dans un temps où l'abord conſtant d'une grande quantité d'air frais, & fortement imprégné de ce principe vivifiant, eſt ſi abſolument néceſſaire dans les appartemens infectés & renfermés qu'habitent les malades ? Cependant, quoiqu'il faille avouer de bonne foi, comme nous l'avouons, que les feux diſperſés ſans ménagement dans les rues & ſur les places, ont été dangereux pendant la durée d'une maladie contagieuſe, il ne s'enſuit pas aſſurément que lorſqu'une maiſon a été infectée de quelque venin peſtilentiel, ou de celui d'une autre maladie fiévreuſe, & que les malades en ont été tranſportés ailleurs, il ne s'enſuit pas, dis-je, qu'en pareil cas ces feux, en obſervant la précaution de tenir les portes & les fenêtres bien fermées, doivent être nuiſibles, & que par cette manière de purifier, tous les germes de contagion ne puiſſent être effectivement dé-

truits. L'expérience, ce ſûr garant des vérités en médecine, a d'ailleurs conſtaté, de la manière la plus complète, l'efficacité des procédés qui viennent d'être décrits.

Il eſt donc fort à deſirer pour l'avantage de l'humanité, que ce genre de purification devienne une pratique générale & univerſelle. Les hommes n'ont pas beſoin qu'on les prévienne contre un danger conſidérable & très-prochain qui frappe leurs ſens, ou contre les poiſons qui leur ſont connus; l'amour de la vie les porte naturellement à fuir l'un & à éviter les autres; mais c'eſt une néceſſité pour eux de ſe prémunir par les précautions & les meſures les plus efficaces, contre ces fléaux ſecrets & mortels qui ſe dérobent à l'inſtinct conſervateur de la nature.

Ainſi donc, toutes les fois qu'il vient à mourir quelqu'un ſoit d'une fiévre pourprée, ſoit d'un mal de gorge accompagné de malignité, ſoit de la petite vérole ou d'une autre maladie qui ſe trouve

de nature contagieuſe, la ſûreté du reſte de la famille & des voiſins du défunt, exige que le cadavre ſoit promptement tranſporté dans une autre chambre (a), & celle dans laquelle eſt mort le malade doit être aérée, en tenant pour cet effet les fenêtres ouvertes juſqu'à ce qu'on en vienne à la déſinfecter. Or, cette déſinfection ſe fera en y introduiſant d'abord un feu de charbon ſur lequel on placera quelques bâtons de ſoufre, & après avoir ainſi diſpoſé les choſes & les vapeurs commençant à s'élever, on aura ſoin de fermer bien exactement les portes & les fenêtres, & de les tenir ainſi bien fermées pendant dix ou douze heures au moins, juſqu'à ce que la chambre ſoit entièrement & ſuffiſamment pénétrée de cette vapeur du ſoufre.

(a) Je penſe que le cadavre d'une perſonne qui vient de mourir, ne ſauroit communiquer aucune eſpèce d'infection, à moins que ce ne ſoit par le moyen des matières qui peuvent s'évacuer, ſoit par les iſſues naturelles du corps, ſoit par des plaies qui étoient en ſuppuration.

J'ai obſervé ſur différens vaiſſeaux, qui ſont les endroits où l'on a les occaſions les plus favorables pour faire des expériences ſur des objets de cette nature, & pour en juger ſainement, que la contagion de la petite vérole y a ceſſé entièrement, au moyen des feux ſur leſquels on faiſoit brûler du ſoufre, & du ſoin qu'on avoit de bien concentrer cette vapeur dans les endroits infectés. De quelle utilité ne doit donc pas paroître la connoiſſance de cette méthode, aux Villes de l'intérieur de l'*Angleterre*, où la crainte & les ravages de cette maladie parmi les adultes, ſont au-deſſus de la plupart des calamités humaines. En un mot, l'emploi réfléchi & bien exécuté des feux & de la fumée, eſt tout ce que nous avons de plus efficace & de plus approprié, pour la deſtruction & l'extinction entière des foyers les plus virulents des maladies contagieuſes, & le moyen le plus capable de purifier toute eſpèce d'air mal-ſain ou infecté.

Mais

Mais j'ai déjà traité cet article, d'une manière plus étendue, dans un autre ouvrage (*a*).

A l'égard des méthodes préſervatives qui doivent être néceſſairement miſes en uſage dans tous les lieux attaqués d'infection, & pendant que les malades ſont encore dans leurs chambres, je recommanderai, entr'autres moyens appopriés, les feux de bois qui, non-ſeulement ont la vertu de diminuer la force ou la violence des venins de ce genre, mais qui ſont encore très-utiles pour ſe garantir de leur atteinte. C'eſt ainſi, que ſelon l'endroit où ſont placées les cheminées des cuiſines dans les vaiſſeaux, la fumée pouvant ſe répandre continuellement entre les ponts, on obſerve que les perſonnes qui habitent ces endroits, jouiſſent d'une meilleure ſanté que celles qui s'en trouvent éloignées.

(*a*) Voyez la ſeconde édition de l'*Eſſai ſur la Conſervation de la ſanté des gens de mer.*

Mais pour établir cette aſſertion ſur des preuves encore plus directes, il a été obſervé, il y a quelques années (tandis que la contagion étoit ſi meurtrière ſur le Vaiſſeau la *Royale-Anne*, *Garde-Port* à Spithéad, que pluſieurs perſonnes de l'équipage mouroient au bout de quarante-huit heures de maladie, avec la fiévre & un violent ſaignement du nez), qu'aucun de ceux qui étoient expoſés à la fumée de la cuiſine, ne contracta l'infection. D'où l'on peut inférer qu'un air froid, humide & crû (*Raw*) augmente l'activité & l'énergie de la contagion (*a*). Ce fait eſt encore confirmé par la relation ſuivante, que m'a communiquée M. *Ramſay-kar* ci-devant Chirurgien du Vaiſſeau le *Torbay*, & qui l'eſt aujourd'hui du chantier de *Portſmouth*.

Dans l'année 1755, temps auquel une maladie peſtilentielle ravageoit la flotte

(*a*) Ceci reviendra encore dans mon ſecond Mémoire, où je traite le même ſujet.

du nord de l'Amérique, les vaiſſeaux le *Torbay & le Monarque*, tous deux également maltraités de ce fléau, débarquèrent leurs malades à *Halifax*. Les infectés de chacun de ces vaiſſeaux, étoient journellement viſités par leurs Chirurgiens reſpectifs. La diète, le régime auxquels ils étoient ſoumis & les divers remèdes qu'on leur adminiſtroit, étoient, à tous égards, les mêmes pour tous, ainſi que le reſte du traitement qui étoit dirigé ſur les avis réunis de ces deux Chirurgiens. La nature des fiévres dont ces malades étoient attaqués & les ſymptômes qui les accompagnoient, préſentoient également ſur tous la plus parfaite reſſemblance. Néanmoins, il mouroit chaque ſemaine la moitié plus de monde de l'équipage du *Monarque*, que de celui du *Torbay*. Cette diſparité dans le nombre des morts d'un côté, comparé au nombre des morts de l'autre, ſurprit beaucoup ces Chirurgiens. Après avoir examiné avec une attention ſcrupuleuſe, juſqu'à la plus petite cir-

conſtance qui pouvoit influer en quelque choſe ſur les malades des deux équipages, ils ne remarquèrent entre ces derniers, qu'un ſeul point de différence auquel la grande mortalité qui régnoit ſur le *Monarque* pût être rapportée ; cette différence conſiſtoit en ce que les malades de ce Vaiſſeau, étoient placés dans un grand moulin où il n'y avoit aucun endroit pour faire du feu ; au lieu que ceux du *Torbay*, quoique logés dans des maiſons vieilles & moins commodes d'ailleurs, avoient l'avantage de pouvoir y faire conſ-
(7) tamment du feu avec le bois de *Spruce* (7).

La fumée que j'eſtime le plus, après celle du bois, pour purifier un air infecté, c'eſt celle de la poudre à canon. J'en fais pour l'ordinaire un fréquent uſage, parce qu'elle ne bleſſe pas les poumons. L'écorce de *Caſcarille* répand, en brûlant, une odeur ſuave dans les appartemens des malades, & eſt par-là tout au moins un préſervatif agréable, qui eſt en même-temps capable de prévenir

l'effet des mauvaifes odeurs. La vapeur du vinaigre camphré qu'on fait bouillir fur un réchaud, eft beaucoup meilleure encore pour remplir ces vues.

Outre la correction des mauvaifes qualités de l'air & la défınfection des appartemens, il eft un autre avantage qu'on retire de l'emploi de ces vapeurs & fumigations, j'entends de celles qui ne peuvent nuire aux organes de la refpiration. Cet avantage confifte en ce que toutes les fois qu'il y a dans un appartement une fumée un peu épaiffe, les gardes & les malades foupirant après un air frais, on a pour lors grand foin de tenir les portes & les fenêtres ouvertes. Or, il eft certain que l'air des chambres des malades, ne fauroit être renouvelé trop fouvent, obfervant, dans cette opération, que le malade foit bien couvert & que les rideaux de fon lit foient fermés, fi la chofe eft néceffaire. On ne peut donc s'y prendre plus efficacement, pour fauver les malades du danger de l'air mal-fain des

chambres ou des salles qu'ils habitent, & qui eſt une ſuite de l'obſtination de leurs gardes ou de leurs parens à tenir tout fermé, que d'ordonner que les appartemens ſoient ſouvent fumigés ou parfumés. Dans d'autres pays, on fait beaucoup plus d'uſage de ces fumigations que dans celui-ci, & c'eſt au grand avantage des malades.

Enfin, j'expoſerai ma façon de penſer ſur ce qui regarde la manière de purifier les meubles, les habits, le linge, &c., qu'on ſoupçonne être infectés. Sur quoi je dois remarquer en paſſant, que la pratique ordinaire d'après laquelle on ſe contente d'étaler & d'expoſer ces effets au grand air, eſt, dans bien des cas, inſuffiſante pour en enlever les germes d'une maladie contagieuſe qui s'y trouvent cachés.

On verra par l'hiſtoire qui ſe trouve à la fin de mon ſecond Mémoire, ſur le ſujet que nous traitons préſentement, que la méthode d'étaler les hardes hors de la maiſon, pour les faire ſécher ou

aérer, sans les avoir préalablement fumigées, peut avoir des suites fâcheuses, & même funestes. Nous avons déjà dit qu'un air humide renforçoit la contagion, & qu'un vent sec étoit capable d'en répandre les malignes influences. Ainsi donc, toutes les hardes ou tous les effets suspects d'infection, doivent premièrement être soumis à la fumigation dans un endroit clos, & de la même manière qu'on le pratique à l'égard d'une chambre ou d'un appartement infecté, & après cette opération on peut les étaler hors de la maison & les tenir exposés au grand air.

Un accident arrivé en dernier lieu, & dont je vais donner le détail, servira à confirmer ce précepte. Un ouvrier du commun étant mort, le mois d'Avril dernier, de la petite vérole à *Porchester*, sa veuve porta les dernières hardes qui lui avoient servi, à la Ville de *Havant* éloignée de neuf milles du Château de *Porchester*. Après avoir pris la précaution de les exposer convenablement à

l'air, c'eſt-à-dire de faire ce qu'on appelloit les purifier, & avoir laiſſé paſſer quelques ſemaines encore pour ſe mieux aſſurer qu'il n'y avoit plus d'infection à craindre, elle fit préſent d'une veſte de ſon mari à un pauvre garçon qui ſervoit chez un menuiſier, & qui l'ayant miſe bientôt après, en contracta la petite vérole dont il mourut. On avoit eu ſoin d'éloigner ce miſérable de chez ſon Maître, & de le faire tranſporter à l'Hôpital ſi-tôt qu'on eut reconnu ſur lui des ſignes de petite vérole; mais avant même qu'on n'eût découvert dans la famille qu'il avoit cette maladie, il arriva qu'un des enfans de la maiſon & deux autres enfans du voiſinage, tous trois conduis ou portés chaque jour à l'école par ce domeſtique, ſe trouvèrent également attaqués de la petite vérole, & il fut conſtaté que l'infection provenoit ſur tous les trois de la même ſource de contagion. Cet événement répandit la frayeur & la conſternation dans la Ville; mais

par l'attention qu'on eut de tenir ces malades ſoigneuſement *ſequeſtrés* ou ſéparés d'avec les bien portans, & en prenant les autres précautions néceſſaires, on parvint à éteindre entièrement cette contagion avant qu'elle eût le temps de faire des progrès.

Qu'on me permette d'ajouter encore ici, que le linge des malades fiévreux, comm'auſſi toute eſpèce de hardes ou d'effets de ce genre qui leur ont ſervi & qui ſont dans le cas d'être lavés, ne doivent jamais être mis d'abord dans l'eau chaude, parce qu'il eſt dangereux, pour qui que ce ſoit, d'être expoſé à la vapeur qui s'en élève. Il convient donc de faire tremper ces effets, pendant pluſieurs heures, dans l'eau froide ou dans les lies froides du ſavon, afin qu'enſuite les ſaletés puiſſent en être enlevées parfaitement.

Telles ſont, MESSIEURS, les obſervations que je m'étois propoſé de vous communiquer, touchant les moyens de purifier les lieux infectés & les ſubſtances

pareillement imprégnées du venin contagieux ; je réſerve pour mon ſecond Mémoire, les autres obſervations que j'ai été à portée de faire ſur la méthode qui paroît la plus appropriée pour traiter avec ſuccès des maladies contagieuſes, les perſonnes qui ont le malheur d'en être atteintes.

Fin du premier Mémoire.





SECOND MÉMOIRE.

Du 14 *Août* 1761.

MESSIEURS,

J'AUROIS bien ſouhaité que la manière de parler que l'uſage a conſacré en Médecine, m'eût permis, dans ces Mémoires, de ſubſtituer aux mots *d'Infection* & de *Contagion* quelqu'autre terme équivalent; car ces dénominations ſont beaucoup trop ſuſceptibles d'être interprétées, la plupart du temps, d'après les idées alarmantes qu'on ſe fait de la peſte & de la fiévre ſoit peſtilentielle ſoit maligne. Mais en me ſervant ici de ces dénominations

vulgaires, j'ai cru devoir les employer dans un ſens moins limité, en les étendant à toutes les fiévres, de quelque eſpèce qu'elles ſoient, qui ſe communiquent d'une perſonne à une autre, ſoit par la circonſtance entre ces perſonnes de ſe trouver près l'une de l'autre, ſoit par le moyen de quelques ſubſtances pénétrées de corpuſcules *(particles)* capables de communiquer le venin fiévreux & de le répandre.

Il règne communément encore une autre erreur, contre laquelle il eſt important d'être prémuni. Rien n'eſt plus commun que d'entendre dire, que la fiévre ou telle autre maladie eſt dépourvue entièrement de toute qualité contagieuſe, & il n'eſt pas moins ordinaire que lorſque ces maladies viennent à attaquer quelqu'un, le petit nombre les attribue à des cauſes abſolument différentes de cette dernière; le tout, parce qu'il ſera arrivé que les perſonnes mêmes qui en jugent ainſi, où quelques autres encore,

ayant été évidemment expoſées à l'infection, auront toutes eu le bonheur de ne pas en être atteintes.

Ce faux raiſonnement a donné lieu à une infinité d'erreurs pernicieuſes en médecine, dans d'autres occaſions ſemblables où l'on s'eſt autoriſé, comme dans celle-ci, d'un petit nombre d'exceptions pour déroger aux maximes les mieux établies dans l'art de guérir ; mais par exemple, de ce que le quinquina a échoué quelquefois dans le traitement des fiévres intermittentes, & le mercure dans celui des maladies vénériennes, faudroit-il ſe hâter d'en conclure que chacun de ces remèdes en particulier, doit ſe trouver ſans effet dans tous les autres cas & accidens de la nature de ces derniers?

Ainſi donc, de même qu'il n'eſt point de remède (quelque grande qu'en ſoit la vertu) qui ne puiſſe manquer ſon effet, dans les cas où il paroît être le plus ſpécialement approprié, de même il n'eſt

pas de contagion, du moins connue, qui, autant que je puis le penser, affecte indiſtinctement tous les hommes.

L'inoculation de la petite vérole, manque quelquefois de produire cette maladie, & cependant la contagion de ce virus n'eſt pas une choſe problématique. Je n'ai moi-même jamais éprouvé le moindre ſymptôme d'infection, quoique pendant trois années je n'aie ceſſé de donner, tous les jours, mes ſoins à une infinité de perſonnes attaquées de maladies contagieuſes. Il en a été de même d'un jeune homme qui s'eſt trouvé beaucoup plus expoſé encore, comme étant continuellement occupé à faire des ſaignées & à veiller à l'adminiſtration des autres ſecours chirurgicaux ſur les fiévreux, dans les ſalles de l'Hôpital de *Haſlar*; ce qu'il a fait conſtamment, ſans jamais s'aviſer d'aucune précaution néceſſaire, (en quoi il a été certainement coupable de beaucoup de témérité), & qui malgré ſon imprudence

n'a jamais reſſenti non plus que moi, la plus légère indiſpoſition. Mais ſans doute il ne s'enſuit pas de là, que les fiévres qui ont régné durant ce temps à l'Hôpital ne fuſſent pas contagieuſes, puiſqu'il exiſte les preuves les plus poſitives du contraire.

Une maladie contagieuſe, n'eſt donc pas toujours pour cella telle que le vulgaire ſe l'imagine. Les épidémies qui ſe communiquent à quiconque s'y expoſe de près, ainſi que la peſte elle-même, ne ſont pas non plus abſolument de nature contagieuſe. Je voudrois donc qu'on entendit de préférence par maladie *contagieuſe*, celle qui, dans certaines circonſtances, eſt ou peut être communiquée à une, deux ou pluſieurs perſonnes; qui conſerve, en très-grande partie dans ſon action, ſon identité de forme (*its identical form*) & ſa nature propre; & qui, en outre, s'aſſortit en quelque manière au tempéramment & aux diſpoſitions particulières des perſonnes qui reçoivent ſon venin. Mon deſſein n'eſt pas

de rechercher ici, en quoi consistent ces dispositions ; il me suffira, pour le présent, d'éclaircir ultérieurement & de confirmer ma façon de penser sur cet objet particulier, par le récit d'un événement qui s'est passé en dernier lieu.

Dans une salle de cet Hôpital où se trouvoient dix-huit Soldats de la marine, cinq d'entr'eux furent attaqués d'un violent cours de ventre, que leur communiquèrent, par infection, deux matelots placés avec eux dans la même salle. Nous avions alors cinq cens quatre-vingt-douze malades dans l'Hôpital, & cependant, il n'y eut que cette salle où l'on se plaignit d'un pareil symptôme. Il est clair que les cinq Soldats de la marine ainsi infectés, le devinrent en conséquence de la disposition particulière dans laquelle ils se trouvoient pour lors ; tandis que les treize autres, quoique dans la même position, c'est-à-dire le même emplacement, n'éprouvèrent jamais le moindre ressentiment de diarrhée.

Cet exemple démontre l'impoſſibilité de prouver qu'une maladie n'eſt pas contagieuſe, par la preuve négative qu'on voudroit tirer de ce que telle ou telle perſonne (qui ſe trouve à portée de l'infection), n'en eſt pas attaquée.

Dans les maladies aiguës, je regarde les ſelles, principalement ſi elles ſont très fétides, comme ce qu'il y a de plus capable de communiquer l'infection. Viennent enſuite le ſoufle de la reſpiration (ou l'haleine des infectés), & enfin les émanations (*effluvia*) du corps des malades attaqués de fiévres (8). (8)

Pour ce qui eſt maintenant de la maniére dont il convient de traiter une perſonne qui aura reçu, par la voie de la contagion, le venin de la fiévre, je remarquerai que ce traitement doit toujours être le même, quelque légère ou quelque violente que ſoit l'infection reçue, ainſi que dans tous les cas de rechûte.

Les effets de la contagion ſont ſou-

vent prompts & ſenſibles ; le plus léger degré de ces effets ou la plus légère contagion, eſt celle qui dérive ſimplement des émanations infectées, ou de la puanteur qui s'exhale du corps des malades attaqués de maladies graves. Je voyois, l'automne dernière, une Dame de qualité qui avoit une colique bilieuſe avec des déjections par haut & par bas d'une fétidité inſoutenable. Une autre Dame contracta la maladie, pour n'avoir fait que traverſer l'appartement de la malade ; elle ſe ſentit preſqu'auſſi-tôt incommodée, & fut ſaiſie de vomiſſemens accompagnés d'un mal-aiſe conſidérable, qui durèrent vingt-quatre heures. La garde qui en prenoit ſoin, fut pareillement infectée en reſpirant cette mauvaiſe odeur (qu'elle ſentoit, pour employer ici ſes expreſſions, lui deſcendre à fur & à meſure qu'elle la reſpiroit, juſqu'au fond de l'eſtomac), & elle fut priſe en même-temps de vertiges & de vomiſſemens. Ce dernier ſymptôme de-

vint encore plus violent dans la nuit, & fut accompagné de déjeɛtions par bas & de beaucoup de friſſons. On réuſſit, par le moyen d'un émétique, à faire ceſſer entièrement les deux évacuations; néanmoins, cette garde continua de ſe plaindre, pendant quelque jours encore, de tremblemens fréquens, d'un violent mal de tête, le tout joint à un pouls petit & irrégulier, & elle fut plus long-temps à guérir que la Dame malade.

J'ai ſouvent obſervé que ces légers degrés d'infection avoient encore lieu, lors même que cette dernière provenoit des excrétions que rendoient les malades qui avoient une groſſe corpulence, & qui étoient attaqués de maladies ſoit inflammatoires ſoit d'un autre genre.

Un homme qu'on croyoit fiévreux, & qu'on avoit reçu comme tel dans cet Hôpital, ſe trouva attaqué d'un violent délire accompagné d'un pouls plein & vif. Malgré des évacuations abondantes, le délire ſe ſoutint pendant deux mois,

ne laiſſant que de courts intervalles au malade ; lorſqu'ayant été informé que cet homme avoit été auparavant ſujet à cet accident, je jugeai que ce cas étoit celui d'une vraie manie. Une garde qui voulut ſoulever le malade par les bras, fut frappée, à l'inſtant même, d'une odeur fétide inſupportable, & reſſentit en même-temps des friſſons accompagnés de mal-aiſe & de mal de tête. Comme elle ſe ſentoit fort indiſpoſée, elle prit un vomitif ſix heures après, & paſſa la nuit ſuivante dans des ſueurs abondantes qui étoient l'effet d'une potion ſudorifique. Le lendemain matin, la violence du mal de tête étoit un peu diminuée ; mais au moindre mouvement que la malade voulut faire, elle éprouvoit une chaleur brulante avec des douleurs vives au front, & ſe plaignoit en même-temps de vertiges. Elle étoit d'ailleurs tourmentée d'une ſoif preſſante, & ſon pouls étoit plein & vif. On ſe hâta de lui appliquer un emplâtre véſicatoire entre les

épaules ; & à peine ce topique eut-il commencé d'opérer, que le mal de tête disparût entièrement ainsi que la soif ; & que le pouls devint tranquille. Le lendemain, la malade fut en état de se lever & se trouva parfaitement bien.

J'ai vu quelques autres cas de personnes qui ont été pareillement infectées avec la même facilité, pour s'être trouvé présentes lorsqu'on mettoit un cadavre dans le cercueil. Je l'ai vu, notamment sur un matelot qui vint en dernier lieu pour rendre ce dernier devoir à un de ses camarades (9). Après avoir fait vomir le malade, il a fallu de plus lui appliquer les vésicatoires. J'ai encore eu, la semaine dernière, dans cet Hôpital, deux garde-malades infectées par une personne qui avoit la petite vérole. Toutes deux ont été affectées exactement de la même manière, se plaignant l'une & l'autre de frissons mêlés de beaucoup d'accablement & de mal de tête. L'une avoit été infectée par le souflé de la respira-

tion du malade, l'autre pour avoir fait ſon lit. L'une d'elles avoit encore des douleurs aiguës dans la poitrine & dans les hypochondres (aux fauſſes côtes). Chez la première garde, ces ſymptômes ont été promptement diſſipés au moyen d'un vomitif ; ce qui pourtant n'a pas empêché qu'elle n'ait eu, pendant trois jours encore, des retours irréguliers de friſſons. Quant à la ſeconde, quoique ſoulagée conſidérablement de ſon mal de tête, ainſi que de ſon état de mal-aiſe & des friſſons, par le vomiſſement, elle ne laiſſoit pas de ſe plaindre conſtamment de beaucoup de chaleur & de ſoif. Il lui reſtoit en outre avec un pouls petit, concentré, une douleur très-vive dans la poitrine ; ſymptômes qui indiquoient la néceſſité de l'application des véſicatoires. Ce topique lui fut en effet appliqué ſur l'endroit même de la douleur, & le lendemain matin tous ces accidens ont été diſſipés entièrement.

J'appelle ces infections dont nous ve-

nons de parler, *Infections légères*, parce qu'en effet ſur vingt cas de cette nature, je n'en ai pas vu un ſeul de mortel, lors toutefois que les malades ont été traités comme il convient. Cependant, il eſt à remarquer que dans pluſieurs de ces cas, l'infection provenoit de perſonnes attaquées de petite vérole.

Dans les converſations que j'ai eu avec différentes perſonnes qui avoient été elles-mêmes infectées par des malades attaqués de fiévres contagieuſes, elles ont toutes comparé, en général, la première impreſſion ſenſible qu'elles avoient éprouvé de l'infection, à celle d'une odeur terreuſe déſagréable, ſemblable à celle qui s'élève d'une foſſe récemment creuſée, qu'elles ont ſenti leur deſcendre juſqu'au fond de l'eſtomac (10), quoique pour- (10)
tant cette odeur ne leur parût pas auſſi nauſéabonde, que la puanteur que répandent les cadavres; & les effets ultérieurs de cette première impreſſion, ſe ſont manifeſtés par des friſſons & un mal-aiſe qui

pourtant n'ont été que momentanés. C'eſt ici une odeur particulière qui ne peut être bien décrite (*a*), mais que tous ceux qui ſont employés au ſervice des malades, ainſi que les gardes, diſtinguent avec beaucoup de ſagacité comme une circonſtance qui accompagne ordinairement les fiévres extrêmement malignes, & qui, avec l'odeur particulière que rend la matière des écoulemens procurés par les véſicatoires, peut être rangée parmi les ſymptômes les plus conſtans d'une fiévre de mauvais caractère.

Cependant, il eſt pluſieurs ſujets qui ne ſont pas ſenſibles, dans les commencemens, à quelques-uns des effets de la contagion; & l'on peut voir par les obſervations contenues dans mon premier Mémoire, qu'il y a eu des perſonnes qui n'ont ceſſé d'être expoſées au ve-

(*a*) Il y en a qui comparent cette odeur à celle de la paille pourrie. Quelquefois cela approche davantage de la mauvaiſe odeur dont on eſt affecté auprès des perſonnes qui ont une petite vérole confluente, lorſque ces malades viennent à ſe remuer dans leur lit; quoique pourtant cela ne ſoit pas une odeur auſſi forte.

nin contagieux d'une fiévre pendant plusieurs jours, même pendant des semaines entières, & chez qui néanmoins les effets de l'infection se sont réduits à des frissons irréguliers, lesquels, à la vérité, étoient quelquefois assez considérables pour obliger les malades à se mettre au lit une ou deux fois dans la journée, ce qui quelquefois aussi n'arrivoit à ces derniers que de deux jours l'un. On y voit en outre que parmi les personnes ainsi infectées, celles qui s'étoient trouvé logées dans des chambres peu commodes, ou qui étoient restées quelque temps assises sur un terrain froid, ou qui enfin avoient couché dans un appartement humide &c., que celles-là, dis-je, avoient été, bientôt après avoir contracté l'infection, saisies d'angoisses du côté de l'estomac auxquelles se joignoient quelquefois des diarrhées dangereuses, & souvent encore de fiévres qui présentoient de mauvais symptômes.

J'ai encore observé, à l'égard de ces

fiévres, que ſelon la manière dont on les traitoit, les malades étoient plus ou moins ſujets à des rechutes. Or, il n'eſt pas extraordinaire que dans un lieu quelconque ſoit maiſon, ſoit chambre, ſoit vaiſſeau, qui eſt infecté & où les ſémences de contagion ſe trouvent comme récélées, on obſerve dans les maladies de fréquentes rechûtes pouſſées même juſqu'au nombre de ſix ou ſept, & il eſt naturel d'attribuer de pareils accidens à la maligne influence de la contagion; mais dans un Hôpital comme celui de *Haſlar* où tout ce qui eſt couverture, linge &c., à l'uſage des malades, eſt convenablement purifié par des moyens avec leſquels on peut être aſſuré d'avoir entièrement détruit les germes du venin contagieux, les rechûtes doivent ſans doute être attribuées à des cauſes bien différentes. Ainſi donc, ceux-là parmi tous les autres ont été ſujets aux rechûtes, qui ſe ſont conduits d'une manière irrégulière, qui ont perſiſté opiniâtrement dans cette

conduite, & qu'on n'a pu amener à ſe ſoumettre aux ſtatuts & règlemens particuliers de cet Hôpital.

Ceci peut ſervir à démontrer la néceſſité qu'il y a, de veiller avec le plus grand ſoin ſur les malades convaleſcens; car j'ai remarqué en mon particulier, qu'une mauvaiſe conduite de la part des perſonnes infectées, & ſpécialement leur ſortie prématurée du lit ou de l'Hôpital, leur occaſionoit ſouvent un retour de la fiévre.

Qu'il me ſoit permis, à ce ſujet, de haſarder une conjecture, ſavoir, que les mêmes cauſes qui donnent lieu à des rechûtes, le font quelquefois en mettant en mouvement les miaſmes morbifiques *morbific efluvia* (auparavant introduits dans le corps), & en les rendant propres à produire tels effets qui probablement n'auroient pu ſe manifeſter ſans cela. Ce qui me fait penſer ainſi, c'eſt que les effets d'une contagion provenant de fiévres de mauvaiſe

vaiſe eſpèce, ſont, comme je l'ai déjà remarqué plus haut, ſouvent fort prompts & fort ſenſibles chez quelques perſonnes, au point de ſe déclarer dès l'inſtant même où le venin a été reçu dans le corps. Mais ſi une perſonne n'éprouve des ſymptômes d'infection, que quelques jours après s'être éloignée du lieu infecté, ou ſi ayant déjà contracté l'infection, elle ſe trouve affectée immédiatement après avoir été mouillée de la pluie, ou avoir été expoſée au froid ou à l'humidité, ou après avoir trop mangé ou trop bu, ou s'être livrée à quelque autre excès, pour lors il eſt probable que ces cauſes (*a*) ont mis en action le venin qui ſe trouvoit aſſoupi, & il n'eſt perſonne qui put affirmer poſitivement

(*a*) J'ai vu pluſieurs mariniers, parmi ceux qui avoient ſervi ſur des vaiſſeaux infectés, leſquels ont été attaqués, quelques jours après leur débarquement, de la même eſpèce de fiévre que celle qui régnoit ſur ces vaiſſeaux ; ce qui leur eſt arrivé pour avoir mangé & bu immodérément, avoir eu des diſputes entr'eux, ou avoir commis quelqu'autre excès de ce genre ; & lorſqu'ils ſont entrés dans l'Hôpital, je les ai trouvé couverts de *pétéchies*.

que sans leur influence, ce venin auroit toujours été capable d'affecter la constitution du sujet. Quoiqu'il en soit, & en supposant que l'infection aura été assoupie pendant quelque temps, soit dans

* La circonstance observée dans la contagion qui régna pendant l'hiver de 1759 dans cet Hôpital (ainsi qu'il est rapporté dans mon premier Mémoire), la circonstance, dis-je, dans cette contagion, de s'être bornée aux gens venant de *l'Amérique Septentrionale*, confirme de plus en plus cette opinion. Nous eûmes dans cette maison, au mois de Décembre de ce même hiver, soixante-dix malades parmi lesquels on en comptoit deux cens qui sortoient des vaisseaux infectés. De ces derniers, il y en eut plus de vingt qui, après être restés quelques jours dans l'Hôpital, furent attaqués de la même espèce de fiévre que celle qui régnoit dans les vaisseaux sur lesquels ils servoient; quoiqu'à leur réception dans cet Hôpital, on les eût jugé atteints de toute autre maladie. Ainsi, par exemple, un marinier qui avoit servi sur le vaisseau *le Neptune*, ayant été placé, à cause d'une plaie qu'il avoit à la jambe, dans la salle des blessés qu'on avoit soin de tenir fort propre, fut pendant dix jours sans se plaindre d'aucune autre incommodité que de sa plaie; mais ayant trouvé le moyen de se faire apporter furtivement du vin, & s'étant en conséquence enivré & disputé vivement avec ses camarades, il se trouva le lendemain attaqué de la fiévre. On le saigna deux fois pour cette fiévre qui fut d'abord regardée comme inflammatoire, & comme le fruit de la débauche; mais le troisième jour, ayant vu ce malade dans la salle des fiévreux où avoit il été transporté, je lui trouvai toute l'habitude du corps couverte de taches pourprées, & reconnus sa maladie pour être une fiévre maligne de la même espèce que celle qui infectoit le vaisseau d'où il sortoit.

le corps d'un malade, ſoit dans ſes habits ou autres hardes qu'il aura portées, nous ne ſaurions être trop en garde contre les ſymptômes *décévans* qui peuvent ſe manifeſter ſi-tôt que le venin contagieux entre en action.

Un froid qu'on ſent tout-à-coup ſe répandre à la ſurface du corps, des friſſons accompagnés d'un léger mal-être d'eſtomac, tendent à confirmer dans l'erreur que ce ne ſont là que les phénomènes ordinaires d'un froid ou d'un friſſonnement ſoudain, ou de ce que le vulgaire appelle fiévres d'accès; mais quand d'après de telles indiſpoſitions, on a de juſtes motifs de craindre l'invaſion prochaine d'une maladie fiévreuſe, c'eſt alors qu'il importe à un Médecin d'être prévenu qu'un traitement peu convenable ou un ſimple délai de quelques heures, peut donner lieu à des accidens que tout le pouvoir de l'art n'eſt plus enſuite capable d'éloigner.

Il paroît donc, qu'on doit donner ſur le

champ un léger émétique dans le temps même de ces friſſons ou dans cet état de *Rigor*, à tous ceux qu'on ſoupçonne infectés de fiévres contagieuſes, avant que la fiévre ne ſoit bien établie & que la plénitude ou la dureté du pouls ne puiſſe rendre l'opération de ce remède dangereuſe (11). Que ſi l'on differe (11) trop long-temps de donner le vomitif, & ſur-tout ſi l'on fait précéder la ſaignée, on laiſſe échapper l'occaſion la plus ſûre & la plus favorable pour rendre la ſanté au malade.

Les effets de cette eſpèce d'antidote ſont ſi bien connus dans cet Hôpital, & nos expériences réitérées en ont ſi pleinement conſtaté les avantages, que les gardes & les autres perſonnes employées dans les ſalles des fiévreux, y ont tout de ſuite recours d'elles-mêmes ſi-tôt qu'elles ſe ſentent malades, & rarement il manque de prévenir la maladie qu'on avoit de juſtes raiſons de craindre. J'ai encore trouvé que ce remède étoit éga-

lement utile pour prévenir les rechûtes, lorſqu'il eſt donné immédiatement au retour des friſſons. J'ajouterai qu'on peut, à cette même époque, procurer une ou deux légères ſelles aux malades, par le moyen de l'émétique ou des lavemens.

Le vomitif dont nous nous ſervions, étoit en général fort doux; rarement cela alloit au-delà de ſix ou dix grains d'ipécacuanha. Le malade prenoit enſuite, à l'heure du coucher, une potion diaphorétique & calmante composée de cinq grains de ſel de corne de cerf, & de quinze ou vingt gouttes de *Teinture Thébaïque.* Il nous eſt arrivé d'autres fois, de donner cinq grains de camphre toutes les quatre heures, faiſant boire abondamment pardeſſus du petit lait acidulé avec le vinaigre. Sur dix malades, il y en a eu conſtamment huit qui ont été parfaitement guéris par cette méthode.

Mais ſi le lendemain matin, il ſe trouve

ve que le mal de tête n'ait pas entièrement cessé, ou si l'on a toujours la fiévre à craindre, il est pour lors quelque chose encore à faire dont je parlerai après avoir observé auparavant, qu'il ne faut jamais oublier, lorsqu'il s'agit d'infection, que les secours les plus prochains & les plus puissans doivent être mis en usage le plutôt possible; car dans les premières heures de cette fiévre, & même encore dans les premiers jours suivans, on doit moins compter sur les efforts de la nature, que dans aucune autre occasion pareille.

Je ne pense pas que dans cette période de la maladie, on doive avoir la moindre confiance dans les *Alexipharmaques* ou dans les sudorifiques, non plus que dans les antidotes si vantés tels que le *Mithridate*, la *Thériaque* & autres compositions semblables. Ces remèdes ne doivent jamais être employés, selon moi, dans le cas d'un danger imminent, qu'au préalable

on n'ait procuré des évacuations convenables.

Mais pourſuivons notre ſujet. Si, comme il a été remarqué ci-devant, les ſymptômes de la fiévre perſiſtent encore après l'adminiſtration de l'émétique, des lavemens &c., ou bien ſi on a négligé ou trop différé de donner l'émétique, ou que le malade ait été traité inconſidérément par les ſudorifiques ou par les ſaignées dans un temps où l'infection étoit bien déclarée, pour lors il faut promptement recourir aux véſicatoires qui doivent être appliqués entre les épaules ſi la tête ou les membres ſont affectés, ou ſur la poitrine ſi les douleurs occupent cette partie du corps.

Je ne connois pas de meilleur ſigne pour être aſſuré, dans le traitement d'une maladie, que c'eſt une fiévre contagieuſe qui prédomine, que le phénomène qu'offre l'obſervation ſuivante que j'ai répétée ſur une vingtaine de malades à qui cette maladie avoit été communiquée par

infection. On appliqua dans la nuit à ces infectés des véficatoires ; le lendemain matin, feize d'entr'eux fe trouvèrent abfolument fans chaleur fébrile, fans mal de tête, fans aucune fouffrance & fans fiévre : du refte, ce que nous difons ici ne doit s'entendre que des cas où le foyer de l'infection, n'eft pas auffi confidérable qu'il l'a été fur le vaiffeau la *Guirlande*, dont il a été queftion dans mon premier Mémoire, ou dans d'autres cas de contagions auffi violentes. C'eft encore ainfi, qu'on ne peut affurer qu'il réfulte conftamment des effets auffi heureux de cette pratique, toutes les fois que le malade continue de refter dans le lieu infecté de la contagion, ou dans la fphère d'activité de ce venin (*a*).

(*a*) Conformément aux règlemens de cet Hôpital, tous les fiévreux, quelle que fût l'efpèce de leur maladie, étoient féparés des autres malades. Ils étoient tenus avec la plus grande propreté ; on les changeoit fouvent de linge, & même jufqu'à deux fois par jour de draps de lit, lorfque cela étoit néceffaire. Il n'y avoit que les perfonnes qui euffent quelque emploi auprès des malades, à qui il fût permis d'entrer dans les

J'ignore pareillement juſqu'à quel point on pourroit compter ſur l'efficacité de ces moyens, pour l'expulſion du virus variolique, en les employant auſſi-tôt que ce virus a pénétré dans le corps, ou pour combattre le venin de quelqu'autre eſpèce de fiévre contagieuſe qui ne s'eſt pas préſentée dans le cours de ma pratique; mais je puis hardiment avancer ici, que de toutes les méthodes re-

---

ſalles, & on avoit coutume de parfumer, tous les ſoirs, ces dernières avec de la poudre à canon. S'il ſe rencontroit quelque malade attaqué de cours de ventre, ou de quelqu'autre maladie capable de ſe communiquer ou de nuire autrement à ceux qui étoient couchés dans les lits voiſins, on avoit ſoin de le placer dans un endroit de la ſalle le plus écarté qu'il étoit poſſible des autres malades. On ouvroit le haut de la fenêtre qui ſe trouvoit près de la place qu'il occupoit, & on parfumoit ſon lit en mettant à brûler de la caſcarille dans une baſſinoire dont l'uſage étoit interdit pour tous les autres malades; précaution qu'on étendoit à divers autres uſtenſiles qui
(12) avoient pu ſervir à ce même malade en particulier (12).

Lorſque le flux de ventre étoit la maladie dominante, on ouvroit une ſalle exprès pour les malades qui s'en trouvoient attaqués. Il y avoit auſſi dans l'Hôpital, des ſalles & des gardes particulières pour ceux qui avoient ou la petite vérole ou la rougeole; & en outre les linges au ſervice des malades de ces dernières ſalles, étoient lavés à part. Si-tôt qu'un malade étoit gueri du cours de ventre ou de la fiévre, on le faiſoit paſſer dans des ſalles deſtinées aux convaleſcens de cette claſſe.

commandées par les auteurs dont j'ai lu les ouvrages ſur cette matière, ou de toutes celles que j'ai été à portée d'eſſayer par moi-même, nulle ne m'a ſi bien réuſſi contre les contagions les plus malignes que j'ai eu occaſion d'obſerver, que celle qui vient d'être expoſée. J'en ai également obtenu le plus grand ſuccès dans le traitement des rechûtes; objet ſur lequel j'ai été ſouvent dans le cas de faire des expériences très-intéreſſantes. J'ai eu également lieu de m'en louer dans le traitement des garde-malades & autres domeſtiques de l'Hôpital.

Pluſieurs matelots de la *Guirlande* & des autres vaiſſeaux infectés, avoient été ſaignés avant d'entrer à l'Hôpital; opération qui ſe trouve toujours dangereuſe, plus ou moins, en raiſon de la malignité de l'épidémie. Les fiévres qui ſont notablement malignes contr'indiquent la ſaignée; & quoique cette évacuation ne ſoit pas auſſi dangereuſe, qu'au contraire même elle ſoit néceſſaire, dans ces

cas de légère infection où le malade ſe plaint de quelque douleur fixe avec un pouls plein & dur, il eſt néanmoins à remarquer qu'après la ſaignée, on a moins
(13) à eſpérer des bons effets du vomitif (13).

Je ne puis m'empêcher de remarquer en outre, qu'on s'eſt beaucoup récrié contre le fréquent uſage des véſicatoires, & contre leur prompte application dans les fiévres. J'avoue que je leur ai vu produire de mauvais effets dans les fiévres vraiment inflammatoires, & dans quelques autres cas; mais ce que j'ai ſouvent remarqué avec étonnement, & ce qui n'a pas moins ſurpris les perſonnes qui me ſuivoient en pratique, c'eſt qu'il étoit rare de rencontrer, dans ces fiévres des vaiſſeaux, un pouls qui contr'indiquât l'application des véſicatoires. La théorie que pluſieurs Médecins Méchaniciens ont avancée dans leurs écrits ſur l'effet de ces topiques, & d'après laquelle ils les ont conſidérés comme ſtimulans & augmentant la fiévre, ne ſauroit

être appliquée à la plupart des fiévres dont nous parlons, dans lesquelles les malades, pour me servir de la manière ordinaire de s'exprimer de nos gardes, éprouvent en général, de l'opération de ces remèdes, une espèce de rafraîchissement.

Lorsqu'on est parvenu, à l'aide des moyens qui viennent d'être indiqués, à éloigner l'infection, pour lors & après avoir laissé passer vingt-quatre ou trente-six heures, à compter du moment de l'opération des vésicatoires, il faut évacuer modérément une seconde fois les premières voies, avec la rhubarbe mêlée à une petite quantité de tartre vitriolé.

Ces préceptes méritent d'autant plus d'attention, qu'ils ne sont pas déduits de quelques faits isolés, ou de quelque espèce particulière de fiévre qui pourroit faire exception aux règles générales de la pratique (*a*) ; mais ils sont le résultat

(*a*) J'ai souvent pensé en moi-même, que la publication d'un ou de deux faits particuliers & extraordi-

d'une obſervation ſuivie ſur quelques milliers de perſonnes attaquées de diverſes

---

naires, étoit une choſe plutôt nuiſible qu'utile. Et en effet, lorſqu'on vient à nous vanter ou les vertus d'un remède, ou une méthode dont l'uſage eſt recommandé comme très-ſalutaire, un ou deux eſſais ne paroiſſent pas ſuffiſans pour nous convaincre que la nature & le tempérament du ſujet n'ont pas pu effectuer à eux ſeuls la guériſon, ſans que le remède y ait contribué en rien; il en eſt de même d'une obſervation qu'on aura publiée dans le deſſein de faire connoître les mauvais effets d'un remède particulier, ou d'une pratique établie qui peut s'être trouvée évidemment pernicieuſe dans la circonſtance particulière où on l'aura employée: on n'en ſauroit condamner cette pratique ou ce remède. Mais que conclure de ces faits? Cette ſeule vérité inconteſtable, qu'il n'eſt point de règle en Médecine qui n'ait des bornes, & qu'il n'y a dans cette ſcience ni remède ni méthode qui ſoit univerſellement infaillible; & on peut en aſſigner au moins une raiſon qui eſt celle de *l'Idioſyncraſie* ou de la conſtitution particulière de chaque individu, à laquelle non-ſeulement la manière d'agir des médicamens, mais encore les effets des alimens ſont ſubordonnés. De là vient la différence d'action ſur les différens ſujets, de la part du mercure, du quinquina, de l'opium & de tous les autres remèdes. Chez les uns la rhubarbe produira des tranchées violentes, & ſur d'autres une petite doſe de manne fera l'effet d'un émétique. La ſimple odeur d'une fleur & la ſaveur de quelqu'autre ſubſtance très-innocente par elle-même, affectent d'une manière ſurprenante certaines conſtitutions. C'eſt encore ainſi qu'on voit quelquefois des perſonnes qui, après avoir mangé du fromage, des oignons & des coquillages, ſont tourmentées de nauſées, de vomiſſemens & de divers autres ſymptômes, comme ſi elles euſſent avalé du poiſon. Mais pourquoi chercher à multiplier les preuves ſur des faits auſſi généralement connus? La vraie concluſion qu'on peut donc tirer de tout-ceci, c'eſt qu'il ne faut pas rejeter de la pratique les médicamens

maladies contagieuſes, dont la mémoire eſt encore toute récente dans cet Hôpital.

Mais comme on ne peut mieux démontrer l'efficacité d'une méthode que par ſes ſuccès, je vais, dans cette vue, donner ici l'hiſtoire de la mortalité qui régna parmi les garde-malades, les infirmiers & les autres employés de cet Hôpital, (en faiſant abſtraction des autres malades) depuis le mois de Juin 1758, juſqu'au mois de Janvier 1760.

Nous ne perdîmes, dans les ſix premiers mois, qu'une garde dont la maladie ne m'offrit aucune remarque particulière à faire. En 1759, il nous mourut deux infirmiers & deux gardes. Quant aux deux premiers, j'ignore de quelle

---

& les méthodes approuvées, parce que dans quelques cas qui ſont en petit nombre, leur uſage n'aura pas été ſuivi d'heureux effets. C'eſt à tort que dans ces rencontres on a calomnié le remède, tandis qu'on auroit dû accuſer le tempérament ou l'*Idioſyncraſie* du malade, qu'un Médecin prudent doit étudier avec ſoin, comme il doit s'appliquer à connoître parfaitement la matière médicale, afin de pouvoir prendre un parti déciſif d'après ces deux genres de notions bien réfléchies.

manière ils furent traités dans le principe ; l'un d'eux s'étoit tranſporté chez-lui dès qu'il s'étoit ſenti malade, & y mourut de la fiévre, & je ne commençai à voir l'autre, que le onzième jour de ſa maladie. Il étoit déjà couvert de taches jusqu'au bout des doigts ; c'étoit au ſurplus un homme qui avoit mené une vie fort irrégulière, un débauché. A l'égard des deux gardes, l'une étoit une vieille femme qui mourut de décrépitude, ſans qu'on pût raiſonnablement ſoupçonner chez-elle d'autre cauſe de mort ; & la ſeconde éprouva le même ſort pour avoir contracté une maladie contagieuſe, par un événement dont voici les détails.

Dans le mois d'Avril, trois mois après que la fiévre jaune eut entièrement ceſſé dans l'Hôpital, deux garde-malades qui logeoient dans la même chambre ſe trouvèrent attaquées de cette maladie, & toutes deux en devinrent jaunes. L'une en mourut, l'autre en guérit. Après une exacte recherche, on parvint à découvrir

que ces femmes avoient recélé quelques chemiſes & autres hardes appartenantes aux mariniers infectés qui revenoient de l'*Amérique Septentrionale*. On retira ces hardes de deſſous les lits de ces gardes où elles étoient cachées, & on eut ſoin de les brûler (*a*).

Ainſi dans l'eſpace de dix-huit mois, ſur plus de cent perſonnes qui avoient été ſingulièrement occupées, & dont même quelques-unes n'avoient pas ceſſé de l'être pendant tout ce temps, de divers emplois auprès des malades, il n'y en a eu que cinq (*b*) qui ſoient mortes. Une mortalité ſi peu conſidérable dans ce nombre d'employés & parmi les au-

(*a*) Il s'eſt préſenté un cas ſemblable ſur trois garde-malades de la ſalle des bleſſés, leſquelles ont été attaquées l'une après l'autre de maladies contagieuſes, pour avoir couché toutes deux dans un lit infecté. L'une de ces femmes chez qui on ne ſoupçonnoit aucune infection, a eu une fiévre *pétéchiale* de très-mauvais caractère qui a duré près de vingt jours. A l'égard des deux autres, elles ont été promptement rétablies.

(*b*) Il y eut une autre garde qui tomba malade en 1759, mais qui n'eſt morte que dans le mois de Janvier ſuivant. On a douté pendant quelque-temps, ſi ſa maladie étoit réellement le produit de l'infection.

tres perſonnes logées dans ce vaſte Hôpital, doit paroître une circonſtance extraordinaire ſi on la compare à la mortalité qui régna dans les autres Hôpitaux, ſur les vaiſſeaux & en d'autres endroits, & elle ne peut être attribuée qu'aux deux cauſes ſuivantes.

La première, c'eſt l'enlevement prompt & la *déſinfection* qui ſuivoit immédiatement, des hardes, couvertures, &c., de chaque malade, au moment de ſon entrée dans l'Hôpital. On ne permettoit pas qu'il s'introduiſit dans les ſalles, le moindre article (le moindre chiffon) de l'habillement d'un fiévreux; on n'en gardoit même rien dans l'Hôpital. Lorſqu'on recevoit un malade, on le déshabilloit en le faiſant tenir debout devant un grand feu, & on tranſportoit toutes ſes hardes dans une maiſon voiſine deſtinée à les parfumer & à détruire les miaſmes contagieux dont-elles pouvoiént être infectées.

La ſeconde, c'eſt l'emploi conſtant &

prompt des remèdes appropriés qui ont déjà été prescrits. Nous avons actuellement dans cet Hôpital, des garde-malades qui ont été infectées jusqu'à cinq, six & même sept reprises, & qui ont été traitées autant de fois avec succès. J'en ai eu souvent deux ou trois à la fois de malades dans la même semaine.

Je suis très-porté à croire qu'une infection, de quelque source impure qu'elle émane, se déclare d'abord par l'affection de l'estomac & des intestins. Il est rare qu'il se rencontre un cas de ce genre, dans lequel la maladie ne commence pas par des frissons auxquels se joignent, pour l'ordinaire, de légères nausées & souvent aussi des vomissemens. Cet état d'angoisse dure aux uns plus, aux autres moins; après quoi il arrive souvent, qu'une violente douleur se fait sentir dans quelque partie du corps.

J'ai eu occasion de traiter trois malades dans la même salle, tous trois sortans du même vaisseau, lesquels se trou-

voient, au moment de ma viſite, dans l'état de *Rigor* ou dans les friſſons. Le premier avoit mal à la tête, le ſecond ſe plaignoit de la poitrine, & le troiſième reſſentoit aux jambes des douleurs pareilles à celles qu'on en éprouve dans un violent rhumatiſme.

Je penſe que l'entière & prompte évacuation du canal inteſtinal, ſoit au moyen de l'émétique, ſoit au moyen d'un lavement, ou même encore peut être un cours de ventre léger & déterminé par les ſeuls mouvemens de la nature, eſt capable d'en enlever le venin morbifique; au lieu qu'une diarrhée conſidérable eſt un indice que le mal eſt fixé, & en quelque ſorte concentré dans ce canal d'où néanmoins on parvient toujours à le chaſſer avec ſuccès, par un émétique donné ſur le champ. Que ſi l'émétique ne réuſſit pas, un véſicatoire appliqué ſans délai ſur le dos, arrête quelquefois ce cours de ventre auſſi efficacement qu'il diſſipe d'autres fois le mal de tête,

la douleur des membres, ou celle de la poitrine (14). (14)

Je n'ai jamais réfléchi ſur cet objet, ſans faire des vœux pour qu'on eſſayât les effets de la méthode dont il eſt ici queſtion, contre les fiévres occaſionées par les exhalaiſons nuiſibles de la terre, & par l'altération pernicieuſe de l'air, dans les pays mal-ſains & marécageux (15). (15)

En *Angleterre* tout comme en d'autres endroits de l'Europe, ſelon la température de la ſaiſon & les différentes qualités pernicieuſes du ſol, les maladies régnantes ſont ou des fiévres intermittentes ordinaires, ou des cours de ventre, ou des maladies fiévreuſes qui, de même que les cours de ventre, ſont pour la plupart de mauvais caractère & tournent à la malignité. Il ſe trouve d'ailleurs ſur ce globe, pluſieurs régions éloignées & mal-ſaines où les étrangers ſont aſſurés d'eſſuyer, en abordant, des maladies qui ſouvent leur ſont funeſtes.

Je me ſuis laiſſé dire qu'au *Sénégal*, ſur les rivières de *Gambie* & de *Saint-Domingue*, ſur la côte de *Guinée* & les bords de la rivière de *Carpenter*, comme auſſi près de la côte de *Moſquito* aux *Indes Occidentales*, & dans pluſieurs autres contrées, preſque tous les étrangers Européens perdent en arrivant leur couleur & leur appétit, qu'ils deviennent jaunes & ſe plaignent de beaucoup de mal-aiſe ou d'indigeſtions; mais on ajoute en même-temps, qu'on a expérimenté que des vomitifs doux ſont très-convenables aux tempéramens & aux maladies de ces climats.

La fiévre dont les Européens tranſplantés dans ces pays, ne tardent pas à être attaqués, commence quelquefois par le délire, le plus ſouvent par le vomiſſement. La ſaignée ne ſauroit être admiſe dans ce cas; mais les véſicatoires, le camphre & le quinquina, ſont les remè-
(16) des appropriés contre cette fiévre (16), comme ils le ſont éminemment contre les fiévres

fiévres contagieuſes. Si après l'application des véſicatoires, le malade ne va pas mieux, & qu'il y ait délire avec un pouls petit ou concentré, pour lors on a vu quelques Praticiens donner empiriquement, de cinq à dix grains de calomel mêlé avec le camphre; remède auquel on attribue la vertu de calmer le délire (*a*). Au ſurplus, je n'aurois eu garde de faire mention de cette circonſtance, (car c'eſt une pratique que je n'oſerois recommander) ſi je n'euſſe été informé par des relations ſûres & authentiques qui m'ont été envoyées en dernier lieu,

(*a*) Le Docteur *Whyt*, Profeſſeur en Médecine, me pria, un jour, d'eſſayer dans les fiévres accompagnées de délire, d'inſomnies, de tremblemens, de convulſions & de grandes agitations dans le ſyſtême nerveux, avec un pouls concentré, ou du moins non-plein (*not-full*), que je pouvois avoir occaſion de traiter à l'Hôpital de *Haſlar*, d'eſſayer, dis-je, les fomentations d'eau chaude mêlée ſimplement avec un peu de vinaigre, ſur les jambes & ſur les pieds, au moyen de flanelles trempées dans cette eau, & dont l'application ſeroit renouvelée de cinq en cinq ou de dix en dix minutes. J'ai depuis mis fréquemment cette méthode en pratique; & lorſque ces fomentations ont été continuées pendant quelque temps, le malade en a pour l'ordinaire reſſenti quelque ſoulagement, & en a même été provoqué au ſommeil (17).

des *Indes Orientales*, qu'on y a obſervé les plus heureux effets du mercure dans l'*Hepatitis*, ayant la précaution de ne donner ce remède, qu'après que les ſymptômes de l'inflammation étoient calmés par la ſaignée & par l'uſage des ſels neutres, & que pluſieurs ſoldats de nos troupes doivent leur conſervation au *mercure alcaliſé* dont on leur fit prendre hardiment de fortes doſes, dans cette partie
(18) du monde (18).

Il ſeroit réellement à deſirer que tous ceux qui ſe deſtinent à la pratique de la médecine, avec le louable deſſein d'être utiles à l'humanité, luſſent d'un bout à l'autre les obſervations qui ont été faites ſur les fiévres des différens pays, les traditions anciennes ou les anciens mémoires qui exiſtent ſur ces maladies, & pluſieurs excellens traités qu'on a publiés de nos jours ſur cette matière; car c'eſt à la publication de ces ouvrages, que ſont dus entièrement les progrès de l'art de guérir, malgré le mépris qu'affec-

tent à cet égard les ignorans, l'envie des perſonnes mal-veillantes, & les critiques auxquelles les Auteurs ſont expoſés.

En effet, nous ne ſaurions acquérir des connoiſſances en médecine, que d'après une ſuite d'obſervations, à laquelle nous pouvons ajouter notre propre expérience, & celle tant des Médecins qui nous ont précédé, que de ceux qui pratiquent aujourd'hui dans différens climats, ayant ſoin de bien diſtinguer les vérités expérimentales, de tout ce qui n'eſt qu'hypothèſe. A l'aide de ces notions ſur les découvertes où les progrès qui auront été faits de ſiècle en ſiècle & dans les divers pays, d'après une obſervation réfléchie de la nature & des maladies, l'eſprit ſe nourrira des vérités expérimentales & des faits obſervés; & un Médecin formé ſur de tels principes, ſera en état de ſaiſir avec ſagacité & avec avantage, les opérations de la nature & les phénomènes des maladies, ſoit dans les

différentes formes ſous leſquelles ces dernières peuvent ſe montrer, ſoit dans ce qu'elles peuvent éprouver de l'influence des climats, de celle des tempéramens, & de l'opération des remèdes.

Un traité bien réfléchi ſur les divers écrits qui ont paru ſur les fiévres, & dans lequel on obſerveroit l'ordre chronologique, ſeroit un Livre excellent. On pourroit, dans un ſeul volume, avoir une collection précieuſe de connoiſſances utiles, & cet ouvrage dégagé entièrement de conjectures, ne préſenteroit que des vérités toutes nues, confirmées par l'obſervation & par les faits. Nous pourrions également y voir d'un coup d'œil, jusqu'à quel point nos connoiſſances ſe ſont perfectionnées, & qu'elles ſont, en fait de traitement des fiévres, les méthodes qui ont le mieux réuſſi juſqu'à aujourd'hui, à compter même depuis le temps d'*Hippocrate.* Ce traité ne contiendroit qu'un abregé des ouvrages de deux cens Auteurs tout au

plus, dont les obſervations mériteroient d'y trouver place; & malgré le contraſte frappant qu'on appercevroit dans la manière de penſer & de raiſonner de ces Auteurs, il ſe rencontreroit une plus grande conformité qu'on ne l'imagine peut-être, dans les faits rapportés par chacun d'eux. On feroit en même-temps par-là, à portée de juger plus ſainement de la convenance des dénominations particulières données aux différentes fiévres par les anciens Auteurs, & de mieux apprécier les raiſons pour leſquelles il s'eſt fait, preſque à chaque ſiècle, un changement dans ces dénominations. Enfin, on feroit en état de mieux reconnoître ſi ces fiévres ſe trouvent différer entr'elles eſſentiellement, en raiſon de la différence des climats, & ſi pareillement leur caractère propre éprouve quelque altération des révolutions du temps. Les concluſions tirées des faits à demi obſervés & les expériences imparfaites, y feroient diſtinguées des vérités générales & bien

établies, & on y verroit, dans tout leur jour, les influences d'un ſyſtême favori ou d'une imagination préoccupée ; influences, du reſte, dont on peut s'appercevoir dans les écrits de pluſieurs de ces Auteurs, ſans en excepter même les ouvrages de nos meilleurs guides, tels que *Sydenham* & *Morton*.

Manget & *Bonnet* ont groſſi conſidérablement leurs collections, de beaucoup d'hypothèſes qu'ils auroient fort bien pu ſe diſpenſer de tranſcrire. *Daniel Leclerc* (*Hiſtoire de la Médecine*) nous a donné un travail fini, ſur tout ce que les anciens Médecins ont ſu, enſeigné & pratiqué. Si le ſavant *Freind* eût traité avec la même étendue ce qui reſtoit de ce plan, ſon Hiſtoire de la Médecine n'en auroit été que plus eſtimable.

Il eſt d'autant plus néceſſaire aux Médecins de s'inſtruire des maladies des pays étrangers, qu'on peut avoir occaſion de les obſerver dans la *Grande-Bretagne*. Ainſi, par exemple, j'ai vu en mon

particulier en Angleterre, le vomiſſement noir (d'atrabile) ſur un Nègre né à *Mexico*. J'ai encore vu dans ce pays-ci, des Amériquains attaqués de cette colique que nous appellons vulgairement *dry Belly-ach* (19) (colique sèche). En (19)
dernier lieu même, j'ai connu une Dame de diſtinction qui, depuis deux ans, ſe plaignoit d'un mal à la bouche, accompagné d'une diarrhée périodique. Elle avoit conſulté, dans cet eſpace de temps, les premiers Médecins de Londres & des environs, parmi leſquels les uns prenoient cette maladie pour le ſcorbut, les autres pour un ſimple relâchement des inteſtins. Enfin, après s'être tranſportée ſucceſſivement à *Tunbridge*, *à Briſtol*, & dans d'autres Villes où elle avoit été à portée des meilleurs conſeils, cette Dame mourut d'un *Aphtoides chronica*, maladie peu connue en Angleterre, mais Endémique à l'Iſle de *Barbade* où la malade étoit née (20). (20)

Mais il eſt temps de revenir de cette

digreſſion. Les fiévres étant de toutes les maladies celle qui eſt la plus meurtrière, il ſeroit à deſirer qu'on pût découvrir pour les continues, un ſpécifique tel que nous l'avons dans le quinquina pour les intermittentes. Peut-être faut-il chercher ce remède parmi les antimoniaux; mais quand bien même on parviendroit à le trouver, il y aura toujours des fiévres dont la guériſon dépendra néceſſairement, comme elle en dépend aujourd'hui, des évacuations excitées à propos ſoit par le moyen de la ſaignée & des véſicatoires, ſoit par l'emploi des émétiques & des purgatifs, &c.; remèdes qui tous en général comme en particulier, peuvent nuire, étant adminiſtrés par des mains inhabiles ou à contre-temps; tandis qu'appliqués avec une ſage circonſpection, ils peuvent, à la faveur des évacuations qu'ils procurent, devenir les ſecours les plus aſſurés que l'on connoiſſe juſqu'à préſent contre ces funeſtes maladies.

J'ai dans plusieurs centaines de cas de fiévres, essayé de diverses préparations antimoniales, & je suis convaincu qu'il existe dans quelques-unes de ces dernières, une puissante vertu fébrifuge, lors même que leur action se réduit à celle d'*altérant*. Il y a cependant plusieurs de ces préparations qui sont absolument privées d'une pareille vertu; quelques-unes qui la possédent à un degré médiocre, comme le vin antimonié, & d'autres qui en sont douées à un degré plus éminent, comme le tartre émétique.

On pourroit donner les antimoniaux à petites doses, fréquemment répétées. J'ajoute souvent quatre ou cinq grains de camphre à chaque dose, & d'autres fois une pareille quantité de nitre; mais si l'on espèroit beaucoup de l'emploi de ce dernier sel, on pourroit le donner dans un lavement tout aussi bien qu'on le donne par la bouche. Quand l'antimoine devient purgatif ou excite autre-

ment quelque trouble dans la machine, on peut l'incorporer dans des bols ſoit de *Confection cordiale*, ſoit d'*Électuaire de ſcordium* ſoit encore de celui de *Philo-*
(21) *nium londinenſe* (21), & dans les cas de grande foibleſſe, y ajouter cinq grains de ſel de corne de cerf. La *Contrayerva* & la Serpentaire de Virginie ont été fort renommées par leurs qualités alexiphar-
(22) maques (22): ces deux racines ſont propres à être réduites en poudre: on met à infuſer deux drachmes de chacune pendant quatre ou cinq heures, dans une pinte d'eau bouillante; on paſſe enſuite cette infuſion, & après qu'elle a été clarifiée par le repos, on en donne deux onces toutes les quatre ou ſix heures. Ce remède eſt très-approprié contre les fièvres lentes; on peut y ajouter, dans l'occaſion, du vinaigre camphré ou diſtillé, & quelquefois du vin du Rhin, au jugement de la perſonne qui l'ordonne, & d'après l'état du pouls.

J'ai obſervé, dans une note précé-

dente (*a*), que les remèdes agiſſent différemment ſur les différens ſujets, & ont toujours un effet relatif ou ſubordonné au tempérament. Je dois encore ajouter à ce ſujet, que notre corps eſt doué, dans ſa ſtructure, d'une faculté vraiment admirable qui fait que quelques eſpèces de poiſons, perdent de leur virulence & de leur qualité pernicieuſe par un uſage long-temps continué, de la même manière que pluſieurs bons remèdes perdent de leur mauvais goût, de leur activité ou de leur vertu, une fois que le corps s'y trouve habitué. C'eſt ce qui a lieu en effet lorſque ces remèdes paſſent dans l'eſtomac, ſans y faire aucune impreſſion, ſans y occaſioner aucun mal-aiſe, ou que leur uſage journalier ne produit pas le dégoût. Ainſi, par exemple, ſi une perſonne vient à prendre autant de jalap qu'il en faut pour purger, & qu'elle réitère chaque jour la

(*a*) Voyez ci-devant aux pages 119 & 120.

même doſe, elle éprouvera probablement, plutôt ou plus tard, que le remède aura beaucoup perdu de ſa vertu purgative, par l'habitude ou par la continuité de l'uſage. La crême de tartre opère chez quelques perſonnes, des effets ſinguliers; d'abord elle eſt laxative & produit conſtamment le même effet pendant quelques jours, lorſqu'on en continue l'uſage; elle agit enſuite comme aſtringent, juſqu'à ce qu'enfin elle redevient purgative par une augmentation de doſe. Nous ſommes très-aſſurés en médecine que quelques-uns de nos meilleurs remèdes, entr'autres l'antimoine, l'opium & le quinquina, perdent également de leur vertu par le fréquent uſage.

Lors donc que dans les maladies aigues on eſt dans le cas de faire continuer un remède d'une efficacité reconnue, on doit en augmenter par degrés les doſes, prenant bien garde que cela n'aille jamais au point de trop fatiguer ou d'irriter l'eſtomac ou les entrailles; & dans

les maladies de longue durée, il faut de même après un certain temps, substituer prudemment des remèdes qui surprennent en quelque sorte la constitution du malade, à ceux qui lui ont été prescrits jusques-là (23). (23)

En outre, tout fiévreux, soit dans les Hôpitaux, soit dans les maisons des particuliers, doit être séparé des autres malades. On doit en même-temps lui sauver les visites importunes d'amis trop zélés, & l'éloigner du tumulte & du bruit. Ces dernières précautions méritent d'être observées, principalement dans la vue de procurer au malade cette tranquillité d'ame & ces douceurs de l'espérance qui, avec les effets méchaniques & salutaires des remèdes, doivent concourir à son rétablissement. Je puis certifier en mon particulier, que j'ai connu des malades à qui on a porté, à proprement parler, le coup de la mort, en leur apprenant inconsidérément & sans ménagement, celle d'un ami ou bien

d'une ou de plusieurs autres personnes qui avoient la maladie dont ils s'imaginoient être attaqués eux-mêmes.

Ceux qui négligent la médecine de l'esprit, ou qui ne font pas assez d'attention aux passions de l'ame dans le traitement des maladies, omettent un des auxiliaires qui peuvent le plus influer sur le soulagement des malades ; car de même qu'on tâcheroit vainement avec les meilleurs alimens, de faire tourner la nourriture à profit chez une personne accablée par le chagrin ou par la crainte, de même aussi l'on ne doit pas s'attendre à voir les remèdes les plus appropriés, produire leurs effets salutaires chez un malade qui se trouve affligé de ces passions tristes.

Mais comme dans ces Mémoires, nous avons souvent parlé de *Pétéchies*, il est peut-être à propos de décrire ici l'espèce d'éruption cutanée qu'on connoît sous ce nom. J'ai rarement observé, dans des fiévres, autres que la petite vérole, ces

taches noires & pourprées, ou les pétéchies qui se font remarquer dans la période mortelle de cette dernière maladie, lorsqu'elle est maligne; quoique pourtant dans les cas de fiévres de mauvais caractère, j'ai remarqué des taches circulaires & comme des échimoses d'une surface unie, qui occupoient les interstices d'une petite éruption milliaire; mais le plus souvent, les pétéchies que j'ai vu ont été d'un rouge pâle, ressemblantes à une efflorescence, lesquelles paroissoient quelquefois, à la simple vue, élevées au-dessus du niveau de la peau, mais qui se trouvoient pour l'ordinaire d'une surface unie au toucher. Souvent encore ces taches se montroient d'une forme irrégulière sur le dos, à la région des reins, aux cuisses, & elles étoient quelquefois si nombreuses que la peau en paroissoit toute rayée. Sur quelques malades qui nous vinrent de la *Guirlande* (vaisseau dont il a été souvent question) les pétéchies se firent remarquer pendant cinq ou six

jours, ſans jamais diſparoître de tout ce temps. Mais en général leur apparition n'eſt pas d'une durée auſſi conſtante, & ſouvent on ne les apperçoit qu'en y apportant la plus grande attention; ce qui vient de ce qu'elles diſparoiſſent avec la plus grande facilité, & de ce que d'autres fois elles ne ſe montrent que très-foiblement ſous la peau.

On croit aſſez généralement que les anciens n'ont pas connu ces ſortes d'éruptions dans les fiévres malignes, mais *Hippocrate* en décrit de ſemblables, & *Aëtius* dit en termes exprès, qu'il paroît ſur la peau, dans les fiévres malignes, des taches liſſes & polies, ſemblables à des morſures de puce.

Quelques Auteurs ſe fondant ſur la ſuppoſition qu'il exiſte une grande diſſolution du ſang dans les fiévres *Pétéchiales*, & ſur cet autre préjugé que les véſicatoires augmentent cette altération du ſang, ont proſcrit l'application de ces topiques du traitement des fiévres de ce genre

genre, mais l'expérience de nos plus grands Praticiens dément absolument ces opinions qui sont de pure théorie (*a*).

Il convient de rappeller ici que la malignité, dans une fiévre qui n'est pas ordinaire, ne sauroit être caractérisée par les taches seules; à moins que semblables à celles que nous venons de décrire, ces taches ne soient le plus souvent accompagnées d'un pouls petit & enfoncé, que le malade ne soit dans le *Coma* ou dans le délire, ou dans l'un & l'autre tout ensemble, & qu'il n'aie en même-temps la face bouffie ou colorée d'un rouge pâle.

J'ai été rarement dans le cas de pouvoir asseoir un pronostic sur la maladie,

(*a*) *Riviere*, page 541, traitant des fiévres *pétéchiales* & pestilentielles, dit dans ce même chapitre... *ubi maxima est malignitas, unicum vesicatorium non sufficit, sed plura admovenda sunt. Soleo ego in magnâ morbi sævitiâ, quinque locis admovere, cervici nimirùm, utrique brachio parte interiori inter cubitum & humerum, & utrique femori parte etiam inferiori inter inguina & genua cum felici successu.* Et *Etmuller*, traitant de la même espèce de fiévres, dit encore... *si ulla est febris in quâ conveniunt vesicatoria, est imprimis febris petechialis*, page 365.

d'après ces taches, attendu leur extrême variabilité dans la forme, la couleur & l'étendue. Il arrivoit très-ſouvent qu'une perſonne qui entroit à l'Hôpital, ſe trouvoit à ſon arrivée, couverte de nombre de taches liſſes, noires & pourprées, principalement au dos & aux reins; mais après que le malade s'étoit repoſé quelque temps au lit de ſes fatigues, ces taches ſe diſtinguoient quelquefois à peine, d'autres fois elles ſe trouvoient rouges, ſenſibles au tact & tomboient en écailles; elles étoient en même-temps d'une nature ſi variable, que j'ai remarqué qu'un verre de vin donné au malade, ou quelque changement ſubit dans les paſſions de l'ame, les faiſoit changer de couleur, quelquefois même les effaçoit au point qu'il n'en reſtoit d'autre trace qu'une inégalité ou aſpérité ſur la peau. Mais ceci nous conduit naturellement à dire quelque choſe touchant le pronoſtic dans les fiévres.

Je penſe que l'expérience jointe à une

ſagacité naturelle, peut ſeule illuſtrer un Médecin; c'eſt ainſi que pluſieurs ſe ſont rendu célèbres par leur talent de pronoſtiquer dans les fiévres. Il n'eſt en effet aucun ſymptôme fébrile d'une durée aſſez conſtante, ou d'une uniformité aſſez régulière dans ſa marche, pour qu'on puiſſe ſur lui ſeul aſſeoir un juſte pronoſtic. Le pouls qui mérite à juſte titre une ſi grande confiance, n'indique quelquefois dans les fiévres qu'un danger médiocre, tandis néanmoins que le malade ſe trouve dans un état voiſin de la mort. Les Médecins le trouvent quelquefois différent en le tâtant en divers endroits, & ſouvent encore après l'intervalle d'une heure ou de deux, il n'eſt plus le même ſur la même artère.

Si on veut donc porter un juſte pronoſtic, il faut le tirer d'un examen général ou de l'enſemble de toutes les circonſtances & de tous les ſymptômes de la maladie; mettant dans la balance ce qu'on peut appercevoir de certain &

d'incertain dans chacun d'eux. Ainsi la face du malade, particulièrement ses yeux, son attitude dans le lit, la manière dont il respire, parle, mange, boit, avale, l'état de son pouls, de la langue, des urines & des autres excrétions, tout cela, comparé avec les autres notions que fournit une recherche exacte de ce qui a précédé, frappe l'esprit d'un Praticien habile & expérimenté, d'un sentiment vif qui ne peut se transmettre, & lui offre l'idée ou du danger que court le malade, ou de la sécurité dans laquelle on peut être sur son compte ; ce qui est dans ce Médecin, le fruit d'une habitude naturelle & acquise qu'il a de juger de pareils objets.

Je n'ai jamais vu à l'Hôpital de *Haslar* des fièvres d'une malignité à produire des bubons aux aines (*a*), des pustules

(*a*) Au commencement de cette année, j'eus occasion de voir à *Winchester* plusieurs prisonniers Français attaqués d'une fièvre d'un très-mauvais caractère, avec des bubons aux aînes & aux aisselles, & autres symptômes pestilentiels. Ces malades étoient confiez aux soins du Docteur *Welsh* habile Médecin de cette Ville.

livides, ou des gangrènes ; mais j'ai observé, quoique rarement, dans des maladies contagieuses très-violentes, un gonflement de glandes parotides, qui, sur la plupart des malades, n'étoit accompagné d'aucun mouvement de fiévre. Néanmoins, les personnes attaquées de cette maladie en mouroient pour l'ordinaire. Les aphtes étoient aussi des symptômes rares. Je regardois comme les signes ou les symptômes les plus fâcheux dans les fiévres contagieuses de cette espèce que j'ai eu occasion de traiter, des yeux mourans & enfoncés, la puanteur tant du souffle de la respiration que de toute l'habitude du corps, la mauvaise qualité de l'humeur fournie par les plaies des vésicatoires, quelquefois encore l'apparition des taches sur le corps, & d'autres fois une couleur jaune répandue sur toute la peau.

J'ai vu, dans un petit nombre de cas, certaines personnes qui, après avoir essuyé une fiévre contagieuse, continuoient

de ſe plaindre pendant quelque temps, de mal-aiſe & de douleurs vagues, quoiqu'elles euſſent été traitées d'emblée par un émétique ou par l'application des véſicatoires, remèdes qui leur avoient procuré un ſoulagement prompt. Cela eſt arrivé ſur-tout aux conſtitutions foibles, aux femmes hiſtériques, & à ceux dont la maladie avoit été compliquée d'une grande malignité.

C'eſt ici le cas de donner une idée de l'état où ſe trouve la conſtitution du malade, après une fiévre qui a été violente ou de longue durée ; matière ſur laquelle on ne peut trop chercher à s'inſtruire.

Pluſieurs perſonnes, les femmes ſurtout & les tempéramens délicats, tombent ſouvent, à la ſuite des fiévres lorſqu'elles en ſont attaquées pendant les chaleurs, dans un abattement extrême accompagné de cours de ventre fréquens qui ne proviennent que de foibleſſe. Il eſt important, dans les commencemens, de combattre cet abattement exceſſif des

forces, non par des émetiques ou des purgatifs qu'on a reconnu être nuiſibles dans ces circonſtances, mais par des toniques comme le vin, la teinture de cachou, la rhubarbe toréfiée, & un mêlange de teinture thébaïque avec celle de quinquina. D'autres ſont ſujets à cette époque, à une toux continuelle & fatigante qui n'eſt également occaſionée que par l'état de foibleſſe dans lequel ils ſe trouvent. J'ai ouvert les cadavres de pluſieurs de ces perſonnes mortes d'épuiſement, dans cette dernière période de la maladie, & dont on attribuoit la mort à une conſomption ou à une ſuppuration des poumons, d'après la toux continuelle, l'expectoration, la grande foibleſſe, les diarrhées fréquentes, la difficulté de reſpirer & les autres ſymptômes dont elles avoient été affectées; mais j'obſervai que ces accidens, chez des perſonnes auſſi foibles (qui eſſentiellement n'avoient été ni pleurétiques ni péripneumoniques), provenoient le plus ſouvent d'une

extravaſation de la féroſité du ſang, dans le tiſſu cellulaire des extrêmités inférieures, & d'un épanchement de cette féroſité dans les cavités de la poitrine & du bas ventre.

Il ne faut pas croire, comme le croyoient les anciens, que l'enflure & l'œdématie des jambes qui ſurvenoient ordinairement à ces ſortes de malades, ſoient dues à du phlegme, à du vent ou à de l'air; mais c'eſt plutôt à de l'eau que ces œdemes doivent être rapportés. Quand ces enflures diſparoiſſent, comme cela arrive ordinairement toutes les fois que le malade eſt au lit ou ſe tient dans une ſituation horizontale, c'eſt que pour lors cette eau ſe jette dans l'abdomen & ſouvent dans la poitrine où elle cauſe, ſi elle eſt abondante, une toux continuelle accompagnée de douleurs pungitives; je dis, ſi elle eſt abondante; car ſi au contraire cette eau eſt en petite quantité, & ſur-tout ſi elle eſt contenue dans la cavité du bas ventre, je ſuis per-

ſuadé qu'elle n'occaſione que peu ou même point d'incommodité; mais on trouvoit en général ſur les cadavres des malades dont il eſt queſtion, des épanchemens d'eau ſi conſidérables dans les cavités de la poitrine & du bas ventre, il s'en étoit fait en même-temps une ſi grande infiltration ſur les jambes, qu'on en auroit jugé ces perſonnes mortes d'une hydropiſie univerſelle ou d'une anaſarque.

C'eſt une très-belle obſervation du judicieux *Sydenham*, que le meilleur remède contre la toux qui ſurvient à la ſuite des fiévres, eſt un vin de bonne qualité, bien généreux ou bien ſuſtentant (*rich nourishing*) (24). Je regarde (24)
en mon particulier cette liqueur, comme un cordial dont on ne doit jamais omettre l'uſage dans de pareilles circonſtances, & auquel on peut aſſocier un amer tel que le quinquina, & l'uſage du lait dans lequel on a mêlé une cuillerée de quelque eau ſpiritueuſe agréable & diurétique,

& qu'on fait prendre tout chaud le matin. Quant à ceux de mes malades qui n'avoient pas le cours de ventre, mais ſeulement un crachement ou une émiſſion continuelle de ſalive qui les épuiſoit, je leur ai donné quelquefois avec ſuccès, à titre de purgatif hydragogue doux, quelques grains de calomel mêlés avec la rhubarbe.

Mais ſi on ne peut venir à bout de cet état de foibleſſe, ſoit par l'uſage du lait de femme, de celui d'âneſſe ou de vache, ſoit par le moyen du quinquina, du vin, d'un exercice modéré ou d'un changement d'air, ſoit enfin par le ſecours des diurétiques & des hydragogues, dans ce cas le ſpectacle de la mort la plus triſte vient ſouvent terminer la ſcène de la vie. L'air & le regard du malade, annoncent qu'il touche de très-près à ſa fin; & s'il rend en même-temps par les crachats un phlegme clair, & qu'il en rende la quantité d'une ou de deux pintes par jour, comme je l'ai ſou-

vent vu, où bien s'il éprouve quelqu'autre évacuation auſſi conſidérable & auſſi ſoutenue, pour lors il devient ſi décharné qu'il reſſemble à un vrai ſquelette animé, quoique pourtant il conſerve toujours dans cet état, un eſprit ſain & l'intégrité des ſens. Ces ſortes de malades ſe trouvent en même-temps dans une ſituation d'eſprit qui les tient ſingulièrement attachés à la vie, & il ſuffit de leur annoncer un changement dans le temps, dans le régime ou dans les remèdes, ou enfin de leur parler de quelque cas ſemblable au leur, en le leur préſentant ſous un point de vue favorable, pour leur faire concevoir les plus grandes eſpérances. Un peu de ſommeil qui les ſoulage & qui vient après des veilles longues & pénibles, le tranſport de la douleur d'une partie du corps ſur une autre où elle devient plus ſupportable, quelques momens de relâche dans la toux, la diminution de la diarrhée, le retour trompeur d'un appétit fortement déſiré, un peu de

calme dans l'eſprit, tout cela concourt encore à les flatter d'un agréable, mais hélas! d'un chimérique eſpoir, juſqu'à ce qu'enfin la ſcène ſe termine, & que le rideau fatal qui nous prive à jamais du ſpectacle de ce monde, ſoit tiré devant eux.

On ſeroit facilement porté à croire, d'après certains Livres & les belles promeſſes des Charlatans, que les hommes ne ſauroient mourir d'une fiévre ou de ſes ſuites; mais la vraie médecine ne promet pas l'immortalité. Je n'ai ceſſé, pendant un certain nombre d'années, de voir tous les jours une quantité conſidérable de malades attaqués de fiévres, & on peut être aſſuré que je n'ai pas épargné mes ſoins pour les guérir. J'ai tenté dans cette vue toutes les méthodes imaginables; mais de nouveaux phénomènes s'offroient à mon obſervation, preſque à chaque viſite du matin, & fourniſſoient matière à des expériences ultérieures & à de nouvelles réflexions.

L'Hôpital étoit fourni abondamment de ce qu'il y a de mieux en médicamens. On y avoit du vin & généralement de tout ce qui peut convenir à des malades, & on mettoit en uſage tous les moyens capables de procurer du ſoulagement à ces derniers ou de les guérir. Malgré tous ces ſecours, ſouvent les fiévres étoient mortelles. C'eſt ainſi qu'on voit tous les jours une plaie ſimple, un ulcère, une tumeur éluder quelquefois toutes les reſſources & tout le pouvoir de la Chirurgie.

Paſſons maintenant aux obſervations qui ont été faites ſur les cadavres des perſonnes mortes de fiévres contagieuſes. Chez ceux que j'ai ouverts & qui ont été en petit nombre, il s'eſt trouvé en général dans quelqu'une des cavités, de grands amas ou épanchemens de matière. Un homme étoit mort le onzième jour d'une fiévre jaune, & ſon cadavre conſervoit encore ſa couleur jaune ſans répandre aucune mauvaiſe odeur, trente-

ſix heures après ſa mort. J'en fis l'ouverture & trouvai tous les viſcères du bas ventre en bon état ; le foie & la rate étoient ſingulièrement ſains, ainſi que le ventricule & les boyaux. Il n'y avoit aucun épanchement de bile ni dans la cavité des inteſtins, ni dans celle de l'eſtomac. La véſicule du fiel qui avoit conſervé ſon volume naturel , contenoit la quantité ordinaire de bile ; ſeulement cette humeur étoit un peu épaiſſie & grumelée (*a*).

En pouſſant plus loin mes recherches, je remarquai des déſordres ſur le thorax; la maladie en avoit affecté tout le côté gauche , & la cavité de ce même côté de la poitrine contenoit près d'une pinte (*quart*) d'un eau jaunâtre dans laquelle nageoient pluſieurs flocons conſidérables & également jaunes de matière

(*a*) Sur d'autres cadavres de perſonnes mortes dans cet état , j'ai trouvé la bile cyſtique auſſi gluante que de la poix. Cependant , je n'ai jamais vu le foie affecté en aucune manière. Au commencement je me contentois d'ouvrir la tête , mais je me raviſai dans la ſuite & me mis à examiner toutes les cavités.

lymphatique (*gluten*) qui, dans la comparaiſon que j'en fis, me parurent être abſolument de la même ſubſtance que la membrane épaiſſe qui recouvroit le ſang qu'on avoit tiré du bras au malade. Il y avoit çà & là quelques-uns de ces flocons qui reſſembloient à une concrétion membraneuſe qui commence à dégénérer en une gelée ou colliquation purulente. La plèvre tant l'interne que l'externe, ainſi que la continuation de cette membrane qui revet les poumons (laquelle ſe trouvoit en quelques endroits fort épaiſſie) étoit recouverte comme par des couches de ces concrétions lymphatiques, dont les unes étoient détachées & flottantes, & les autres adhéroient fortement aux parties, toutes préſentant différentes nuances de couleur jaune & divers degrés de purulence. La cavité droite de la poitrine & le reſte du corps, n'avoient ſouffert aucune ſorte d'impreſſion de la maladie.

Le malade s'étoit plaint principale-

ment de la poitrine, & le ſang qu'on lui avoit tiré dans une petite ſaignée qui lui fut faite deux jours avant ſa mort, s'étoit couvert d'une pellicule glutineuſe fort dure (*impénétrable*), épaiſſe & de couleur jaune.

J'ai encore vu dans ces fiévres, le ſiége ou le foyer de la maladie entièrement confiné au cœur & au péricarde: ſur un malade qui mourut le dixième jour de la fiévre ſans avoir été jaune, on trouva une quantité de pus & de concrétions purulentes mêlées avec l'eau du péricarde. Le cœur étoit excorié en divers endroits, & recouvert, ainſi que la ſurface interne du péricarde, d'une croûte lymphatique en forme de membrane épaiſſe, de la même nature que celle que j'ai dit plus haut qui recouvroit la plèvre & les poumons. Cette croûte paroiſſoit en quelques endroits purulente, en d'autres gélatineuſe, parfaitement ſemblable à la partie lymphatique du ſang; auſſi le malade s'étoit-il plaint d'un grand

poids

poids ſur la poitrine, & d'une extrême difficulté de reſpirer. Sur une troiſième perſonne qui mourut le treizième jour de la fiévre, on trouva, dans la cavité du bas-ventre, environ deux pintes (*two quarts*) de pus entre-mêlé d'une gelée purulente. Nous ne pûmes découvrir aucune trace d'inflammation ou d'abcès à laquelle on pût rapporter la ſource de cette quantité extraordinaire de matière; mais on remarquoit des exulcérations ſans nombre ſur l'épiploon, à la ſurface des inteſtins, ſur le méſentère & ſur le péritoine. Ces exulcérations (non plus que les excoriations qui s'étoient manifeſtées plutôt en quelques endroits) ne paroiſſoient pas avoir fourni la ſource primitive de cette matière, mais au contraire avoir été occaſionées elles-mêmes, par l'acrimonie de cette dernière.

Il ſeroit tout-à-fait hors de propos & contraire à l'objet de ces Mémoires, que je m'étendiſſe ſur les corollaires théoréti-

ques, qu'on pourroit déduire des obſervations qui y ſont contenues. C'eſt pourquoi, j'eſpère qu'on voudra bien me pardonner les omiſſions que je puis commettre à cet égard. On peut d'abord avancer comme un fait, que le ſang des perſonnes qui ont la fiévre, de même que celui des perſonnes qui ſont en parfaite ſanté (quoique cela ne ſoit pas ſi ordinaire chez ces dernieres) que le ſang, dis-je, de ces perſonnes fiévreuſes, après quelque temps de repos dans un vaiſſeau bien net, ſe ſépare ordinairement en trois portions diſtinctes, qui ſont le *ſerum* ou la portion aqueuſe du ſang, la maſſe rouge concrète, & une pellicule viſqueuſe qui occupe la ſurface de la portion rouge. Il y a quelque temps que faiſant des expériences ſur le ſang des ſcorbutiques, je fus ſurpris de le trouver ſouvent recouvert de cette croûte viſqueuſe. Cette obſervation m'engagea à étendre plus loin mes expériences, ſur de grandes quantités de ſang tiré de dif-

férens malades que j'avois occaſion de voir, dans le même temps, dans ce vaſte Hôpital. En conſéquence je fis, un matin, ſaigner dix ſcorbutiques à chacun deſquels on tira deux onces de ſang; j'en fis tirer une plus grande quantité à deux hommes qui ſe portoient bien; j'eus de plus occaſion, ce même jour, de faire ſaigner une femme en travail, deux heures avant qu'elle n'accouchât, une fille de ſeize ans qui étoit devenue lunatique à la ſuite de la *chloroſe*, trois perſonnes affligées de rhumatiſmes, & une quatrième attaquée d'obſtruction au foie.

D'après l'examen & la comparaiſon que je fis de ces divers ſangs, je trouvai ſur tous, que plus la croûte ou membrane blanche de la ſurface étoit épaiſſe & viſqueuſe, plus le tiſſu de la partie concrète qui ſe trouvoit deſſous, étoit en général lâche ou mol. Cela n'étoit pourtant pas ſi ſenſible, quand il ne paroiſſoit à la ſurface que quelques raies ou

ſtries légères de couleur blanche ; mais quand cette membrane ſe trouvoit plus conſidérable ou plus épaiſſe, la maſſe rouge étoit très-molaſſe au fond du vaiſſeau qui la contenoit, & d'autant plus qu'elle s'éloignoit davantage de la ſurface vers laquelle cette portion blanchâtre étoit montée.

Il paroît par cette expérience & par quelques autres (*a*), que cette croûte ou pellicule eſt le *Gluten* naturel ou le ciment qui lie toutes les parties conſtitutives du ſang, & que dans quelques maladies ou dans certaines circonſtances, le *Gluten* devient ſingulièrement diſpoſé à ſe ſéparer de lui-même de cette liqueur ; que ſi le *ſerum* & la partie concrète rouge ſe combinent aiſément enſemble, on trouvera d'un autre côté que le *Gluten*, après ſa ſéparation, devient immiſcible avec l'un & l'autre de ces derniers. Nous ſommes parvenus au

(*a*) Voyez l'analyſe du ſang par le Docteur *Davies*,

moyen d'une deſſication bien ménagée, à donner à ce *Gluten* la forme d'une membrane très-dure & élaſtique, & en y laiſſant adhérer une petite portion de la maſſe rouge ou du *cruor*, nous l'avons converti en une ſubſtance qui reſſembloit à celle des chairs ou du muſcle, & qui a été ſuſceptible de paſſer par divers degrés de putréfaction tout comme ce dernier.

Je ne vois pas en effet pourquoi ce *Gluten*, dans l'état morbifique, ne ſe ſépareroit pas de lui-même du ſang dans les routes de la circulation, & ne ſe dépoſeroit pas dans les diverſes cavités du corps, auſſi aiſément que le fait le *ſerum* dans l'hydropiſie, le *Gluten* ayant toujours moins de diſpoſition à s'incorporer avec la maſſe, que ce dernier ou la ſéroſité ?

Dans les diſſections que MM. *Hünter* & *Cleghorn* (*a*) ont faites, l'un à Londres,

(*a*) Voyez *Cleghorn*, maladies de Minorque, p. 248.

l'autre à Minorque, de perſonnes mortes de fiévres dans leſquelles on ne ſoupçonnoit aucune infection, ces habiles Anatomiſtes ont obſervé des dépôts ſemblables à ceux dont nous parlons, qui en ont impoſé à leur ſagacité. D'où l'on peut préſumer combien il eſt difficile de diſtinguer les fiévres produites par infection, de quelques autres eſpèces de fiévres. Quoiqu'il en ſoit, je ne ſuis pas porté à croire, comme ces Meſſieurs, que les matières qu'ils ont trouvé épanchées dans les diverſes cavités ſur les cadavres, aient été l'effet de l'inflammation & des exulcérations ; je penſerois, au contraire, que ces matières épanchées avoient été la cauſe de ces accidens. Je regarde en effet ces matières comme du *Gluten* extravaſé, & conjecture que les divers états dans leſquels elles ſe trouvoient, étoient relatifs aux différens temps auxquels elles avoient été dépoſées ou jetées hors des vaiſſeaux.

J'ai remarqué ſur un certain nombre

de cadavres différens, trois ſortes d'extravaſations ou d'épanchemens qui dérivoient des vaiſſeaux. Ces obſervations ont été faites ſur les cadavres de perſonnes mortes les unes du ſcorbut, les autres de la conſomption, & les autres des fiévres. Dans la première de ces maladies, on trouve un ſang rouge coagulé, extravaſé dans preſque toutes les parties du corps, non-ſeulement dans le tiſſu cellulaire, mais encore dans les interſtices des muſcles, particulièrement ceux des jambes & des cuiſſes qui deviennent ſouvent enflées & même difformes, par la quantité de grumeaux ou de concrétions qui s'y accumulent. Souvent encore, les inteſtins & le méſentère préſentent comme des taches livides; j'ai même obſervé ſur l'eſtomac en particulier, de ces échymoſes conſidérables. Au premier coup d'œil, ces extravaſations reſſemblent à une véritable gangrène, ce qui a trompé quelques Anatomiſtes; mais après une recherche plus exacte, on trouve le tiſſu

de ces parties intégre. On a remarqué pareillement dans cette maladie, une extravaſation (infiltration) d'eau en maſſe, qui s'eſt trouvé toujours bornée au tiſſu cellulaire, lorſque l'épanchement s'étoit fait ſur les jambes.

Mais s'il eſt très-difficile de bien diſſéquer les cadàvres des ſcorbutiques, à cauſe de la grande quantité de ſang extravaſé qui embarraſſe par-tout le diſſéqueur, en récompenſe il n'eſt pas d'état plus convenable pour examiner les muſcles d'une manière ſatisfaiſante, que celui dans lequel ſe trouvent les extrêmités inférieures chez ceux qui ſont morts de conſomption, ayant les jambes enflées. L'eau qui produit cet œdeme, s'étant infiltrée à travers le tiſſu cellulaire juſques dans les interſtices des muſcles, on peut aiſément ſéparer ces derniers les uns des autres, & ſuivre diſtinctement leurs origines & leurs inſertions, en lavant & nétoyant avec de l'eau le tiſſu cellulaire qui les entoure. Ainſi donc, il y a trois

ſortes d'extravaſations ; la première appartient à une maſſe ſanguine, grumeleuſe qui ſe fait remarquer dans le ſcorbut, & que j'ai ſouvent obſervée ſans y appercevoir aucun mêlange de ſéroſité ſeule ; cette ſéroſité qui conſtitue la ſeconde eſpèce, ſe rencontre dans les anaſarques ; la troiſième & la dernière eſt celle qu'on a obſervée ſur les perſonnes mortes des fiévres ; elle conſiſte dans la partie muqueuſe ou glutineuſe du ſang, à laquelle ſe mêle le plus ſouvent un peu de ſéroſité, & qui quelquefois même ſe trouve épanchée dans les grandes cavités du corps (25.) (25)

Je conjecture qu'il y a toujours dans ces fiévres une diſpoſition ulcéreuſe (*ulcerous*) ou purulente dans le ſang, & que la partie lymphatique ou le *Gluten* en eſt notablement altéré. J'ai remarqué fréquemment dans ces maladies, que bientôt après la ſaignée le ſang prenoit un véritable coup d'œil de purulence, quoique le malade ne parût pas bien mal. Or

maintenant ſi de certains corpuſcules étrangers, conſtituent la cauſe matérielle ou prochaine de l'infection, en pénétrant dans le corps & ſe mêlant enfin avec le ſang, la partie glutineuſe de ce mixte fluide paroît non-ſeulement la plus propre à receler ces particules morbifiques, mais encore ſemble devoir être la première affectée ; ce qui s'accorde avec les meilleures théories que nous ayons ſur les fiévres contagieuſes. Car ſi, raiſonnant d'après une opinion beaucoup trop répandue juſqu'à ce jour, nous penſons que la contagion détermine un état de diſſolution dans le ſang, ce ſera toujours le *Gluten* qui devra être principalement & eſſentiellement attaqué.

Je préſume de plus que le mal réſide ſouvent dans la poitrine, & que les grands avantages conſtatés par l'expérience qu'on retire des véſicatoires appliqués de bonne heure, ſont dus à l'écoulement qui réſulte de cette quantité de petits ulcères ou d'iſſues qu'on procure

à propos par ce moyen, dans la vue d'obtenir l'expulſion complète des particules corrompues & purulentes du venin contagieux, en même-temps que par ces iſſues le corps eſt purifié tout à la fois & de ces miaſmes & de l'infection qu'ils avoient produite.

C'eſt une obſervation des meilleurs Praticiens, que les fonticules & les ſétons ſont les plus excellens préſervatifs qu'on puiſſe employer contre la contagion & même contre la peſte. En effet, la ſuppuration & l'écoulement abondant d'un ulcère produit par la nature ou par l'art, paroît fournir le moyen le plus propre pour délivrer le corps des poiſons les plus violens (26). C'eſt ainſi que dans (26)
la peſte & dans les fiévres peſtilentielles, il n'eſt pas de criſe plus déſirable que les tumeurs que la nature détermine ſur les aines & aux aiſſelles, & qui viennent à ſuppurer lentement; tout le poiſon mortel de la maladie, étant chaſſé hors du corps au moyen de l'évacuation abon-

dante & ſalutaire que ces tumeurs abcédées fourniſſent (*a*).

J'ai obſervé qu'un des ſignes les plus aſſurés des fiévres de mauvais caractère, étoit que les véſicatoires n'excitaſſent aucune enflure ou élévation ſur la peau, & ne mordiſſent pas aſſez, ou qu'ils fourniſſent une ſéroſité jaune, verdâtre & d'une puanteur conſidérable. J'ai vu même que les gardes expérimentées, portoient d'après cette qualité de la matière des véſicatoires, un pronoſtic aſſez certain ſur les différens degrés de malignité de la fiévre. J'ai voulu plus d'une fois tenir caché l'état fâcheux de quelques malades, à l'Hôpital; mais aux lavoirs on ne manquoit jamais de découvrir ce ſecret, par la nature des taches qu'on appercevoit ſur les linges qui avoient ſervi au panſement des plaies des véſicatoires.

(*a*) Rappellons ici la définition que donne un grand Médecin, de la fiévre peſtilentielle « *febris peſtilentialis eſt acutiſſima, à miaſmate venenoſo orta, ac* » *niſi vigore motuum vitalium, venenum per bubones*

En effet, l'examen exact & de la qualité de l'humeur qui découle des plaies du véſicatoire, & des effets qui s'enſuivent, nous a fourni, dans ces ſortes de maladies, les ſignes les plus certains ſur leur nature & indiqué le jugement que nous devions en porter.

Je ne puis finir ce Mémoire ſans obſerver de plus, que l'infection (cette ſource funeſte de maladies ſur laquelle j'ai cherché à répandre quelque lumière dont l'eſpèce humaine pût ſe prévaloir utilement contre ces fléaux deſtructeurs) ne ſe trouve pas toujours confinée dans les armées, dans les flottes, dans les vaiſſeaux ou dans les priſons; mais qu'elle exerce quelquefois ailleurs ſa malignité, & dans les lieux où on ne la ſoupçonne même pas.

» *& carbunculos citò propellatur, lethalis.* » (*Hoffmann* med. rat. ſyſt. t. 4. ſect. 1. c. 12. de feb. peſtil.)

On peut encore citer un paſſage remarquable de *Galien* à ce ſujet. *Ex febre peſtilentiali omnes evaſiſſe, quibus exulcerationes in variis corporis partibus contigerant, nimirùm evacuatâ per ea ulcera, materiâ morbificâ*, (Lib. 5. method. med. cap. 12).

S'il arrive qu'une nourrice, ou deux ou trois perſonnes d'une même famille viennent à être attaquées d'une pareille fiévre, on ſe borne à en accuſer le froid, la fatigue, le chagrin & autres cauſes ſemblables qui, à la vérité, diſpoſent fortement la conſtitution à ſe pénétrer de la contagion & à lui donner de l'activité; & ſi de pareilles maladies viennent à attaquer (comme je l'ai vu) une penſion entière de garçons ou de filles, on les attribue ſouvent à des cauſes qui n'y ont contribué en rien. Nous en avons eu, en dernier lieu, un exemple dans une grande Ville voiſine. Il régnoit dans une de ces écoles, une fiévre, & l'on décida que cette maladie provenoit de toute autre cauſe que de l'infection, ſur ce qu'elle n'attaquoit que les jeunes Demoiſelles d'un certain âge. La vérité eſt pourtant qu'elle attaqua un grand nombre de ces jeunes perſonnes & dans cette maiſon ſeulement, & que pluſieurs en moururent.

Lorſqu'il paroît des taches qui s'élévent à la ſurface de la peau, il eſt des perſonnes à qui cela peut en impoſer pour une fiévre miliaire, & faire croire qu'il n'y a pas de contagion à craindre dans ces maladies. Cependant, ces taches ſont très-communes dans les fiévres contagieuſes. Dans la fiévre maligne dont j'ai parlé, qui régna parmi les priſonniers François au Château de *Wincheſter*, & dont la contagion devint très-meurtrière au commencement de l'année 1761, j'obſervai des taches de l'eſpèce miliaire ſur la plupart des malades.

Telle eſt la manière dont j'ai cru devoir expoſer ma façon de penſer, ſur un ſujet qu'il ſeroit à deſirer qu'on étudiât avec ſoin, & qu'on parvint à mieux connoître. Les principes de la contagion ſont pour la plupart d'une nature ſi ſubtile, qu'ils tombent rarement ſous les ſens. De-là les divers ſentimens ſur cette matière, ainſi que ſur bien d'autres également obſcures. Les plus inſtruits ſe ſont ſouvent contredit, ſur

l'existence réelle ou possible de la contagion de plusieurs maladies. La fiévre jaune de l'Amérique en fournit un exemple bien frappant.

Il n'y a pas long-temps, que cette fiévre fut un sujet de discussion devant les Lords Commissaires du commerce & des plantations. On représentoit vivement contre la translation du siége du gouvernement & de la justice établi dans l'Isle de la *Jamaïque*, de *Spanishtown* à *Kingston*, qu'il étoit à craindre que de l'Hôpital de *Greenwich* situé près de *Kingston*, l'infection de la fiévre jaune ne se communiquât à cette Ville. On crut devoir consulter sur cet objet un Médecin qui avoit long-temps pratiqué dans la Jamaïque ; ce dernier décida nettement & fort sensément, qu'il n'y avoit aucune infection à craindre de la fiévre jaune qui régnoit dans cette Isle. Ce ne fut pas ici l'avis d'une personne seule ; mais ce fut encore, à ce qui m'a été rapporté, celui des meilleurs praticiens

Praticiens de cette Isle, du Docteur *Jean Eliot* savant Médecin de *Londres*, de M. *Nasmyth* (*a*), & de plusieurs autres personnes qui ont été à portée de bien connoître les maladies de la *Jamaïque*.

D'un autre côté, nos colonies d'Amérique craignent beaucoup qu'on ne leur apporte la fiévre jaune, soit avec les marchandises, soit avec les vaisseaux mêmes qui font le voyage des Indes occidentales; d'autant plus qu'elles ont été souvent exposées aux ravages de cette maladie. Le Docteur *Linnen*, dans son Histoire de la *fiévre jaune* consignée dans un de vos premiers volumes, donne cette fiévre pour contagieuse; d'autres en ont porté le même jugement; & il n'y a que quelques années que le linge & les habits d'un jeune homme mort aux *Barbades*, de la fiévre jaune, ayant été envoyés dans une malle à des amis qu'il avoit à

(*a*) Voyez sa lettre sur les fiévres de la *Jamaïque*, dans *l'ESSAI sur les moyens de conserver la santé des gens de mer*, *pag.* 49.

Philadelphie, à l'ouverture que l'on fit de cette malle au moment même de ſa réception, toutes les perſonnes d'une famille qui ſe trouvoient préſentes, furent frappées de maladie. En outre, ces mêmes effets ayant été malheureuſement expoſés au grand air, ils répandirent dans la Ville la contagion de cette fiévre jaune, dont deux cents perſonnes moururent, & celui qui m'a fourni cette relation en fut lui-même attaqué.

On ne ſauroit donc concilier les faits contradictoires qu'on peut produire de part & d'autre ſur cette queſtion, qu'en ſuppoſant que la fiévre jaune des Indes occidentales, ſe trouve quelquefois d'un caractère benin & dépourvue de contagion, tandis que dans d'autres temps elle eſt d'une nature différente, & fortement contagieuſe; d'où ſuit naturellement cette réflexion, ſavoir, que les dénominations vulgaires, ou les termes ſous leſquels on déſigne les fiévres, ne ſervent quelquefois que très-peu à nous faire

connoître leur vraie nature & leur diſpoſition eſſentielle : c'eſt ainſi que de la même ſource d'infection (du même levain) j'ai vu réſulter ce qu'on peut appeller, en raiſonnant d'après les apparences ou les ſymptomes extérieurs, la *fiévre jaune*, la *Pétéchiale* & la *Miliaire*. J'obſervai en même temps que chez quelques-uns, la contagion avoit pris une forme intermittente & benigne, & que chez d'autres elle faiſoit des ravages conſidérables, ſous le type d'une fiévre continue.

Malgré les difficultés qu'il y a à faire des recherches ſur la nature & les effets de la contagion, & ſur l'influence des différentes cauſes dans ſa manière d'agir, il eſt peut-être peu de ſujets ſur leſquels la tourbe & les gens dépourvus d'expérience, aient prononcé d'une manière plus tranchante & plus décidée, & pourtant il n'eſt point de queſtions ſur leſquelles nous devions être plus réſervés dans notre jugement (lors ſur-tout

qu'il s'agit d'admettre l'aſſertion négative) que celles qui intéreſſent d'auſſi près le public & le particulier, eu égard aux calamités générales, & aux calamités domeſtiques qu'occaſionnent les maladies.

C'eſt ainſi que pluſieurs tant villes que contrées, auroient pu, (ſelon toute probabilité humaine), ſe dérober à l'horrible fléau de la peſte, en prenant des meſures convenables (*a*) dès les premières apparences du mal, ſi dans ces circonſtances il ne ſe fût trouvé dès incrédules, qui nioient que la peſte fût contagieuſe dans ſon début. Ces perſonnes donnoient pour raiſon, qu'on n'appercevoit aucun ſigne de contagion ſur les

(*a*) Séparer les malades de ceux qu'on ſoupçonne infectés, quoiqu'ils paroiſſent bien portans; les tenir éloignés les uns des autres; concentrer très ſoigneuſement le venin, ſoit qu'il ait été engendré, ſoit qu'il ait été communiqué dans les lieux qu'il infecte, afin d'en extirper par le feu & la fumée appliqués à propos, juſqu'aux derniers atômes; voilà ſans contredit les meilleurs moyens d'arrêter les progrès de la peſte ou de toute autre contagion mortelle.

cadavres ; que les progrès de la maladie étoient lents ; que dans le commencement elle ne s'attachoit qu'aux pauvres de préférence, & qu'on pouvoit l'attribuer à la misère, aux alimens corrompus, à une boiſſon mal-ſaine & à pluſieurs autres cauſes purement conjecturales. Les preuves de cette erreur funeſte, ſont parfaitement connues de quiconque eſt au fait de l'Hiſtoire des différentes peſtes qui ont régné en Europe. On ſe ſert tous les jours, & fort mal-à-propos, des mêmes argumens contre l'exiſtence de toute eſpèce de contagion.

Mais ſouvent les phénomènes qui dépendent des contagions même les plus manifeſtes, ſont extrêmement obſcurs & on ne peut en rendre raiſon en aucune manière. C'eſt ainſi que la petite vérole a été pendant quelques-uns des ſiècles derniers, & continue d'être encore aujourd'hui, la terreur & le fléau d'une grande partie du genre humain. Cependant, quelle eſt l'origine de ce venin varioli-

que? Comment a-t-il été engendré dans ſa ſource? On a avancé là-deſſus pluſieurs opinions qu'on ne peut pas plus réfuter que prouver; & quelques plauſibles que ſoient les conjectures qu'on peut former ſur cet objet, les cauſes premières de la contagion & de pluſieurs autres venins contagieux, reſteront toujours ſans doute parmi les ſecrets que la nature s'eſt réſervée. L'exiſtence réelle d'une contagion, peut être conſtatée ſeulement par ſes effets viſibles dont pluſieurs ſont auſſi inexplicables.

C'eſt encore ainſi que les Européens ont porté la petite vérole, dans preſque toute les parties du monde où leurs vaiſſeaux ſe ſont ouvert un commerce, quoique pourtant les équipages de ces vaiſſeaux n'en aient ſouvent pas été attaqués pendant le voyage. Ce venin a été tranſporté chez les Indiens dans une vieille couverture, & il y a détruit pluſieurs nations entières. Des meubles dans leſquels il ſe trouvera renfermé, le conſerveront

aſſez long-temps pour qu'il puiſſe être tranſporté d'Angleterre au *Cap de Bonne-Eſpérance*, & même en *Chine*. A l'égard de la manière dont ce venin ſe comporte préſentement dans la plupart des pays où il a été une fois introduit, on obſerve qu'il manque rarement de ſe montrer dans l'intervalle de quelques années, ou même qu'il y réparoit plus ſouvent; excepté néanmoins les endroits où l'on prend contre lui les mêmes précautions que contre la peſte. C'eſt par de ſemblables précautions qu'on a ſouvent réuſſi à l'éloigner pendant pluſieurs années, de quelques villes du centre de l'*Angleterre* & de quelques Colonies angloiſes de l'*Amérique* (27). Mais, quoiqu'il exiſte les (27)
preuves les plus convaincantes que cette maladie n'eſt ni héréditaire ni innée chez les individus, & la plus forte préſomption qu'elle ne peut ſe propager que par la voie de la contagion; on fait ſouvent d'inutiles efforts, lors même qu'elle eſt dans ſa plus grande vigueur,

pour la procurer à certaines perſonnes ; ſoit en les faiſant habiter dans les mêmes appartemens avec des gens attaqués de la petite vérole, ſoit en employant d'autres manières de communication libre avec cette claſſe d'infectés. Il y a même des garde-malades vouées conſtamment au ſervice des varioleux, qui n'ont jamais contracté cette maladie.

Ce qui me paroît toujours plus ſurprenant, c'eſt que non-ſeulement la petite vérole & la peſte, mais encore d'autres contagions que j'ai vu ravageant les vaiſſeaux & les priſons, diminuent par degrès de leur activité, après avoir déployé leur plus grande fureur, & ceſſent enfin entièrement. Se ſont-elles épuiſées elles-mêmes, ou ont-elles épuiſé leur ſujet ? Il paroît réſulter des faits & de notre propre expérience, qu'elles n'ont pas toujours épuiſé leur ſujet. Ainſi, par exemple, quoique la petite vérole ſe fût répandue, comme je l'ai dit dans mon premier Mémoire, parmi huit cens quatre-vingt hom-

mes du *Royal-George*, néanmoins la contagion disparut entièrement de ce vaisseau lorsqu'il fut en pleine mer, & quelques mois avant qu'il mouillât en aucun port, après avoir fait périr quatre ou cinq personnes, & en avoir laissé près d'une centaine sans y toucher. Cette maladie avoit été introduite dans ce vaisseau, par un mousse qui avoit logé dans une maison qui en étoit infectée.

On peut supposer qu'il est des cas dans lesquels la contagion s'épuise d'elle-même, quoique cette hypothèse ait des difficultés insurmontables, & qu'elle ne soit pas d'une probabilité suffisante pour résoudre une question de cette importance.

En outre, la nature spécifique & les qualités de ces sortes de venins, diffèrent pareillement les unes des autres, & sont à plusieurs égards au-dessus de nos recherches. Qui nous dira, par exemple, jusqu'où chacun de ces venins étend la sphère de son activité (*a*)? Qui entre-

(*a*) On a remarqué sur plusieurs vaisseaux, que l'é-

prendra d'aſſigner une raiſon ſans réplique & bien préciſe, pourquoi la petite vérole n'attaque qu'une ſeule fois pen-
(28) dant le cours de la vie (28)? tandis que la peſte & les autres maladies contagieuſes attaquent pluſieurs fois la même perſonne? Il exiſte ſans doute des bornes à nos recherches, au-delà deſquelles quelque effort que l'imagination puiſſe prendre, & quelque loin que la théorie pouſſe ſes excurſions, tout n'eſt que conjecture, obſcurité & profondes ténébres.

---

quipage n'avoit pas laiſſé de ſe bien porter, quoique l'eau de la cale fût très-corrompue, même vénéneuſe. Voici un fait qui s'eſt paſſé en dernier lieu dans la *baïe de Biſcaye*. Le charpentier d'un vaiſſeau de ſoixante canons, ayant négligé de faire jouer le robinet deſtiné à rafraîchir l'eau de la cale, laquelle n'avoit pas été pompée depuis quelque temps, il s'amaſſa, comme c'eſt l'ordinaire, à la ſurface de cette eau une écume ou eſpèce de crême d'une étendue conſidérable, formant une ſorte de membrane épaiſſe & dure. Le premier qui deſcendit au fond de cale & qui voulut enlever cette membrane dans le deſſein de pomper, fut ſuffoqué ſur le champ. Pareil accident arriva au ſecond; & trois autres qui tentèrent ſucceſſivement la même entrepriſe, coururent le plus grand riſque de la vie. Il y en a même un de ces trois qui depuis, n'a jamais pu ſe rétablir parfaitement. Néanmoins, la ſanté régna conſtamment & d'une manière remarquable dans ce vaiſſeau, avant & après cet accident.

POST SCRIPTUM.

De l'Hôpital de Haslar, le 4 Décembre 1762.

DEPUIS la lecture que j'ai faite de ces *Mémoires* à la société, je les ai revus avec soin ; j'y ai même fait des augmentations, & tous les faits que j'y rapporte ont été pleinement constatés, soit par une attention continuelle de ma part à ces mêmes objets, soit par trois années d'observations ajoutées à celles dont j'ai parlé dans mon premier *Mémoire.* Enfin des expériences de la plus grande authenticité, confirment de plus en plus la vérité des préceptes de pratique qui y sont exposés.

Pour en donner ici un exemple, il a régné pendant ces deux derniers mois sur le *Royal Sovereign*, garde-port à *Spithead*, une maladie contagieuse, & de-

puis le 23 d'Octobre passé, nous avons reçu dans cet Hôpital quatre-vingt dix-sept hommes de l'équipage, parmi lesquels quatre-vingt trois se sont trouvé attaqués de la fiévre de vaisseau; quatre en sont morts; les autres se trouvent entièrement rétablis à l'exception de ceux qui ont été reçus en dernier lieu, dont pourtant aucun n'est aujourd'hui dans un état dangereux. Cette fiévre n'a été accompagnée d'aucun symptôme qu'on pût appeller malin, si on en excepte une matière verdâtre & sanguinolente, qui découloit des endroits sur lesquels les vésicatoires avoient été appliqués; ce qui même n'a été observé que sur un très-petit nombre de malades. Chez cinq personnes, la fiévre a duré au-delà du septieme joûr. L'attaque en a été en général très-soudaine, & chez quelques-uns, on a remarqué qu'elle étoit accompagnée de rêves effrayans qui rendoient leur sommeil agité.

Quoique cette fiévre provint unique-

ment d'un même foyer de contagion, & que l'infection ait été confinée au ſeul vaiſſeau mentionné (ce qui eſt prouvé par la bonne ſanté dont jouiſſent les équipages des autres vaiſſeaux actuellement en rade à *Spithead*, & dont il n'y a que les gens qui ont été à bord du *Royal-Sovereign* qui ſe trouvent malades), néanmoins après que la maladie avoit parcouru ſa première période, (laquelle étoit marquée par des friſſons, des anxiétés, le mal de tête, &c.) les ſymptômes étoient ſi différens chez divers malades, qu'un Praticien qui n'auroit pas été au fait de ces maladies, auroit pu croire que les uns avoient une fiévre nerveuſe, & les autres une péripneumonie ou une fauſſe pleuréſie. Parmi ces malades, il y en a eu qui ſe ſont plaint de conſtipation, & d'autres au contraire qui ont eu la diarrhée. Les ſymptômes qui ont été communs preſque à tous, ſont un pouls concentré, vibratil, une chaleur conſtante, la ſoif, une altéra-

tion ſenſible dans les yeux ; & il eſt plus que probable que ſi quelques perſonnes, peu de jours après avoir quitté ce vaiſſeau, ſe ſont trouvé attaquées de cette fiévre dans quelques villes voiſines, on n'aura pas ſoupçonné la vraie nature de leur mal, & on aura négligé malheureuſement, par cette raiſon, les moyens qui pouvoient les ſoulager promptement. De neuf gardes qui ſont reſtées continuellement auprès de ces malades, une ſeule a contracté la maladie, & un émétique l'a guérie ſur le champ.

Depuis quelques années, les fiévres vraiment inflammatoires n'ont été fréquentes ni dans cet Hôpital, ni dans cette partie de l'*Angleterre*. Quelques Praticiens donnent le nom de *fiévre bilieuſe*, à celle qui a le plus régné dans cette contrée. Cependant, un mal de gorge de l'eſpèce maligne, s'y fait voir de temps en temps. Cette dernière maladie ne ſeroit-elle pas une peſte d'un genre qui lui eſt propre (*ſui generis*)

apportée, comme quelques autres, du *Levant*, & qui ravage présentement différentes parties de l'Europe & de nos Colonies de l'*Amérique Septentrionale* (*a*)? Le Docteur *Tournefort* l'a observée il y a plus de soixante ans dans l'Isle de *Milo*, ainsi qu'il est rapporté dans son voyage du *Levant*.

« Il régnoit actuellement dans cet » endroit, dit ce Médecin, une mala- » die qui n'est pas rare dans le *Levant*, » & qui enlève les enfans en deux fois » vingt-quatre heures. Elle consiste en un » charbon ou un mal de gorge pestilen- » tiel qu'accompagne une fiévre vio- » lente. Cette maladie qu'on peut ap- » peller la peste des enfans, est épidé- » mique, quoiqu'elle n'épargne pas les » adultes. Le meilleur moyen d'en arrêter » les progrès, est d'émétiser l'enfant dès

(*a*) Voyez l'extrait d'une lettre de *Cadwallader Colden*, Ecuyer, sur cette maladie (*observat. & recherc. médicinal. par une société de Médecins, à Londres, vol. 1. pag. 211*).

» qu'il se plaint de la gorge, ou qu'on
» s'apperçoit qu'il a la tête pesante. »

Excellent conseil qui ne peut être assez connu du public, ni trop fortement recommandé pour l'avantage des familles qui ont le malheur de se trouver affligées de ce fléau.

Ce Botaniste fameux, ce Médecin célèbre* dont les savans écrits honorent la Nation Françoise, détaille en peu de mots dans sa première lettre datée de *Constantinople*, au Comte de *Pontchartrain*, les secours les plus efficaces contre cette maladie : « l'émétique,
» dit-il, doit précéder les autres remè-
» des, & il ne faut pas tarder à le
» répéter, selon l'occasion, dès qu'il
» se déclare un mal de tête ou qu'il
» survient le moindre dégoût. S'il paroît
» sur le corps la moindre tache noire
» (*Spot*), on doit tout de suite la scari-
» fier, & procurer le plutôt possible,
» par l'application de la pierre infer-
» nale, une issue à cette humeur pesti-

» lentielle, par l'endroit même ſur lequel
» cette matière paroît ſe porter ſpécia-
» lement. On peut en outre donner la
» thériaque & autres cordiaux. »

J'ajouterai encore quelque choſe, au ſujet des ſymptômes généraux qui s'obſervent dans les fiévres dont nous avons parlé juſqu'à préſent, & qu'on a vu être éminemment contagieuſes. J'ai déjà fait mention des taches; la couleur jaune de la peau qu'on obſerve toujours encore, telle qu'elle a été obſervée précédemment, ne perſiſte quelquefois que vingt-quatre heures; ſouvent elle ſe fait remarquer pendant trois ou quatre jours. Quand les parties ſur leſquelles on a appliqué des véſicatoires, ſe trouvent recouvertes d'une eſcarre dure comme un cuir, épaiſſe d'environ un pouce, & qui ſe détache facilement des parties ſubjacentes, à la faveur d'une légère humidité qui s'y trouve interpoſée, ces phénomènes caractériſent une fiévre maligne très-dangereuſe. Après que l'eſcarre mo-

bile a été féparée de la partie, il s'y en forme une nouvelle qui pour l'ordinaire eft auffi compacte, mais moins con-
(28) fidérable, que la précédente (28). Si fur les chairs qui fe trouvent par-deffous, on obferve des points rouges ou blancs, on peut en concevoir un efpoir favorable; mais fi ces points font pâles, livides, il n'y a plus rien à efpérer. La mauvaife odeur qui s'exhale du corps de ces fortes de malades & qui leur eft particulière, fe conferve chez quelques-uns, même après leur mort. Il furvient quelquefois au commencement de la maladie, un faignement de nez qui eft le plus fouvent falutaire au malade; mais cette évacuation paroît rarement, ou même ne paroît jamais vers la fin de la vie. Il eft plus ordinaire qu'il fe déclare pour lors un état de furdité. La première fois que j'obfervai ce dernier fymptôme, ce fut dans une falle qui contenoit vingt malades, tous attaqués de fiévres malignes. Six d'entr'eux devinrent très-fourds; il

en mourut trois de ces derniers & les autres guérirent parfaitement; mais ayant revu depuis les obſervations que j'avois faites ſur plus de quatre cens malades, qui tous préſentoient ce même ſymptôme, j'ai trouvé qu'on ne pouvoit pas le regarder comme funeſte, qu'au contraire il ne ſe faiſoit remarquer le plus ſouvent que ſur ceux qui en réchappoient.

Comme le pouls dans ces fiévres, indique rarement un état d'inflammation générale dans le ſang, le ſoulagement qu'on obtient en appliquant des véſicatoires, principalement ſur les parties affectées, doit nous faire préſumer qu'il exiſte rarement ici des inflammations particulières, capables d'être augmentées par cette application. On ne ſauroit d'ailleurs raiſonnablement ſuppoſer qu'il puiſſe en réſulter, dans le cas préſent, une tendance conſidérable à la mortification; du moins parmi quelques milliers de malades attaqués de ces fiévres, auxquels on a appliqué ſous mes yeux des véſicatoires,

je n'en ai pas encore vu un ſeul ſur qui cette application ait été ſuivie de gangrène, à moins que cela ne ſoit arrivé par une négligence à en panſer les plaies, comme il ſeroit arrivé dans toute autre maladie.

Dans mon ſecond Mémoire, j'ai décrit la conſomption comme étant accompagnée le plus ſouvent de l'amaigriſſement du tronc & des membres, & dans une note au *Poſt Scriptum* de l'*Eſſai ſur la conſervation des gens de mer*, j'en ai aſſigné une cauſe très-commune; à quoi l'on peut maintenant ajouter, par égard pour ceux qui ſe trouvent dans ce cas & pour leur plus grande conſolation, que les perſonnes qui ont été violemment froiſſées, celles qui ont reçu des contuſions, & autres perſonnes qui ſont ſujettes à cracher du ſang, ou quelquefois encore une matière purulente, meurent ſouvent ſans avoir beaucoup perdu de leur embonpoint; leur regard & leur maintien n'annoncent pas toujours le danger de leur ſituation.

FIN.

NOTES.

(1) A cette note première se rapportent les notes (*a*) des pages 4 & 8, sur la signification des mots *Nore* & *Guard-Ship*, qui auroient dû être placées ici.

Page 23.

(2) La fiévre jaune de l'Amérique se termine encore quelquefois par des hémorrhagies considérables, un vomissement de matières noires, & autres symptômes mortels; mais ces symptômes ne sont qu'accidentels à la maladie, comme le sont les taches pourprées & les urines sanglantes dans la petite vérole, & le hoquet dans la dyssenterie. C'est ce qu'observe M. *Lind* dans un autre Ouvrage que nous aurons souvent occasion de citer dans ces notes, & qui a pour titre *an Essay on Diseases incidental to Europeans in hôt climates.*

Page 30

(3) Dans les complications des cours

de ventre avec une fiévre putride de mauvaiſe eſpèce, après avoir nettoyé convenablement les premières voies, on doit avoir recours au quinquina mêlé avec les opiatiques, ainſi que l'indique l'irritation des inteſtins. Dans les dyſſenteries malignes, dès que les pétéchies paroiſſoient ou que la fiévre commençoit à diminuer, M. *Monro* faiſoit prendre, toutes les quatre ou ſix heures, une drachme de quinquina en éle&uaire avec le diaſcordium, à parties égales, ou demi-drachme de quinquina en poudre, & vingt grains de ſon extrait dans l'eſprit de *mindererus*, avec cinq ou ſix gouttes de teinture d'opium. Le ſoir, il preſcrivoit encore un opiatique dont la doſe étoit proportionnée aux effets de la précédente, & au nombre a&uel des ſelles. *M. Tiſſot* donne dans les dyſſenteries malignes, l'extrait de quinquina diſſout dans l'eau de fleurs d'orange, mais toujours à petites doſes, & jamais au-delà de deux gros dans l'eſpace de

vingt-quatre heures. (Voyez *Zimmerman*, Traité *de la Dyſſenterie.*) Cette pratique eſt d'autant plus conforme aux vues de la nature, qu'il exiſte la plus grande analogie entre les fiévres intermittentes putrides, principalement les rémittentes, & la dyſſenrerie, & qu'on obſerve ſouvent des changemens alternatifs d'une de ces maladies en l'autre. (Voyez ſur-tout dans *Roëderer & Wagler, de morbo mucoſo.*) Tous les Auteurs conviennent pareillement que ces maladies doivent être traitées, l'une & l'autre, de la même manière, à quelques ſymptômes près relatifs à l'affection locale des inteſtins, qui méritent des conſidérations particulières. Ici doivent être appliquées les règles que M. *Cullen* donne dans ſa matière médicale, ſur l'emploi du quinquina dans la dyſſenterie. J'enviſage, dit cet habile Médecin, la dyſſenterie comme une maladie fiévreuſe ; & l'on ſait que cette maladie eſt fondée ſur une *diathèſe* putride, ou qu'elle eſt une ſuite de

cette dernière. Cette maladie eſt ſouvent inflammatoire dans ſon principe ou au commencement, & dans ce cas le quinquina ne ſauroit convenir; mais ſouvent ces dyſſenteries inflammatoires dégénèrent en putrides, & pour lors, tout comme dans celles qui ſont putrides d'origine, le quinquina produit de très-bons effets. Si dans l'un de ces cas il eſt adminiſtré en une quantité ſuffiſante, ſon action peut être conſidérée comme antiſeptique à l'égard des fluides ou ſucs contenus dans les premières voies; mais dans le cas d'une dyſſenterie plus avancée, il agit comme aſtringent. Nous avons été juſqu'à préſent, beaucoup trop réſervés ſur l'uſage des aſtringens dans le traitement de la dyſſenterie. Nous aurions en général plus de ſuccès, ſi nous les employions plus fréquemment & de meilleure heure qu'on ne le fait communément. La dyſſenterie peut être conſidérée, ſuivant *Sydenham*, comme une fiévre par introverſion, *febris introverſa*,

avec conſtriction de la peau; donc le quinquina comme *tonique*, peut non-ſeulement être employé avec plus de ſûreté que de ſimples aſtringens, mais encore ſon action tend à rétablir l'équilibre entre l'intérieur & la ſurface. Pluſieurs Auteurs ont parlé de l'uſage du quinquina dans les dyſſenteries; on peut conſulter là-deſſus *Wilſon* à *Newcaſtle.* (Voyez *Lectur. on the mater. med.*)

Page 31.

(4) Les avantages des topiques, tels que les véſicatoires, ſur l'endroit de la douleur dans les maladies aigues de la poitrine & dans quelques affections de la tête, ſont connus de la moindre garde-malade; mais il eſt beaucoup de Praticiens qui ne ſauroient ſe familiariſer avec l'application des épiſpaſtiques ſur les endroits douloureux du bas-ventre, & avec celle de quelques autres remèdes, tels que les ſaignées, les ventouſes, les calmans, &c. ſur l'endroit même du ſiége de la maladie ou de la douleur. Les

uns ſont éloignés de cette pratique par des raiſons purement hypothétiques, parmi leſquelles entrent pour beaucoup les idées exceſſives qu'on s'eſt fait ſur le mouvement des liqueurs dans le corps humain, d'après la découverte d'*Harvée*, & le ſyſtême des Méchaniciens modernes ; d'autres s'y refuſent par timidité ou par ignorance. Cependant, pluſieurs habiles Praticiens de nos jours, déterminés par leur propre expérience & par l'expérience des anciens, ordonnent ſans héſiter l'application des véſicatoires ſur le foie ou ſur le bas-ventre, dans pluſieurs cas d'*hépatitis* & de colique inteſtinale. Dans une maladie que les troupes angloiſes éprouvèrent à *Batavia* pendant les dernières guerres, & dans laquelle le foie étoit violemment attaqué, on comptoit parmi les principaux remèdes du commencement, les fomentations relâchantes & diſcuſſives, & le véſicatoire ſur la région du foie qui ſe trouvoit extrêmement douloureux.

(Voyez la note suivante , & la dix-septième) *M. Sarcone*, célèbre Médecin de *Naples*, qui a si bien décrit la cruelle épidémie dont cette capitale a été affligée en 1764 & 1765, faisoit également appliquer avec beaucoup de succès un vésicatoire sur la région du foie, dans l'*hépatitis* accompagné de constipation, après avoir fait auparavant saigner le malade du côté droit, & lui avoir ensuite lâché doucement le ventre. Ce Médecin a même étendu l'application des vésicatoires dans la même épidémie, jusques sur les exostoses vénériennes ; pratique déjà notée par M. *Cinque*, & confirmée par les nombreuses Observations de M. le Docteur *De Mauro* son Confrère. (Vid. *ibid.*) J'ai moi-même ordonné plus d'une fois des vésicatoires sur la région du foie, dans des engouemens putrides ou catharreux, avec une irritation très-vive de ce viscère, & cette application m'a très-bien réussi. Il seroit inutile d'accumuler ici les preuves en faveur de cette pratique;

j'ajouterai ſeulement à l'égard des coliques inteſtinales (& cette addition peut être de quelque utilité pour les jeunes Praticiens), qu'on eſt parvenu à diſſiper des coliques ſpaſmodiques très-vives, par l'uſage de la teinture de cantharides de la formule ſuivante, qui m'a été communiquée par mon ami *M. Batt*, Médecin anglois.

Prenez de cantharides en poudre, ℥ ß.
Eau-de-vie de commerce...... pint. j.
Mettez le tout dans un vaiſſeau convenable, & faites digérer au ſoleil pendant trois jours.

On ſe ſert de cette teinture en embrocations ſur le bas-ventre ; on y emploie chaque fois depuis une drachme ou un peu moins, qui eſt la doſe par laquelle on commence ordinairement, jusqu'à une once, en augmentant par degrés. On ſe règle encore pour ces doſes, non-ſeulement ſur la ſenſibilité du ſujet, les circonſtances de l'âge, du ſexe, &c. mais encore ſur la ſurface plus ou

moins grande de la partie. On frotte légèrement avec la main trempée dans cette teinture, jusqu'à ce que la partie soit sèche. Ces embrocations sont encore très-utiles dans l'asthme convulsif ou spasmodique, appliquées sur les bras ou le muscle *grand pectoral*. On a également observé, que dans plusieurs affections de poitrine du genre des catharreuses ou pituiteuses, les embrocations avec la teinture de cantharides sur les parties supérieures du *thorax*, ou même à la partie interne & supérieure des deux bras, facilitoient beaucoup l'expectoration si nécessaire dans ces sortes de cas, ou la rétablissoient. La teinture de cantharides est encore très-efficace dans les douleurs profondes de rhumatisme, ainsi que dans la néphrétique soit rhumatismale ou catharreuse, soit encore spasmodique. Dans la première affection, on frotte sur les membres douloureux, & dans la seconde sur la région lombaire. Je sais qu'on peut obtenir les mêmes

effets par le moyen du véſicatoire proprement dit, comme l'ont démontré plusieurs Praticiens, entr'autres *M. Raymond*, célèbre Médecin de Marſeille, (Voyez ſon Traité ſur les *véſicatoires*); mais ce qui ſemble mériter dans plusieurs cas la préférence à la teinture de cantharides, c'eſt que les malades & les aſſiſtans ne répugnent pas à ce remède, comme ils répugnent aux véſicatoires. Il paroît d'ailleurs que cette teinture n'eſt guères qu'un *rubéſiant*, quoique tout auſſi pénétrant, tout auſſi *attractif* que l'emplâtre avec la poudre de cantharides. Du reſte, il n'eſt peut-être pas inutile de remarquer ici, que la teinture de cantharides a été employée, même à l'intérieur, dans une violente péripneumonie, par un habile Médecin de *Maſſa Lombarda* en Italie, (*M. Fantini*), comme elle l'a été avec le plus grand ſuccès contre le *Diabetes*, par M. le Docteur *Briſbane* en Angleterre. M. *Fantini* dont l'obſervation mérite d'être connue, avoit

tenté inutilement ſur ſon malade les ſaignées, dont une de la jugulaire ; les fomentations émollientes ; la vapeur du *poſca* ou de l'*oxicrat* bouillant ; les onctions à la poitrine ; les boiſſons inciſives, délayantes, nitrées ; l'uſage alternatif d'une mixture compoſée de l'oximel ſcillitique & de quelques gouttes d'eſprit de corne de cerf ſaturé avec le ſuc de limon, & d'une décoction du *Polygala* d'Europe. Il avoit même donné cette racine en ſubſtance ou en poudre, fait prendre tous les ſoirs, à l'heure convenable, un julep camphré, & appliquer un large véſicatoire ſur chaque cuiſſe &c... Le malade ſe trouvant preſque au moment d'être ſuffoqué, avec un pouls très-petit & concentré, & dans un état d'extrême foibleſſe, M. *Fantini* ſe détermina à lui donner cette teinture, dont il lui fit prendre d'abord douze gouttes en mixture dans une once de ſirop violat, diviſant le tout en pluſieurs petites cueillerées données de temps en temps, & faiſant

boire abondamment par-deſſus, d'une ptiſane légérement acidulée & nitrée; il pouſſa enſuite la doſe de la teinture de cantharides, juſqu'à celle de vingt gouttes dans deux onces de ſirop violat, donnant le ſoir une émulſion avec les amandes & quelques grains de gomme arabique. Au moyen de ce traitement, le malade fut entièrement rétabli dans peu de jours. (Voyez *Aviſi ſopra la ſalute humana* 17 Aprile 1777.) Au ſurplus, on ſent bien qu'une pareille pratique ne peut avoir lieu que dans des cas extrêmes, & que l'emploi des remèdes de cet ordre doit toujours être confié à des mains expérimentées.

Pour ce qui eſt maintenant des ſaignées locales, il n'eſt pas de Médecin qui n'ait été témoin des bons effets des ſaignées ou de l'application des ſangſues, ſur le ſiége même du mal, ou dans l'endroit le plus voiſin. Nous avons parlé ailleurs de la confiance des anciens pour cette pratique, & des dogmes qui les dirigeoient

dirigoient à cet égard. (Voyez notre *Essai sur le* Pouls) *Hæredia*, Auteur Espagnol dont les écrits mériteroient d'être plus connus parmi nous, prescrit l'application des sangsues aux vaisseaux hémorrhoïdaux, dans les fiévres de mauvais caractère dont le foie paroît être le foyer. Dans les inflammations essentielles du foie qui se compliquoient avec la péripneumonie, *M. Sarcone* faisoit également tirer du sang des vaisseaux hémorrhoïdaux par le moyen des sangsues, ou prescrivoit la saignée du pied; il n'étoit jamais retenu par les embarras de la poitrine, à moins toutefois que l'inflammation du foie ne survint dans le plus haut degré de la péripneumonie.

Ce savant Praticien employoit encore, à la manière d'*Hippocrate*, des anodins sur le côté douloureux de la poitrine, dans la pleurésie spasmodique qui survenoit dans l'épidémie de *Naples*. Après avoir fait saigner le malade du côté de la douleur, il y appliquoit ou l'emplâtre

de ciguë, ou des fomentations chargées de la diſſolution de quelques grains d'opium. (Voyez *Iſtor. Ragion. de mali oſſerv. in Napol. &c.*) Les anodins appliqués ſur la région épigaſtrique, ſont encore très-utiles dans pluſieurs irritations ou affections ſpaſmodiques de l'eſtomac. J'emploie preſque journellement des écuſſons calmans ou anti-ſpaſmodiques contre des coliques d'eſtomac ou des vomiſſemens habituels, fondés ſur une irritation ſpaſmodique de ce viſcère, principalement chez les perſonnes du ſexe. Je fais préparer ces écuſſons ou avec la thériaque récente, ou avec le *diabotanum* & autres compoſitions de ce genre, auxquelles j'ajoute, ſelon les circonſtances, ou de la poudre de macis, ou de celle des feuilles sèches de la grande ciguë, ou quelques grains d'opium avec le camphre, &c. J'ai vu ces applications calmer ou diſſiper preſque ſur le champ, des coliques & des vomiſſemens qui tourmentoient habituelle-

ment depuis plusieurs mois les malades; & ce qui met la chose hors de doute, c'est que les accidens s'étant renouvellés par la négligence de ces personnes à porter ces écussons, ils ont cédé bientôt, comme la première fois, à une nouvelle application du remède.

L'opium ou le *philonium romanum* donnés en lavement, réussissent également mieux dans certains cours de ventre, que pris par la bouche, comme l'observe très-bien *M. Lind.* De tous les remèdes tentés sur l'Illustre M. de *Haller*, dans la cruelle maladie dont il est mort, nul ne l'a tant soulagé que des lavemens avec le Laudanum liquide de *Sydenham*, qui lui avoient été conseillés par son digne ami M. le Chevalier *Pringle.* Dans des cas graves de dyssenterie, dit encore *M. Lind*, j'ai été quelquefois obligé de donner la *teinture thébaïque* en lavement, jusqu'à la dose de demi-once pour parvenir à calmer entièrement les spasmes; mais je faisois ordinairement

précéder les pédiluves & les véficatoires aux jambes ou fur le bas-ventre, fi les autres moyens n'avoient pas réuffi. Il ajoute qu'il a fait appliquer plus d'une fois à la plante des pieds contre l'*opifthotonos*, dans fon Hôpital de *Haflar*, un mêlange d'opium & de camphre. Cette application diffipoit fur le champ le fpafme qui revenoit avec la même violence, lorfqu'on difcontinuoit l'ufage de ce même remède. Ne pourroit-on pas dans le tetanos de la mâchoire inférieure, pourfuit *M. Lind*, aider l'efficacité de l'opium donné intérieurement, par des fomentations avec une diffolution de cet extrait fur la partie bleffée ou le fiége même du fpafme, de manière à procurer une ftupeur ou une efpèce de relâchement paralitique de ces parties ? Enfin, notre Auteur parle encore ici de la falivation excitée par l'onguent mercuriel, comme ayant été employée avec fuccès contre ces fortes d'affections fpafmodiques. (Voyez *an Effay on Difeafes*, &c.)

Page 32.

(5) Ce mêlange ſalin, très-recommandé originairement par *Rivière*, eſt donné preſque en tout temps, & contre un ſymptôme quelconque dans la plupart des fiévres, principalement dans celles où l'on croit reconnoître un caractère bilieux. Nous en faiſons beaucoup d'uſage à *Montpellier*, ſpécialement à titre d'anti-émétique; mais il ne paroît pas qu'on puiſſe compter beaucoup ſur ce remède, comme anti-ſeptique ou fébrifuge, à moins de ne penſer comme les partiſans de la doctrine moderne ſur l'*air fixe*, qui le claſſent parmi les anti-ſeptiques efferveſcens. Nous ne conſidérerons point ici la mixture de *Rivière*, ſous ce dernier point de vue. Il faut attendre que les Phyſiciens ſoient plus d'accord entr'eux, ſur ce qu'ils appellent *air fixe*, & que les Médecins aient appris à connoître ſes effets dans les maladies putrides, autrement que par quelques

obſervations iſolées. Mais en eſtimant la mixture de *Rivière* comme ſel neutre, il paroît qu'elle doit faire un remède fort doux, comme tous les ſels de cette claſſe, & que vraiſemblablement ſa vertu ſe réduit à celle de diurétique ou de diaphorétique léger, d'où il faut peut-être déduire en partie, ſon effet anti-émétique. Il eſt donc clair qu'en prévenant un accès de fiévre, ce remède doit agir par l'impreſſion particulière de l'air ou de la vapeur qui réſulte de ſon état d'effervescence, ſur le *Senſus* de l'eſtomac, & par la révolution qui s'enſuit dans le ſyſtême nerveux; ce qui confirme le ſentiment de *M. Lind.* Que ſi l'on veut faire dépendre cet effet d'une ſurabondance d'alcali qui reſte après l'efferveſcence, il eſt des Praticiens qui préféreroient dans ce cas l'alcali fixe ſeul, ou mieux encore l'alcali volatil, d'après la qualité ſtimulante & anti-ſpaſmodique qu'ils reconnoiſſent dans ce ſel; car beaucoup de fiévres intermittentes ſont encore plus

fondées ſur l'irritation ou le ſpaſme, que ſur la putridité. Témoins les bons effets du camphre (qui certainement n'eſt pas un effervescent) donné au commencement de l'accès, ou peu de temps avant. C'eſt ſans doute d'après cette vertu anti-ſpaſmodique dans l'alcali volatil, qu'il faut apprécier les bons effets que *M. Darluc*, célèbre Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité d'*Aix* en Provence, a obtenus de ce ſel contre la rage (*a*); fait qui auroit très-bien figuré dans les écrits qui ont paru en dernier lieu, ſur les vertus de l'alcali volatil *Fluor*. L'Auteur des réflexions ſur la méthode générale de traiter & de guérir les fiévres, publiées à *Londres* en 1772, (*M. Lettſon*) prétend que les alcalis volatils diſſipent le ſpaſme fébrile qui ſe fait remarquer principalement ſur l'habitude du corps, & en même temps la conſtriction des extrémités vaſculaires, d'où ſuit une

(*a*) Voyez le Journal de Médecine du mois d'Avril 1761.

tranſpiration modérée & utile. (*Voyez la note* 11.) Il dit avoir obſervé qu'en général ces bons effets avoient lieu, dans le commencement des fiévres, après l'adminiſtration de l'alcali volatil ſeul ou ſans mêlange d'acide, beaucoup plutôt que quand ce ſel étoit neutraliſé par un acide végétal. Il y a toujours dans l'eſtomac de l'homme quelqu'acide; or, dit-il, ſi cet acide contribue dans la maladie, ſoit par ſon ſéjour dans ce viſcère, ſoit par ſa quantité, il paroît qu'on doit mieux réuſſir en donnant un alcali pur, qu'en le donnant neutraliſé avec un acide végétal, lors ſur-tout qu'on n'a pas à ſoupçonner une ſurabondance de bile dans l'eſtomac. En outre, la volatilité d'un remède quelconque, le rend plus ſûrement anti-ſpaſmodique, & l'on ſait quel parti l'on peut tirer de l'alcali volatil dans le traitement des maladies contagieuſes, ainſi que la pratique de *M. Lind* le démontre en pluſieurs endroits de cet Ouvrage. Ajoutons au ſujet de ces bons effets de

l'alcali volatil, dans ces fiévres de mauvais caractère, que M. *Cullen* se fondant toujours sur l'opinion que le plus grand danger des fiévres est ordinairement dans le froid des paroxismes, observe qu'on n'a pas de meilleur remède contre cet accident, que l'alcali volatil; que ce remède agit en excitant une douce chaleur qu'il détermine puissamment de l'intérieur à la surface; que cet effet bien prouvé l'a fait encore recommander comme *pectoral;* qu'il est donné à titre d'anti-septique dans les fiévres malignes & putrides, d'après les observations ou la décision de M. *Pringle;* mais qu'il est évident, attendu la dose modique sous laquelle il agit & la promptitude de son opération, qu'on doit peu compter sur sa vertu anti-septique à l'égard de nos fluides, & que son action se borne presque entièrement à l'estomac. (*Lectur. on the mater. med. pag.* 385).

Page 58.

(6) Dans quelque contrée mal-saine

qu'on ſe trouve, il eſt rare qu'il n'y ait dans le voiſinage quelqu'endroit qui par ſa ſituation, offre un aſyle aſſuré contre les maladies, lors ſur-tout que ces dernières ne règnent que dans certaines ſaiſons. Les perſonnes tranſplantées dans des pays étrangers, devroient donc s'éloigner de ces endroits mal-ſains durant la ſaiſon des maladies, juſqu'à ce qu'elles fuſſent bien habituées au climat. C'eſt d'après ces vues ſages, que notre Auteur recommande, dans ſon *Eſſai ſur les maladies des pays chauds*, de s'embarquer & de reſter ſur mer à une diſtance convenable de la terre, pendant la durée des maladies. On choiſit pour cet effet, de grands vaiſſeaux ſur leſquels les Négocians, les artiſans & autres perſonnes peuvent vaquer à leurs occupations ordinaires, comme s'ils étoient ſur terre. Ces vaiſſeaux ſont appellés en anglois *Floating Factories*. Il n'eſt pas, ſelon *Chardin*, de pays au monde où l'air ſoit auſſi mal-ſain qu'au *Bander-*

abaſſi, ſur-tout depuis la fin d'Avril juſqu'à la fin de Septembre. Dès le mois de Mai tout le monde s'en va dans les montagnes ; ceux qui reſtent pour garder les maiſons, ſe relayent de dix en douze jours. L'air de l'iſle de *Saint-Thomé* dans l'Afrique, n'eſt pas moins pernicieux que celui de *Bander-abaſſi :* on a remarqué que les jeunes Européens qui y ſont tranſplantés avant d'avoir toute leur croiſſance, demeurent au point où ils ſe trouvoient à leur arrivée, c'eſt-à-dire, ſans croître davantage. (Voyages du Chevalier *Marchais* en *Guinée.*) Les Portugais ſavent combien il leur en a coûté, pour avoir fait paſſer tout d'un coup leurs premières Colonies au centre d'un climat chaud & humide. Pour faire ceſſer cette mortalité, ils ſe virent obligés de former des ſtations de trente en trente lieues, où les Colons reſtoient des mois entiers pour s'habituer peu à peu à la malignité de l'air. Ils ne paſſoient plus loin, que lorſqu'on les croyoit déjà

accoutumés au climat. (Voyez encore la *Médecine expérim.*)

Page 84.

(7) C'eſt une eſpèce d'arbriſſeau réſineux (probablement la *ſapinete*, eſpèce d'*épicias*), dont les feuilles ſe rapportent beaucoup à celles du pin, & qui eſt particulier à l'*Amérique ſeptentrionale.* Les Colons anglois de ce pays, en préparent une eſpèce de bière; ils font, pour cet effet, bouillir les petites branches du *ſpruce* dans l'eau, avec de l'avoine ou quelqu'autre grain, & ajoutent à cette décoction de la mélaſſe, &c.

Page. 97.

(8) Il étoit très-dangereux dans l'épidémie de *Naples*, de reſpirer pendant long-temps ou pendant la nuit, l'air renfermé des chambres des malades, principalement quand la maladie étoit parvenue à ſon plus haut période, quand la peau étoit couverte de pétéchies, qu'il

y avoit météorifme, felles putrides & abondantes, ou des fueurs d'une odeur défagréable.

Si les malades atteignoient à cette période de la maladie, & que la crife, foit qu'elle dût être heureufe, foit qu'elle dût être mortelle, fût au moment de fe faire, pour lors l'air de l'appartement fe trouvoit chargé d'une vapeur putride fi forte, fi confidérable, qu'on eût dit que toute la maifon étoit plongée dans une atmofphère infecte, dont l'extrême puanteur fe faifoit fentir d'affez loin de ceux qui en approchoient &c. & il fuffifoit à quelques perfonnes mal-difpofées, de fe préfenter fur le feuil de la porte de la chambre du malade, pour contracter la maladie. (Voyez *Iftor. Ragion. de mali offerv. in Napoli*, &c.)

Page 101.

(9) Il eft certain que l'infection réfulte fouvent des *effluvia*, qui s'exhalent des matières que laiffent échapper les cada-

vres des perſonnes mortes de maladies contagieuſes, ainſi que l'Auteur le remarque expreſſément dans une note à la p. 79. C'eſt encore ainſi qu'on a vu plus d'une fois, des perſonnes contracter des maladies contagieuſes, pour avoir aſſiſté au convoi d'une autre perſonne morte infectée d'une fiévre du même genre. (Voyez *M. Guillaume Buchan* dans ſa *Médecine domeſtique*, tom. 2. pag. 200, chap. *de la fiévre maligne.*) Mais tous ces exemples ne contrediſent pas ce qu'obſerve plus haut l'Auteur ; ſavoir, que l'infection eſt quelquefois le produit, des émanations du corps des fébricitans attaqués de maladies contagieuſes.

Page 103.

(10) *M. Rouppe* (*de morb. navig.*), & quelques autres Médecins avant lui, ſont de l'avis de *M. Lind.* Ils ſemblent n'admettre d'autre voie, pour l'introduction des miaſmes qui produiſent les fiévres, que celle de l'eſtomac où ces

corpuſcules nuiſibles exercent d'abord leur activité. Quoique la choſe arrive ſans doute très-ſouvent de cette manière, il n'en eſt pas moins probable que cette introduction peut également ſe faire à travers les pores de la ſurface ou les vaiſſeaux abſorbans, ainſi que le penſoit *Hippocrate* & que la cure de ces fiévres paroît l'indiquer. *M. Lind* lui-même aide à confirmer cette opinion, par les exemples qu'il fournit de pluſieurs perſonnes infectées, pour avoir porté des hardes qui avoient appartenu à des malades attaqués de fiévres contagieuſes ou de la petite vérole, ou pour avoir couché dans leurs lits ou dans leurs draps, avant la *déſinfection* de ces ſubſtances, ou enfin pour être reſtées dans des bâtimens mal-ſains, dans des hourques, &c. On en trouve une autre preuve également déciſive, dans ce que le même Auteur rapporte des pluies putrides de la *Guinée*, ſur leſquelles il entre dans des détails qu'on ſera peut-être bien

aiſe de lire ici. Les premières pluies, dit *M. Lind*, qui tombent dans la *Guinée*, ont été regardées comme très-malſaines ; on a remarqué qu'elles pourriſſoient le cuir des ſouliers dans quarante-huit heures ; elles tachent en outre les habits, comme ne font pas les autres pluies ; & la terre, dans les endroits auparavant deſſéchés & brûlés par la chaleur, ſe trouve, peu de temps après ces pluies, couverte de ſerpens, de crapauds, de lézards, &c. Il s'engendre preſque ſubitement de gros vers dans les peaux qui en ſont mouillées ; & il eſt remarquable que les oiſeaux qui mangent volontiers de preſque tous les inſectes, refuſent conſtamment de ceux-ci. Il a été également obſervé que des draps de laine qui avoient été mouillés de ces pluies, ont été couverts quelquefois en peu d'heures, de vers, après avoir été ſéchés au ſoleil. Les habitans du pays ſont obligés, pour ſe garantir de ces pluies, de ſe tenir dans des huttes bien

fermées,

fermées, où ils entretiennent des feux continuels, fument du tabac, & boivent de l'eau-de-vie. Que s'ils ont le malheur d'en être mouillés, il se jettent tout de suite dans l'eau salée; & comme c'est parmi eux un usage de se baigner tous les jours, ils vont dans cette saison prendre le bain dans des fontaines particulières, attendu le danger qu'il y auroit de le faire dans les rivières grossies de ces pluies mal-faisantes. On a remarqué une année, dans le *Sénégal*, qu'au commencement de la saison des pluies, & dans la nuit qui succéda à ces terribles tempêtes appellées *hurricanes* dans les *Indes*, & *torneadoes* sur la côte de *Guinée*, un grand nombre de soldats, & les deux tiers des femmes angloises qui se trouvoient dans le pays, tombèrent malades en même temps, quoique la garnison se fût jusques-là mieux portée que de coutume. (Voyez *an Essay on Diseases*, &c.)

Page 111.

(11) Si tous les bons Praticiens n'étoient convaincus, des grands & heureux effets de l'émétique donné au commencement de la maladie, on trouveroit ici les preuves les plus décisives en faveur de cette pratique, que des Médecins d'ailleurs célèbres ont voulu décrier, quelques-uns même avec un ton de critique ou d'aigreur qui n'est pas fait pour persuader, & qui rappelle l'esprit trop prévenu du Gazetier *Guy-Patin*. Les émétiques donnés dans la première période de la maladie, non-seulement enlèvent les matières putrides & les miasmes contagieux que contiennent les premières voies, mais ils font encore cesser, du moins en très-grande partie, le spasme fébrile qui concentre la chaleur, les humeurs & les forces vers le noyau du corps, amènent ainsi la rémission de la fiévre, & favorisent certaines éruptions critiques dans quelques

fiévres exanthémateuſes, & autres éruptives. Ils préviennent d'ailleurs la diarrhée dangereuſe qui ſurvient ſouvent vers le déclin des maladies putrides, ſelon la remarque de *Sydenham*. « Les » vomitifs dans le commencement, dit » l'illuſtre *M. Lieutaud*, (en parlant » de la fiévre maligne), ſont indiſpenſa- » bles.... Les bons effets que produiſent » les émétiques pris dans le temps con- » venable, ſe manifeſtent lorſqu'on a » ſous les yeux un nombre conſidéra- » ble de malades, dont les uns ont vomi » dans le commencement de leur ma- » ladie, & les autres ont manqué de » ce ſecours. Ceux qui, dans les épi- » démies, ſont à la tête des Hôpitaux, » doivent l'avoir obſervé. » (*Précis de Médecine pratique.*) Si le raiſonnement peut ajouter quelque choſe à l'obſervation, on pourroit citer encore ici un argument de *M. Lind*, en faveur des avantages d'une prompte adminiſtration de l'émétique dans les maladies fiévreuſes

de mauvaiſe eſpèce. Si un Européen, dit ce célèbre Praticien, ſe trouve à ſon arrivée dans les *Indes occidentales*, ou dans quelqu'autre pays entre les *tropiques*, attaqué d'une fiévre, il eſt impoſſible au Médecin de prévoir les ſymptômes qui peuvent ſurvenir dans le cours de la maladie. Il faut donc que ce Médecin tâche d'amener, le plutôt poſſible, la fiévre à un état de rémiſſion, dont il doit profiter pour adminiſtrer ſans délai le quinquina ; ce qu'il ne peut faire plus ſûrement que par l'émétique. (Voyez *Eſſai ſur les maladies des pays chauds.*) Nous verrons dans la ſuite de cette note, combien eſt fondé ce raiſonnement de l'Auteur. Il eſt encore à remarquer, que le tartre émétique eſt en général moins efficace vers les derniers temps d'une fiévre, qu'au commencement ; le vomiſſement qu'il opère, à cette époque de la maladie, réduit le malade, déjà foible, au dernier degré de foibleſſe. Mais quel eſt le moment le

plus favorable pour l'adminiſtration de ce remède, au commencement de la maladie ? Nous le voyons ici recommandé & employé avec ſuccès par *M. Lind*, dès les premiers friſſons ou dans l'état de *rigor* des fiévres contagieuſes. Quelques autres le preſcrivent également aux premières atteintes de l'accès, dans les fiévres intermittentes. Les anciens faiſoient vomir tout de même, à l'entrée du redoublement, dans la fiévre bilieuſe. Ceux qui ſuivent cette pratique, entr'autres quelques Médecins anglois, ſe fondent ſur une théorie ingénieuſe qui mérite d'être expoſée ici avec quelque détail, en faveur de ceux qui aiment à raiſonner, & que ces Médecins prétendent déduite de l'obſervation. Si l'on conſidère diſent-ils, les ſymptômes qui ont ordinairement lieu dans les différentes périodes de la fiévre, on ſe convaincra que l'effet de cette eſpèce de matière vénéneuſe ou méphitique, qui, étant introduite dans le corps, y devient la cauſe

matérielle des fiévres graves, eſt d'affoiblir les forces nerveuſes & le ton naturel du cerveau, ainſi que le prouve l'affoibliſſement dans l'action du cœur & des groſſes artères, qui ſe fait remarquer dans ces circonſtances (*a*). Or, il réſulte de cette foibleſſe, que le ſang n'étant plus pouſſé avec la même force dans les petits vaiſſeaux de l'habitude du corps, ces derniers tombent dans un état de contraction ſpaſmodique, auquel concourt ſpécialement le ſentiment de froid que le corps éprouve à ſa ſurface, ſoit d'après la concentration des mouvemens, de la chaleur & des humeurs, ſoit encore en partie d'après l'affoibliſſement dans le ton du ſyſtême nerveux. Ainſi donc, la paleur, la laſſitude, le reſſerrement ſpaſmodique de l'habitude du

(*a*) Cette théorie confirme en particulier le ſentiment de M. *Lieutaud*. « On ne ſauroit douter, dit-il, que la » fiévre maligne, ſouvent épidémique & meurtrière, » n'ait ſon principal ſiége dans les nerfs & le cerveau. » Ce que ce ſage Praticien ajoute ſur les vraies cauſes de cette maladie, ſemble donner la plus grande force à cette opinion.

corps, & la conſtriction notable qui a lieu au commencement du froid de l'accès, doivent être regardés comme un effet du ſpaſme, auquel l'affoibliſſement du ſyſtême nerveux proprement dit donne lieu, & de l'action diminuée du cœur & des artères. Pour éclaircir convenablement cette queſtion, on peut partir de ce principe connu & avoué du moindre Phyſicien, ſavoir, que les ſolides dans l'animal ſont élaſtiques, que les vaiſſeaux ſanguins, entr'autres, perſiſtent naturellement dans un état de diſtenſion, au moyen du ſang qui eſt pouſſé inceſſamment dans leurs cavités, & que cet état ſe propage, par la même cauſe, juſqu'aux extrêmités capillaires. Cela poſé, il eſt évident que le ſang refluant, par une eſpèce de mouvement rétrograde, vers le cœur durant le froid de l'accès, la diſtenſion de ces extrêmités vaſculaires doit être diminuée en vertu de leur ſimple élaſticité; mais en même temps, comme ces petits vaiſſeaux ſe trouvent encore

doués d'une contractilité musculaire, ils doivent en conséquence participer, non-seulement à la constriction spasmodique générale qui arrive dans le froid de l'accès, mais encore persévérer plus long-temps dans cet état de constriction spasmodique; ce qui n'auroit certainement pas lieu, s'ils étoient simplement élastiques. En effet, quoique durant le paroxisme fébrile, il y ait un temps où la chaleur se trouve bien décidée, & l'action du cœur & des grosses artères rétablie; néanmoins la constriction, dans les extrêmités vasculaires, semble persister encore pendant un temps plus ou moins considérable; comme il paroît par la sécheresse de la langue & de la peau, la paucité des urines, l'aridité des plaies ou des ulcères, l'affaissement des tumeurs, & autres signes qui tous indiquent, que la constriction spasmodique de l'habitude du corps n'a pas encore cessé.

Il paroît donc que l'affoiblissement

dans le ton du ſyſtême nerveux proprement dit, & dans l'action du cœur & des groſſes artères, détermine d'abord dans la fiévre, une conſtriction ſpaſmodique de la ſurface & des extrêmités vaſculaires, d'où dépendent pluſieurs ſymptômes notamment le tremblement, l'horripilation, le froid, l'averſion pour le mouvement, avec un ſentiment d'inquiétude ou de mal-aiſe qui l'accompagne. Or, que le tremblement, par exemple, ne ſurvienne que dans un état de foibleſſe, cela eſt prouvé par la peine que ſentent les malades, lorſqu'ils veulent faire un effort pour remuer leurs membres, ou les changer de place. C'eſt encore ainſi que le claquement de dents, dérive évidemment d'une alternative conſtante de foibleſſe dans les forces muſculaires, & d'efforts excités par la volonté.

Mais comme ce reflux d'humeurs, de chaleur & de forces, de la ſurface au centre du corps dans le froid de la

fiévre, vient enfin à produire un *ſtimulus* ſur les parties internes (ſi toutefois ce *ſtimulus* n'eſt pas déterminé par les loix particulières affectées à l'économie animale, qui conſtituent, excitent ou modèrent les *vires medicatrices naturæ*), il en réſulte, après un temps plus ou moins long, une réaction du centre à la circonférence, qui remonte l'action du cœur & des groſſes artères, augmente celle du ſyſtême nerveux, & fait enfin ceſſer le ſpaſme des extrêmités vaſculaires; d'où la chaleur devient de plus en plus générale & extérieure, & bientôt la ſueur ſe répand à la ſurface, ce qui termine l'accès.

Il réſulte de ce tableau en raccourci, des phénomènes qui s'obſervent plus ou moins évidemment dans un paroxiſme fébrile, qu'il y a eſſentiellement dans la fiévre, foibleſſe, ſpaſme & augmentation d'action dans les ſolides, laquelle augmentation eſt déterminée par les deux accidens précédens; de manière

que la foibleſſe & le ſpaſme conſtituent la cauſe prochaine de la fiévre, comme l'augment d'action & la ſueur qui lui ſuccède, conſtituent la cure naturelle. (Voyez *Phyſical and literary Eſſays*, vol. 2, art. 7, of. D. *Cullen*, à qui cette doctrine appartient preſqu'en entier, & *Franklin*, *letters and papers on philoſophical ſubjects*, pag. 366.)

Mais, comme après un paroxiſme fébrile, le corps ſe trouve avoir moins de force qu'il n'en avoit auparavant, les effets renouvellés de cette foibleſſe doivent en général concourir néceſſairement, ſoit par l'impreſſion de l'habitude ſur les forces nerveuſes (*a*), ſoit par quelqu'autre circonſtance, à produire une chaîne de paroxiſmes, ſi on ne par-

(*a*) Il eſt ſans doute inutile d'obſerver ici, que ſous le mot collectif de *forces nerveuſes*, ſont néceſſairement compriſes les forces *ſenſitives* & les forces *motrices*; car le ſentiment *ex ſe* & le mouvement *ex ſe* ſont les attributs eſſentiels des nerfs. (Voyez là-deſſus notre Diſſertation *de fibræ naturâ viribus & morb. in corpore viventi*, 1759, & l'article *ſenſibilité* du Diction. Encyclopédique.

vient à fortifier la machine, par des remèdes capables de détruire ces causes essentielles de la fiévre.

En suivant maintenant ce raisonnement, on trouvera qu'en général dans la fiévre, les deux principales indications curatives les plus conformes aux efforts naturels de la machine, sont, en premier lieu, d'éloigner le spasme par des remèdes qui peuvent relâcher les extrêmités vasculaires, favoriser, par ce moyen, une distribution libre & égale des mouvemens & des humeurs vers la surface du corps, & produire en conséquence une sueur ou transpiration qui, pour l'ordinaire, ne tarde pas à être suivie d'une intermission ou rémission de la fiévre; deuxièmement enfin, de fortifier.

Or, la première indication ne sauroit jamais être bien remplie que par l'émétique, d'autant mieux qu'outre l'évacuation des matières nuisibles des premières voies, il se fait, au moyen de la secousse

des nauſées & du vomiſſement que procure ce remède, comme une eſpèce de détente qui porte les mouvemens du dedans au dehors ; en même temps, la chaleur ſe répand à la ſurface, les extrêmités vaſculaires ſe relâchent, le ſpaſme ſe diſſipe, & la peau s'humecte de la matière de la ſueur ou de celle de la tranſpiration, de la même manière que nous avons vu que cela arrivoit, dans la terminaiſon des accès de fiévre, par les ſeuls efforts de la nature ; en ſorte que l'émétique peut être regardé, dans le traitement des fiévres, comme évacuant & anti-ſpaſmodique tout enſemble. Il ſuit en même temps de ces principes, que l'émétique eſt plus convenablement placé (lors toutefois qu'il n'y a point de ſymptômes qui le contre-indiquent) au commencement ou aux approches du froid de l'accès, comme le pratique *M. Lind ;* quoiqu'il pût l'être également à la fin de ce froid, comme le veulent quelques-uns, entr'autres

M. Thompson, (Voyez *Mémoires d'Edimbourg*, vol. 4.), fondés ſur ce que la nature excite ſouvent pour lors des nauſées ou le vomiſſement, & que ce dernier, en quel temps de l'accès qu'on le procure, fait ceſſer le froid & abrége la durée de l'accès, en déterminant plutôt la chaleur & la ſueur qui l'accompagne. C'eſt encore ſur ces effets de l'émétique, & ſur la ſuppoſition que quand un accès doit être mortel, il l'eſt ordinairement dans le froid, que s'appuyent d'autres Praticiens pour faire vomir, le plutôt poſſible, dans les maladies fiévreuſes, dans la vue de prévenir ce froid qu'ils redoutent. Enfin, il eſt encore des Praticiens qui s'autoriſent des vertus que nous avons vu qu'on attribuoit à l'émétique, pour donner ce remède dans tous les temps du paroxiſme fébrile; car, diſent ces Médecins, le ſpaſme qui eſt l'accident auquel on peut rapporter la continuation de la fiévre, exiſtant en un degré plus ou moins conſidérable, pen-

dant la durée entière de l'accès, l'émétique peut être adminiſtré indifféremment, dans tous les temps du paroxiſme. En effet, ſi on le donne dans le chaud de l'accès, il produira plus immédiatement ou plus prochainement la ſueur; & ſi c'eſt dans le temps même de cette dernière, elle en ſera & plus abondante & plus libre. En un mot, au moyen de l'émétique donné dans l'une ou l'autre des circonſtances mentionnées, la fiévre eſt quelquefois diſſipée, ou du moins il en réſulte le plus ſouvent une rémiſſion qui donne jour à l'adminiſtration du quinquina, laquelle eſt, dans la plûpart de ces maladies graves, de la plus grande importance, & ſatisfait à la ſeconde indication principale qu'on a à remplir dans le traitement des fiévres, qui eſt de fortifier.

Tels ſont les raiſonnemens qu'on apporte, pour donner l'émétique dans le chaud ou dans le froid de l'accès indifféremment; & cette pratique, ainſi que

nous l'avons remarqué au commencement, & que le prouve l'exemple de *M. Lind*, eſt celle de quelques Médecins anglois très-habiles. Cependant, il s'en faut beaucoup que ce ſoit là une pratique générale parmi les Médecins de l'Europe ; le plus grand nombre au contraire penſe très-ſagement, qu'on doit attendre, autant qu'il eſt poſſible, l'état d'intermiſſion ou de rémiſſion dans les fiévres, ou du moins le déclin du paroxiſme, pour donner l'émétique ou un purgatif quelconque ; ils croient même devoir obſerver cette loi ſur le choix du temps de la rémiſſion, juſques dans l'adminiſtration des lavemens. Ces Médecins remarquent en général, que l'agitation que cauſe l'accès, eſt quelquefois augmentée conſidérablement par l'action du plus léger émétique ou du moindre purgatif ; que la durée de cet accès en eſt le plus ordinairement prolongée ; que ſouvent même l'action de l'émétique entraîne des angoiſſes précordiales, aug-

mente

mente les ſpaſmes, & produit encore quelquefois des mouvemens convulſifs, &c.; raiſons qui toutes diſſuadent, & font redouter l'adminiſtration de l'émétique dans le temps du paroxiſme, & ſont puiſées dans l'obſervation la plus conſtante & la plus générale. C'eſt de cette même ſource qu'étoit déjà émanée la ſentence de *Cos*, qui défend l'emploi des purgatifs avant la rémiſſion de la fiévre, *qui validis febribus decumbunt, his non ante febris remiſſionem, pharmaca dare oportet.* (*De purgant.* §. 20.) Faut-il maintenant condamner comme téméraires, ceux qui donnent l'émétique au commencement ou pendant la durée des paroxiſmes, & rejeter abſolument une pratique qui a également pour elle, l'expérience heureuſe de pluſieurs Médecins très-éclairés? Non ſans doute; & en louant la ſage circonſpection des uns, il ſera aiſé de juſtifier la précipitation apparente des autres, ſi l'on conſidère que tout ce que

nous avons expoſé plus haut, concernant l'adminiſtration de l'émétique au commencement du froid de l'accès, ou pendant la durée de ce dernier, doit être rapporté entièrement au traitement des maladies contagieuſes, où il y a le plus ſouvent *periculum in morâ*, où il ne faut pas perdre un inſtant pour arrêter les progrès du venin, & amener promptement une rémiſſion dans la fiévre, & où, pour cet effet, on ne peut rien faire de mieux que de donner ſans délai l'émétique. C'eſt ainſi que tous les Praticiens inſtruits s'accordent, lorſqu'il ſe préſente dans les fiévres des ſymptômes urgens de foibleſſe & de grande putridité, à donner inceſſamment le quinquina, même dans le paroxiſme fébrile, comme l'a fait avec ſuccès le Docteur *Sandiſort*, dans une fiévre qu'il a eu à traiter aux *Barbades*, & que *M. Cleghorn* l'avoit pratiqué avant lui à *Minorque*. Que ſi l'on craignoit quelque mouvement ſpaſmodique, ou quelqu'autre

accident de l'action de l'émétique, on pourroit, à l'imitation de quelques Praticiens, le combiner avec l'opium qui d'ailleurs est capable par lui-même, d'accélérer la sueur ou la transpiration qu'il est si nécessaire d'exciter dans les maladies de ce genre; comme on le voit par tout ce que nous avons dit du spasme fébrile, & ce que *Chenot*, l'un des modernes qui a le mieux écrit sur la peste, rapporte des avantages d'une sueur modérée dans le traitement de cette cruelle maladie. On trouve un exemple de cette combinaison, dans la poudre de *Dower.* Au surplus, lorsqu'on donne l'opium & l'émétique combinés ensemble, on doit avoir soin d'augmenter ou de diminuer les doses respectives de l'un ou de l'autre de ces deux remèdes, selon qu'on veut faire vomir pleinement, ou exciter de simples nausées. Voilà comment se concilient d'elles-mêmes les deux méthodes que nous venons de parcourir; & il reste comme un principe démon-

tré, dont il n'eſt permis à aucun Médecin raiſonnable de s'écarter, qu'en s'en tenant, dans les cas ordinaires, à la méthode générale, l'on doit imiter celle de *M. Lind*, dans le traitement des maladies du genre de celles dont il nous trace ici le diagnoſtic & le pronoſtic, avec autant de ſagacité que d'exactitude.

Page 116.

(12) Le Docteur *Vairo* a, au contraire, obſervé dans l'épidémie de *Naples*, que quelques jours ſeulement après la mort ou la terminaiſon de la maladie des infectés, on faiſoit impunément uſage des meubles ou uſtenſiles & autres effets qui leur avoient ſervi, & qui n'avoient pas été autrement purifiés; tant le venin contagieux préſente, ſuivant les circonſtances, de variétés dont on ne peut rendre raiſon en aucune manière! C'eſt encore ainſi que dans la même épidémie, des femmes du peuple continuellement expoſées aux influences malignes de l'atmoſphère la plus contagieuſe, au milieu des

horreurs de la misère, & des accidens les plus graves de la maladie épidémique dont elles étoient quelquefois atteintes elles-mêmes, n'ont pas cessé, pendant tout ce temps, de donner leur sein à leurs jeunes nourrissons, sans que ces derniers en aient éprouvé la moindre incommodité. (*Voyez Istor. Ragion, &c.*)

Page 118.

(13) L'Auteur confirme ailleurs cette vérité, sur le danger de la saignée dans les fiévres dont il est ici question. Il dit que dans les maladies les plus funestes de la *Guinée* (qui sont ordinairement des fiévres rémittentes putrides de la plus mauvaise espèce), la saignée n'a jamais lieu. Les meilleurs remèdes sont les vomitifs & les vésicatoires appliqués de bonne heure, l'usage du tartre émétique à petites doses dans le temps même de la fiévre, & le quinquina dès la première rémission. Dans des cas plus dangereux, on doit donner le quinquina dans

du vin, & à la dose d'une once & demie pour les dix ou douze premières heures qui suivent. La pratique de *Sydenham* étoit locale, & non-seulement bornée à l'Angleterre, mais encore à la partie de ce Royaume la plus salubre : il est probable que si cet habile homme eût exercé la médecine dans les pays dont le terrain est bas & humide, comme aux environs de *Scheerness*, il n'auroit pas trouvé que la saignée fut aussi généralement utile dans les fiévres ; & s'il avoit en même temps connu les fiévres automnales qui règnent dans plusieurs contrées de l'Europe, & la grande mortalité qu'elles causent dans les pays chauds, il n'auroit pas non plus avancé qu'une fiévre d'environ douze ou quatorze jours, étoit la fiévre la plus constante de la nature, & celle à laquelle les préceptes des anciens devoient être principalement appliqués. Le climat de *Gambroon* en Perse, est très-mal-sain ; peu d'Européens y échappent à des

attaques de fiévres intermittentes putrides qui y règnent depuis le mois de Mai jusqu'en Septembre, & qui souvent laissent des obstructions au foie. M. *Parke* qui fait la médecine dans ce pays, n'y a perdu qu'un seul Anglois dans l'espace de deux ans. Après avoir fait vomir le malade, il fait prendre toutes les heures un mêlange de ʒ ij de quinquina, avec douze grains de sel d'absinthe, & douze grains de racine de serpentaire de Virginie. Sept ou huit doses de ce remède préviennent, pour l'ordinaire, le retour de l'accès; & si on les réitère sept ou huit jours encore après, on est à l'abri des rechûtes. Cette pratique est, comme on voit, celle des Médecins de toutes les Nations & de tous les climats.

Page 127.

(14) Quelque prodigue que puisse paroître notre Auteur en fait de vésicatoires, on ne sauroit méconnoître les bons effets que ces remèdes ont entre ses

mains ; & quant à leur emploi dans les cours de ventre putrides, cette pratique est conforme à celle des meilleurs Praticiens, tant anciens que modernes. *Galien* partant de cette observation assez connue & déjà faite par *Hippocrate*, que des cours de ventre sont quelquefois guéris par des éruptions cutanées, avoit déjà conseillé contre la dyssenterie tout ce qui peut attirer à la peau ; & il y a près d'un siècle que *Restaurand*, Docteur de la Faculté de *Montpellier* & Médecin au *Saint-Esprit*, prouva, par des observations, l'utilité des vésicatoires dans les dyssenteries & les cours de ventre opiniâtres. *M. Zimmerman* qui rappelle ces faits avec avantage dans son excellent Traité sur la dyssenterie, y en ajoute plusieurs autres qui lui appartiennent ou à des Médecins de ses amis, & qui tous déposent en faveur de cette méthode. « Les vésicatoires, dit-il, sont, non-» seulement un moyen adoucissant,

» mais même curatif dans la dyſſente-
» rie, auſſi bien que dans les éruptions
» extraordinaires des fiévres putrides ;
» mais dans les cours de ventre opiniâ-
» tres ſur-tout, ils rendent de grands
» ſervices. » Il ajoute que dans l'épidémie de 1766, il a employé avec un égal ſuccès les véſicatoires, même ſur les enfans, encouragé par l'exemple de *M. Tiſſot.* Enfin, *M. Lind* obſerve, en traitant des maladies des pays chauds, que dans des cas graves de dyſſenterie, il a été obligé de faire appliquer les véſicatoires aux jambes &c., lorſque les autres remèdes n'avoient pas réuſſi.

Les véſicatoires, non-ſeulement évacuent une grande quantité de la matière putride, mais ils ſemblent encore la détourner vers la peau où ils lui fourniſſent une iſſue pour s'échapper. C'eſt en cauſant une eſpèce d'inverſion des mouvemens trop concentrés vers les entrailles, c'eſt-à-dire en déplaçant le ſpaſme, en le généraliſant en quelque ſorte, que les

véſicatoires ſemblent produire de ſi bons effets dans les cours de ventre & contre beaucoup d'autres accidens qui ſurviennent dans les maladies putrides ; (*voyez* ce que nous en diſons dans le Dictionnaire Encyclopédique, article *véſicatoires*). D'où il réſulte, que les véſicatoires peuvent être regardés en général comme revulſifs, évacuans & anti-ſpaſmodiques; ce qui juſtifie ce que M. *Lind* obſerve dans la page 119 de cet Ouvrage, ſavoir, *que les malades éprouvent en général, de l'opération de ces remèdes, une eſpèce de rafraîchiſſement*, & s'accorde avec le ſentiment de quelques Médecins françois ſur l'effet des véſicatoires. (Voyez la Diſſertation de M. *Raymond* de Marſeille, ſur les *véſicatoires*) Au ſurplus, la nature des maladies contagieuſes indique ſuffiſamment la néceſſité d'en venir promptement aux véſicatoires, lorſque les mauvais ſymptômes perſiſtent après les évacuations par l'émétique ; mais ce qu'on ne doit jamais perdre de vue dans

l'application prématurée de ces topiques, c'eſt qu'il n'y ait point de ſignes de véritable inflammation dans la maladie ; ce qui étoit précifément le cas des fiévres contagieuſes dont parle M. *Lind*, dans leſquelles, dit cet illuſtre Praticien, *il étoit rare de rencontrer un pouls qui contr'indiquât l'application des véſicatoires.* (Voyez à la page 118 de ces *Mémoires*) Mais il peut encore ſe rencontrer dans les maladies, des circonſtances relatives à leur période, à leur génie particulier &c., qui ſe refuſent quelquefois aux loix les plus conſtantes & aux préceptes les mieux établis à cet égard. Dans une lettre de M. le Docteur *Giõ. Vivenzio* au Baron de *Swieten*, ſur la dernière épidémie de *Naples*, il eſt dit qu'il y eut un temps où les véſicatoires augmentoient les convulſions, produiſoient l'aparition des exanthèmes ou taches noires, & déterminoient une gangrène rebelle ſur les parties où on les appliquoit. (*Voyez* encore la note dernière).

Page 127.

(15) On peut compter deux ou trois eſpèces de miaſmes ; les premiers émanent du corps des hommes ou des animaux (principalement lorſqu'ils ſont attaqués de maladies fiévreuſes), ou de leurs cadavres (*a*). Ces miaſmes ſont éminemment contagieux, ſoit par leur nature extrêmement ſubtile, ſoit par la

(*a*) Le deſir ſi naturel & peut-être bien pardonnable à l'homme, de deviner le ſecret de la nature dans la production des cauſes premières des maladies, a déterminé des recherches juſques ſur l'origine primitive de ces miaſmes : mais de toutes les hypothèſes que l'eſprit humain a pu enfanter ſur cet objet, celle que M. le Docteur *Martini* a conſignée dans une thèſe qu'il a ſoutenue à *Gottingue* en 1776, eſt peut-être une des plus ſingulières. Cet Auteur obſerve 1°. ; que l'innocence des mœurs & la frugalité, ont été les deux grandes ſources de la conſtitution forte & vigoureuſe de nos pères ; que cette ſeule conſidération, rend compte de la longueur de la vie des premiers Patriarches, ſans qu'il faille avoir recours, ni à la plus grande activité du feu central conſervé dans le noyau de la comète de *Wiſton*, ni à la couche d'huile & de graiſſe que *Burnet* a ſuppoſé enduire la ſurface extérieure du globe, dans le premier âge du monde, ni à la conjonction de l'écliptique avec l'équateur, imaginée par M. *Pluche* &c. 2°. Que l'uſage de la chair ou des viandes cuites, eſt la véritable ſource des miaſmes morbifiques, & a fourni le levain funeſte qui a corrompu tous les élémens de la vie, &c.

diſpoſition qu'ils acquièrent dans le corps de l'animal ; ils ont la faculté de s'attacher à tout ce qui eſt à leur portée, comme linge, habits, étoffes de toute eſpèce, uſtenſiles, bois & autres ſubſtances qu'ils pénètrent & auxquelles ils adhèrent fortement, ſemblables aux corpuſcules odorans qui imprègnent tout ce qui les touche ou les approche. Ces miaſmes contagieux, dont il eſt principalement queſtion dans ces *Mémoires*, ont encore cela de particulier, qu'ils ne peuvent être parfaitement détruits que par les feux & la fumée. Heureuſement pour l'eſpèce humaine, la ſphère de leur activité n'eſt pas d'une étendue conſidérable ; quoique pourtant ils ne ſoient pas tellement *fixes*, qu'ils ne s'élèvent quelquefois dans l'air, & ne s'y répandent au point d'infecter toute l'atmoſphère d'une Ville. On en trouve pluſieurs exemples dans ces *Mémoires* (*a*).

(*a*) *Kœmpher (amœnit. Exot.)* en parlant du poiſon terrible des flèches de *Macaçar*, dit, qu'il n'y a

Les miaſmes de la ſeconde eſpèce, ſont ceux que la chaleur du ſoleil, dans les climats chauds, élève, en certaines ſaiſons, des lacs ou étangs, des marais ou terrains marécageux & autres dont la ſurface eſt comme diſſoute & pêtrie par des pluies ou des inondations. On

---

que la fumée qui ait la force & la vertu de détacher de ces flêches cette impreſſion du poiſon ; circonſtance qui feroit déjà ſoupçonner que les poiſons animaux fourniſſent à ces compoſitions vénéneuſes, ſi on n'en étoit aujourd'hui comme aſſuré. (Voyez *Recher. philoſ. ſur les amer.*) « Ne pourroit-on pas, remarque à ce » ſujet l'Auteur de la *Médecine expérimentale*, étendre » cette Obſervation & ſe ſervir de cette précaution dans » les temps de contagion, pour faire paſſer hommes » & meubles par la fumée la plus épaiſſe, qui tien- » droit lieu ou rempliroit peut-être mieux le but qu'on » ſe propoſe de détruire ce levain, que tant de par- » fums & de drogues aromatiques brûlées dans les laza- » rets ? L'analogie qui ſemble être à certains égards » entre le poiſon de *Macaçar* & le levain de la peſte, » rend cette propoſition aſſez vraiſemblable. » On voit dans ces *Mémoires*, combien cet apperçu du Médecin françois eſt juſte ; on pourroit même croire, ſans enthouſiaſme national, que ce dernier mérite quelque part aux éloges & à la reconnoiſſance qu'on doit à M. *Lind*, d'avoir étendu & perfectionné la méthode déjà très-connue des fumigations. Dans les Diſcours de M. *Pringle*, ſur la conſervation des gens de mer, dont on trouve la traduction à la fin du troiſième volume des Voyages de M. le Capitaine *Cook*, on lit pluſieurs faits qui confirment tout ce que M. *Lind* a avancé dans ſes *Mémoires*, ſur les bons effets des feux & de la fumée contre la contagion des fiévres.

peut ranger encore dans cette claſſe, quelques exhalaiſons nuiſibles de la terre. Ces miaſmes, qu'on pourroit appeller *marécageux* ou *méphitiques*, ſemblent être en quelque ſorte plus volatils, plus légers ou plus *aériens* que ceux de la première eſpèce. Ils s'étendent avec la plus grande facilité dans l'air; ils le ſaturent en quelque ſorte, ou ſe combinent avec lui d'une manière particulière, comme on l'obſerve du produit de certaines efferveſcences, ou de celui des corps végétaux & animaux fermentans. Ces miaſmes ſont encore facilement tranſportés par les vents, d'une région dans une autre où ils cauſent des maladies épidémiques. (*Voyez* l'extrait de notre Mémoire ſur le climat de *Montpellier.*) Mais ils n'adhèrent jamais auſſi fortement que ceux de la première eſpèce, aux ſubſtances qui les environnent, à moins d'une diſpoſition acquiſe en paſſant dans le corps d'un animal, qui les raproche davantage des miaſmes contagieux proprement dits.

Cependant ils ſe diſſipent & ſe détruiſent ſouvent, quelquefois même aſſez promptement, ou d'eux-mêmes ou par l'action du froid; on parvient également à s'en garantir juſqu'à un certain point, par les mêmes moyens qu'on emploie contre les vents ou les intempéries de l'air, c'eſt-à-dire en interpoſant un corps impénétrable ou inacceſſible à ces vapeurs. L'hiſtoire ancienne & moderne des épidémies, préſente trop de preuves en faveur de ce moyen, pour qu'on en puiſſe révoquer en doute l'utilité. L'Auteur anglois des *Réflexions ſur le traitement général des fiévres &c.*, obſerve comme un fait dont il a été lui-même témoin pluſieurs fois dans les *Indes occidentales*, que les perſonnes qui habitent les magaſins & les arſenaux où ſont dépoſées les marchandiſes, les agrès des navires &c., jouiſſent de la meilleure ſanté pendant tout le temps que ſubſiſte ce dépôt, ſur lequel elles ſont comme établies; mais qu'auſſitôt que ces arſenaux ou ces magaſins

ont

ont été vuidés, ces mêmes perſonnes ſe trouvent attaquées de fiévres intermittentes, qui leur ſont occaſionnées par les exhalaiſons du terrain, contre leſquelles elles ne ſont plus défendues par les marchandiſes ou les effets enlevés.

Mais il n'eſt point d'agent phyſique qu'on puiſſe aſſigner pour cauſe des maladies, qui, dans ſes effets, ne préſente des exceptions. Les pays de la *Guinée* où il y a des bois & des marais, ſont aſſez ſains, ſi on en excepte *Calebary* & *Benin*, & quelques autres endroits. Il eſt même, dans d'autres contrées éloignées, quelques Villes entourées de marais & dont l'air eſt par conſéquent marécageux, & où cependant les habitans ne ſouffrent aucune incommodité de cette ſituation, même pendant la ſaiſon des pluies. Telle eſt, par exemple, la *Nouvelle Orléans* dans la *Louiſiane*. *Catcheou* eſt encore ſituée dans un pays inculte, dont le ſol eſt couvert d'eaux ſtagnantes ou de boue, & offre

par-tout des bois épais & impénétrables. L'air, dit M. *Lind*, y étoit extrêmement épais & fétide; les lumières n'y rendoient qu'une clarté foible & pâle, & paroissoient à chaque instant prêtes à s'éteindre; la voix humaine même n'y avoit plus le son qui lui est naturel. Cependant les blancs y vivent, & s'y rétablissent assez bien de leurs maladies (*a*).

Les miasmes de la première espèce, engendrent pour l'ordinaire des fiévres putrides malignes, qui participent plus ou moins de la *nerveuse*, ou qui se convertissent facilement en cette dernière; ceux de la seconde espèce, produits ordinaires de la chaleur & de l'humidité, causent les fiévres intermittentes & les rémittentes. Toutes ces fiévres sont les mêmes dans tous les pays de la terre, & le même traitement paroît

---

(*a*) On peut encore remarquer à ce sujet, qu'*Alexandrette* en *Egypte*, semble défendue contre la peste qui ravage tous les environs, par les marais dont elle est entourée.

convenir pour le fond aux unes & aux autres, ainſi que le préſume M. *Lind*; avec cette différence pourtant, que dans les fiévres contagieuſes, ou celles qui dépendent des miaſmes de la première eſpèce, on retire les plus grands avantages des véſicatoires appliqués après l'émétique, tandis que dans les fiévres intermittentes & rémittentes, qui proviennent des miaſmes marécageux, le quinquina donné inceſſamment & à une doſe convenable, le plutôt poſſible après l'émétique, en eſt le principal remède. Notre Auteur paroît être là-deſſus du même avis. Une eſpèce de fiévre maligne rémittente ou intermittente, le plus ſouvent une double tièrce, eſt, dit-il, le produit naturel de la chaleur & de l'humidité. C'eſt auſſi la fiévre automnale de tous les pays chauds, & elle eſt épidémique entre les *tropiques*. C'eſt encore la maladie la plus funeſte aux Européens, dans tous les climats chauds & mal-ſains. (Il faut remarquer qu'on entend ici, avec M. *Lind*, par

fiévres malignes, celles qui débutent avec des ſymptômes extraordinaires & dangereux, ou des ſymptômes mortels.) Les anglois perdirent beaucoup de monde à *Batavia*, dans la dernière guerre, & on remarqua que les maladies y furent beaucoup plus meurtrières lorſque les pluies eurent ceſſé, & que les ardeurs du ſoleil eurent fait évaporer l'eau des foſſés, au point que la boue commençoit à paroître à la ſurface. La fétidité qu'exhaloient ces eſpèces de bourbiers, étoit inſoutenable, & la fiévre régnante étoit de l'eſpèce des rémittentes. Quelques perſonnes ſe trouvoient ſaiſies ſubitement du délire, & mouroient dans le premier accès; mais aucun malade n'a ſurvécu au troiſième. Un des Chirurgiens des vaiſſeaux qui eut le bonheur d'en réchapper, attribue ſa guériſon au quinquina qu'il prenoit dans du vin à chaque heure, & à une doſe auſſi forte que ſon eſtomac pouvoit la ſupporter. (*Voyez* encore la note 13.) Dans cette épidémie,

la plus petite bleſſure ou la plus ſimple égratignure dégénéroit bruſquement en un ulcère putride & d'une étendue conſidérable, qui conſumoit toutes les chairs juſqu'à l'os dans l'eſpace de vingt-quatre heures. (Voyez *an Eſſai on Diſeaſes.*)

Il a été également obſervé dans l'Hôpital de la *Jamaïque*, ſitué au voiſinage d'un marais, qu'une maladie qui, au moment de l'entrée du malade, ne préſentoit que les phénomènes d'une fiévre intermittente, y prenoit tout à coup un caractère de malignité ; que la *fiévre jaune* qui y paroiſſoit fréquemment, étoit accompagnée d'une ſi grande diſſolution dans le ſang, que cette liqueur ſe faiſoit jour par tous les émonctoires du corps. Enfin, que chez ceux qui étoient en convaleſcence de la dyſſenterie, il ſuffiſoit de la plus petite quantité de viande, du bouillon gras le plus leger pour déterminer une rechûte. En parlant des divers remèdes préſervatifs de ces exhalaiſons malfaiſantes, le Docteur *Lind* obſerve que la

coutume de porter au col un petit morceau de camphre, n'eſt pas à négliger, les émanations du camphre élevées par la chaleur du corps, étant très-propres à s'oppoſer efficacement à l'effet de ces vapeurs putrides ou à les écarter. Nous ne pouvons mieux terminer cet article des miaſmes contagieux, qu'en faiſant connoître les ſentimens de M. *Maclurg*, ſur la nature de ces corpuſcules nuiſibles. Suivant cet anglois, les miaſmes qui produiſent les fiévres, ſemblent tous réſulter des progrès de la putridité, & avoir plus ou moins de tendance à l'accélérer dans l'économie animale. Nous connoiſſons, dit-il, deux ſortes de *gas* ou vapeurs qui s'exhalent des corps actuellement pourriſſans, & qui different les unes des autres par leurs qualités diſtinctes & oppoſées entr'elles. Les vapeurs de la première eſpèce éteignent la flamme, tandis au contraire que celles de la ſeconde ſont inflammables ; & de même que les premières s'oppoſent fortement aux mouve-

mens de la putréfaction, de même aussi les secondes tendent, à ce qu'il pense, à en hâter les progrès. Cet air inflammable (*a*) est le produit de la putréfaction avancée, tandis que l'autre vapeur qu'on a appellée *méphitique*, est fournie en plus grande quantité dans les premiers momens de la fermentation putride. Le miasme qui produit la fiévre, semble par son origine & ses effets avoir une plus grande analogie avec les vapeurs de la première espèce, qu'avec celles de la seconde. Ce miasme, de même que les autres analogues, tel par exemple que celui de la gangrène, qui se montre le plus actif de tous les miasmes, opère sur le systême nerveux comme un calmant, & tend à détruire les forces vitales concentrées dans les premières voies; il produit immédiatement

(*a*) M. *Alex. Volta*, Professeur de Physique expérimentale à *Florence* a démontré l'air inflammable des marais. Il y a neuf ou dix ans que faisant des expériences sur la vase de nos marais, nous apperçumes quelques traces d'une vapeur d'acide sulphureux volatil, que la fermentation putride faisoit élever de cette vase. (Voyez notre *Mémoire sur la situation & le climat de Montpellier.*)

le vomiſſement & une exceſſive proſtration des forces. L'Auteur ſuppoſe d'ailleurs qu'en conſéquence de cette action ſur le ſyſtême nerveux, ce miaſme détermine la fiévre, en tant que la fiévre eſt l'effet d'une réaction des forces vitales. (*Reflex. on ſecret. of the bile.*)

Page 128.

(16) Toute perſonne qui ſe trouve nouvellement tranſportée dans un climat éloigné, peut être conſidérée comme affectée en quelque ſorte, de la même manière que l'eſt une plante tranſplantée dans un ſol étranger. Il faut beaucoup d'attentions & de ſoins, pour que l'une & l'autre s'accoutument à leur nouvelle ſituation. Sur vingt Européens qui ont été victimes de l'intempérie des climats étrangers, il en eſt mort dix-neuf des fiévres & de la dyſſenterie &c. Les exercices immodérés, l'abus des liqueurs ſpiritueuſes & autres excès quelconques, diſpoſent les tempéramens, ſpécialement dans les climats chauds, aux ma-

ladies épidémiques du pays ; mais la cauſe prochaine de ces maladies, varie ſelon la diverſité des climats. (Voyez les notes ci-deſſus.)

Les perſonnes qui ſont reſtées long-temps dans les pays chauds, reviennent quelquefois en Angleterre, avec des duretés ou obſtructions au bas ventre, une diarrhée bilieuſe, & une fiévre hectique. M. le Docteur *Eliot* a rapporté à M. *Lind*, qu'il avoit ſouvent réuſſi à rétablir ces malades, en les ſoumettant à la diète lactée, à l'uſage des fruits, & en leur donnant en même temps le ſel polychreſte à titre d'altérant; il exclut de ce traitement les opiatiques, les aſtringens & toute la claſſe des remèdes qu'on appelle fortifians. A l'égard des duretés au bas ventre, il les combattoit par des embrocations avec une forte décoction de ciguë dans l'huile, réitérées matin & ſoir. Le même M. *Eliot* a obſervé, que dans le cas de conſomption accompagnée d'une fiévre conſidérable, l'équita-

tion & les autres exercices, augmentoient la violence des ſymptômes & accéléroient la mort des malades. Il dit encore qu'il a quelquefois donné dans ces maladies , le quinquina aux perſonnes qui avoient des ſymptômes écrouelleux, mais qu'il n'en a jamais vu de bons effets lorſqu'il y avoit des ſignes d'inflammation ; qu'au contraire ce remède produiſoit ordinairement une phthiſie confirmée , en augmentant la fiévre & faiſant ſuppurer les tubercules; obſervation déjà faite par d'autres bons Médecins. (Voyez *an Eſſay on Diſeaſes*, *&c.*

Page 129.

(17) Ces fomentations ſont utiles non ſeulement par la révulſion qu'elles ſemblent produire, mais encore par la ſueur ou plutôt l'augmentation de tranſpiration qu'elles excitent aſſez ordinairement, en faiſant ceſſer le ſpaſme de la ſurface &c. ; ce qui eſt un objet important qu'on ne doit jamais perdre de vue, dans le traitement de ces fiévres contagieuſes , où il

ne faut rien négliger de tout ce qui peut contribuer à une prompte rémiſſion. On voit auſſi que M. *Lind* emploie les potions diaphorétiques, en même temps que le vomitif, le véſicatoire & les autres remèdes, capables d'arrêter les progrès du mal dès ſa naiſſance. Les fomentations aux jambes & les pédiluves tendant au même but, on pourroit être ſurpris de ce que M. *Lind* a attendu le conſeil de M. *Whitt* pour en faire uſage, s'il n'avoit dû employer des remèdes plus efficaces & plus directs contre le miaſme contagieux, & avoir toujours égard au caractère eſſentiel de la maladie remarquable par un affoibliſſement dans le ton du ſyſtême nerveux. C'eſt depuis longtemps une pratique générale, de fomenter ou de faire baigner les extrêmités dans l'eau tiède, pour calmer les affections de la tête, exciter la tranſpiration &c. Dans le cas où la fiévre eſt vive avec des ſignes de putridité inflammatoire, l'addition du vinaigre à l'eau du bain paroît

être très-avantageuse. (Voyez ce que nous en disons dans notre *Traité sur la petite vérole.*) Cependant, lorsque l'indication principale est de relâcher les extrémités vasculaires, pour faire cesser le spasme & procurer une transpiration salutaire, l'application locale de l'eau chaude, pure & sans mêlange est beaucoup plus relâchante, suivant les expériences très-exactes de M. le Docteur *Robinson* de *Dublin*, qui prouvent que l'addition d'une liqueur ou matière quelconque à l'eau chaude, diminue l'effet relâchant de cette dernière. On peut encore satisfaire à cette indication, par un moyen également simple & efficace, je veux dire par l'application d'une brique ou tuile chaude aux extrêmités, suivant l'avis de M. *Chalmers.* (Voyez son *Essai sur les fiévres.*) Cette méthode que j'ai vu employer à quelques-uns de nos Paysans du *bas-Languedoc*, mérite d'autant plus d'être accueillie, qu'elle ne cause point de fatigue au malade, ne lui

procure aucune angoiſſe du côté de l'eſtomac ou aucune défaillance, & ne l'expoſe point à être ſaiſi par le froid ; inconvéniens qu'on a quelquefois à reprocher à l'uſage des fomentations ou des pédiluves. M. *Chalmers* ſe contente de briques chaudes & sèches, c'eſt-à-dire, ſans les humecter en aucune manière ; mais l'effet relâchant paroît en être plus conſidérable lorſqu'on les fait paſſer dans l'eau, après qu'elles ont été bien chauffées, ſelon le procédé de l'Auteur des *Réflexions ſur le traitement général des fiévres*. Depuis quelques années que j'ai adopté cette méthode, je ne manque jamais de la mettre en pratique toutes les fois que le mal-aiſe du malade, ou quelqu'autre circonſtance, rend l'uſage des pédiluves ou des fomentations fatiguant ou moins commode pour ce dernier. Je fais, ainſi que le preſcrit l'Auteur, plonger la brique ou la tuile bien chauffée à un feu de charbon de bois un peu vif, dans l'eau tiède ou bouillante,

d'où on la retire preftement pour l'envelopper d'une flanelle, & l'appliquer tout de fuite foit à la plante des pieds, foit aux mollets des jambes, ou à ces deux endroits à la fois. On peut renouveller en tout temps ces applications, fans fatiguer le malade ; & outre que la brique conferve long-temps fa chaleur, elle exhale continuellement (au moyen de cette immerfion préalable dans l'eau) une chaleur humide qui, fous cette forme de vapeurs, eft beaucoup plus relâchante & plus émolliente que la chaleur de l'eau dans l'état le plus concentré, comme l'obferve très-bien l'Auteur déjà cité des *Réflexions*. L'efficacité d'une application convenable de l'eau chaude pour diffiper le fpafme & les miafmes, en déterminant la fueur ou la tranfpiration dans les fiévres de mauvais caractère, eft tous les jours confirmée par les obfervations les mieux établies. On peut mettre de ce nombre la fuivante, qui m'a été communiquée par M. *Brouffonet* Profeffeur

en médecine de cette Faculté. Un particulier âgé d'environ trente ans, détenu dans les priſons de cette Ville, y tomba malade d'une fiévre épidémique de mauvais caractère qui régnoit pour lors dans ces priſons. La fiévre, la douleur de tête, & une laſſitude générale, étoient les principaux ſymptômes qui affligeoient ce malade : il avoit été ſaigné & purgé lorſque M. *Brouſſonet* le vit pour la première fois, & c'étoit le cinquième jour de la maladie. Le malade ayant été tranſféré ce jour là dans une maiſon bourgeoiſe, l'on ne fut pas peu ſurpris, lorſqu'on voulut le retirer de la chaiſe à porteur dont on s'étoit ſervi pour ce tranſport, de lui trouver les membres roides, les yeux ouverts & immobiles. Il avoit en outre perdu la parole, & étoit même hors d'état de faire aucun mouvement des lèvres.

Dans ces circonſtances, M. *Brouſſonet* ordonna qu'on expoſât la plante des pieds du malade, à la vapeur de l'eau

chaude, & que ſi ce bain de vapeur produiſoit de l'amendement, on lui fît prendre un demi-bain dans l'eau chaude; ce qui fut exécuté.

Le bain de vapeur ayant diminué le ſpaſme général, on profita de ce mieux pour faire prendre au malade le demi-bain, dans lequel tous les ſymptômes diſparurent; & le malade ayant été remis dans ſon lit, il ſurvint une ſueur générale qui dura pluſieurs heures. Il raconta qu'avant qu'on lui eût expoſé les pieds à la vapeur de l'eau chaude, il ſe ſentoit une roideur dans toutes les parties du corps, qu'il ne pouvoit remuer les yeux, quoiqu'il vît tous les objets, & que ce ne fut que quelques minutes après ce bain de vapeur, qu'il ſentit renaître en lui la faculté de ſe mouvoir.

Ce mieux perſévéroit; le malade n'avoit d'autre ſymptôme que la fiévre & la langue ſale, lorſque le quatrième jour, c'eſt-à-dire, le neuvième de la maladie, l'affection ſpaſmodique reparut comme

comme la première fois ; ce fut à la ſuite d'une médecine compoſée de trois onces de manne, & de deux gros de follicules de ſéné dans une décoction de tamarins. Le demi-bain diſſipa cet orage, la ſueur ſurvint, & le malade fut dans un meilleur état qu'avant l'accident.

Trois jours après cette époque, quoique les bains euſſent été pris matin & ſoir, le même orage reparut, & fut diſſipé par les mêmes ſecours employés précédemment ; il parut avoir été occaſionné par deux verres de *dilutum* de caſſe dans le petit lait.

Après ce temps, le malade continua matin & ſoir de prendre le bain, & il ne tarda pas de ſe trouver dans un état de pleine convaleſcence.

Cette maladie a paru avoir été jugée principalement par les ſueurs ; & les pétéchies qui ſurvinrent vers la fin de la maladie, diſſipèrent la fiévre.

D'après cette obſervation, M. *Brouſ-*

ſonet penſe que les bains, ſous quelque forme qu'ils ſoient employés, ſont d'un grand ſecours dans la cure des maladies où il y a ſpaſme, de quelque nature que ſoient ces maladies ; que la voie d'évacuation par les ſueurs ou l'inſenſible tranſpiration, ne doit pas être négligée dans le traitement des fiévres des priſons. Au ſurplus, on ſait qu'*Hippocrate* avoit obſervé les bons effets des bains chauds dans les convulſions ; *calidum ſeù therma cutim emollit, attenuat, dolores tollit, rigores, convulſiones, nervorum diſtenſiones mitigat, capitis gravitatem ſolvit.* (Aph. 22, ſect. 5). Voyez encore la Diſſertation de M. *Raymond de Marſeille, ſur le bain aqueux*, qui a remporté le prix à l'Académie de *Dijon*. Enfin, aucun Médecin n'ignore les bons effets des bains, dans certains cas de petite vérole. (Voyez notre Traité ſur la *petite vérole des enfans*.

Page 130.

(18) Ce traitement de l'*hepatitis* par le mercure, eſt donné comme un fait avéré par l'Auteur lui-même, dans ſon Ouvrage ſur les maladies des pays chauds. Voici dans quels termes il le rapporte : « Il régnoit à *Batavia* une ma-
» ladie du foie, qui s'annonçoit par une
» fiévre conſidérable, une difficulté de
» reſpirer & une douleur fixe & violente
» à la région de ce viſcère, ſur laquelle
» le malade portoit ſouvent la main. Au
» premier accès, le malade devoit être
» ſaigné & l'hypochondre droit couvert
» ſans ceſſe de fomentations tièdes,
» relâchantes & diſcuſſives; on pou-
» voit encore y appliquer un véſicatoire.
» Après que la fiévre étoit un peu cal-
» mée & qu'on avoit fait précéder un
» laxatif doux ou un lavement, on avoit
» recours au mercure comme au ſpéci-
» fique de cette maladie. Il falloit, en
» outre, exciter une ſalivation de quinze

» ou vingt jours, par le moyen des fric-
» tions avec l'onguent mercuriel ſur
» l'endroit affecté, en même temps
» qu'on faiſoit prendre les pilules mer-
» curielles, ou le calomel *prò re nata.*
» Sur ceux qui ſont morts de cette mala-
» die, on a trouvé le foie dans un état de
» putridité, & tout percé de petits trous
» comme un rayon de miel. Chez trois
» malades à qui le mercure n'avoit pas
» été adminiſtré, le foie eſt tombé en
» ſuppuration, & un ſeul en eſt réchappé.

Pag. 135.

(19) Eſpèce de colique ſpaſmodique qui ſe rapporte à celle des Plombiers, des Peintres, &c. On peut voir ce qu'en dit M. *Guillaume Buchan*, ſous le titre de *colique nerveuſe*, dans ſa *Médecine domeſtique* ; ouvrage dont M. *Duplanil* Docteur de cette Faculté, vient d'enrichir la Médecine françoiſe & la Nation, par la traduction qu'il en a publiée en dernier lieu.

Pag. 135.

(20) Des Médecins Anglois m'ont aſſuré, que cette maladie commençoit par une chaleur très-vive au bout de la langue.

Pag. 138.

(21) Les vues de notre Auteur ſur les antimoniaux ſont juſtes, & ſe trouvent d'ailleurs conformes aux principes expoſés dans la note 11. Les émétiques, dit l'Auteur des *Réflexions ſur le traitement des fiévres*, ſoit qu'on les donne pour faire vomir, ſoit dans la ſimple vue d'exciter des nauſées, tendent en général à provoquer la tranſpiration, ou à déterminer la direction des mouvemens ou des fluides à la ſurface du corps, & à relâcher en même temps les extrêmités capillaires; ce qu'ils opèrent en faiſant ceſſer le ſpaſme ou la conſtriction de ces derniers, de laquelle dépend en grande partie la continuation

de la fiévre. La ſueur qui paroît après avoir donné un émétique, non-ſeulement provient de l'agitation que le corps éprouve de l'action du vomiſſement, ou de la quantité de boiſſon qu'on fait prendre en même temps, mais encore de l'influence particulière que l'action immédiate de l'émétique ſur l'eſtomac, a ſur les extrêmités vaſculaires. Ce qui le prouve, c'eſt qu'un émétique pris aux approches du froid de l'accès, prévient ce froid, & amène la chaleur du paroxiſme ainſi que la tranſpiration, ſans produire le vomiſſement; que ſi cet accident ſurvient dans de pareilles circonſtances, il paroît que c'eſt pour l'ordinaire à la préſence de quelque matière morbifique, qu'il doit être rapporté.

Quoique le vomiſſement ſoit très-bien indiqué, & qu'il ſoit même néceſſaire toutes les fois qu'il s'agit de nettoyer l'eſtomac, & d'ouvrir les vaiſſeaux excrétoires de la partie ſupérieure du canal alimentaire, néanmoins la détermina-

tion des mouvemens à la ſurface du corps, & le relâchement des extrêmités vaſculaires, ne s'obtiennent jamais mieux qu'en réduiſant l'effet de ce remède, au point où il n'excite que des nauſées, leſquelles en continuant d'agir pendant un eſpace de temps plus conſidérable ſur l'eſtomac, rendent cette détermination de mouvemens plus conſtante & plus ſoutenue; d'ailleurs, ces nauſées peuvent être renouvellées ou répétées pluſieurs fois, ſans affoiblir le malade. Un autre avantage qu'on retire de ſes doſes ſimplement nauſeabondes de l'émétique, c'eſt qu'il n'y en a jamais qu'une petite partie qui ſoit rejetée par le vomiſſement qui ſurvient quelque temps après avoir pris le remède; tandis que l'autre partie qui eſt plus conſidérable, paſſe au-delà de l'eſtomac, & agit comme un laxatif; ce qui eſt ſans doute le meilleur moyen pour ouvrir les vaiſſeaux excrétoires du canal alimentaire, & prevenir les obſ-

tructions des viscères abdominaux en général. Pour réduire plus sûrement l'action de l'émétique à l'effet nauséabonde, & exciter par-là une transpiration qui, étant modérée, est préférable, dans la plupart des maladies fiévreuses, à d'abondantes sueurs, on peut ou le faire dissoudre dans une quantité de ptisane légèrement diaphorétique, ou le pêtrir avec de l'eau & de l'amidon, pour en former des bols qu'on donne à des distances plus ou moins éloignées, ou enfin le mêler avec du sirop de diacode, comme dans la formule suivante :

℞ aqu. pur. ℥ ß
Nuc. mosch. pulver. &
sirup. de meconio -- *aa* ʒ ß vel ℈ ij.
Tartar. emetic. gr. 1/4 ad gr. j.
F. Haustus horâ v. vel vj. vespertin. & singul. horis repetendus, donec supervenerit nausea. (Voyez *Réflexions on method. gener. of. cur. the Fevers. Voyez* encore la note 11.)

Le tartre émétique, ainſi que les autres antimoniaux, donné ſous l'une ou l'autre de ces formes, ſemble également rendre plus mobile ou plus fluxile la partie mûqueuſe de nos humeurs ou le *gluten* qui, ſelon les obſervations de M. *Lind*, & de quelques autres Praticiens de l'Europe, eſt notablement altéré, & en quelque ſorte hors du mêlange avec les autres principes conſtitutifs de nos humeurs, dans beaucoup de maladies fiévreuſes. C'eſt dans cette vue que M. *Sarcone* a employé très-avantageuſement dans l'épidémie de *Naples*, (laquelle s'annonça d'abord par une fiévre rhumatique) juſqu'à l'antimoine crud réduit en poudre, qu'il mêloit quelquefois avec les opiatiques, lorſqu'il ſurvenoit quelque ſymptômes ſpaſmodique. Cette maladie qui étoit fondée ſur une eſpèce de diſgrégation de la partie lymphatique du ſang, & ſur une denſité ou ténacité glutineuſe de cette lymphe qui recouvroit la ſurface de la plu-

part des viſcères, comme d'une efflo-reſcence mûqueuſe, cette maladie, dis-je, vers le milieu de ſa marche, porta notablement ſur la poitrine, où elle pro-duiſit ſucceſſivement la pleuréſie & la péripneumonie. Pour combattre cette *congélation glutineuſe* (glutinoſa con-gelatione) que le venin épidémique occaſionnoit dans les humeurs, & qui dégénéroit, vers la fin de la maladie, en une colliquation putride funeſte, *M. Sarcone* trouva que l'antimoine crud étoit le remède le plus efficace & le plus heureux. Il a également employé dans la même vue & avec le même ſuccès, le ſavon, le mercure ſi fort re-commandé dans les fiévres par M. *Ly-ſons*, &c. Dans ces circonſtances, la qualité ſeptique des remèdes mentionnés, & l'indication à l'emploi de tous ceux qui pouvoient accélérer l'atténuation ou plutôt la coction de cette matière glu-tineuſe, juſtifioient l'adminiſtration de ces derniers, & ce n'étoit que vers le

déclin de la maladie, qu'on trouvoit à placer les émétiques proprement dits. (Voyez *Istor Ragion*, &c.) Dans la maladie mûqueuse de *Gottingue*, on donnoit pareillement le tartre émétique, dans la vue d'exciter de simples nausées qui, disent MM. *Roëderer & Wagler*, paroissoient bien plus efficaces, que le *stimulus* qui soulève l'estomac jusqu'au vomissement, pour opérer l'atténuation & la fluxilité du *mucus* qui surabondoit dans cette épidémie, comme dans celle de *Naples*. Quant à ce qui me regarde, j'ai toujours eu à me louer jusqu'ici, dans le traitement des fluxions de poitrine & autres affections catarrheuses, de petites doses de tartre émétique jetées avec le rob de sureau dans un excipient convenable, & répétées dans la journée. (Voyez encore les *Recherches sur le tissu mûq. de Bordeu.*) J'ai également employé contre quelques gangrènes d'hôpital, l'antimoine crud en poudre dans des bols de

thériaque, & il m'a paru en voir de bons effets.

Or, dans les fiévres contagieuſes dont parle ici M. *Lind*, il eſt remarquable qu'il exiſtoit un état de glutinoſité ou de ténacité conſidérable dans la partie lymphatique des humeurs, lequel s'oppoſoit à la combinaiſon de cette dernière avec les autres fluides. Cette ſubſtance mûqueuſe ſe trouvoit ſouvent épanchée dans les différentes cavités, ſous forme de flocons ou de concrétions membraneuſes, nageant dans de la ſéroſité, & elle recouvroit, comme par tranſudation, la ſurface de qnelques viſcères; phénomènes également obſervés dans les épidémies de *Naples* & de *Gottingue*, (Voyez encore la note 25) & qui, en juſtifiant le ſentiment de notre Auteur, ſur la partie de nos humeurs la plus notablement affectée dans les fiévres contagieuſes, autoriſent de plus en plus l'emploi qu'il a fait des antimoniaux, & ſes vues ſur un uſage

plus étendu de ces remèdes dans les fiévres. (*Voyez* encore *obſerv. on antim. By Will. Saunders.*)

Pag. 138.

(22) « Peu de médicamens ſont auſſi
» ſouvent employés que celui-ci dans
» les fiévres *nerveuſes* & celles qu'on
» appelle *putrides*. . . La doſe com-
» mune de la *poudre compoſée de con-*
» *trayerva*, qu'on a coutume de donner
» aux malades, ſe porte rarement au-
» delà de trois grains par jour ; mais je
» ſuis perſuadé, pour en avoir pris
» moi-même une doſe plus conſidéra-
» ble, que quand même on en donne-
» roit trente grains au lieu de trois,
» ſon effet ſeroit en général à peu près
» nul ou peu de choſe, &c.

» Il n'eſt point de remède dans toute
» la matière médicale, qui nuiſe autant à
» la curation des fiévres que ce végétal ;
» car étant journellement preſcrit dans
» la vue de prévenir les ſymptômes les
» plus graves, il tient la place ou fait

» différer l'ufage des remèdes vraiment » efficaces. D'après la confiance aveu» gle que l'on a dans celui-ci, on né» glige tous les autres, & le malade » eft livré entiérement aux efforts in» fuffifans de la nature. » Ainfi s'exprime fur les vertus de la *contrayerva*, l'Auteur *des Réflexions fur le traitement des fiévres*, *&c.* Il remarque dans une note, qu'il eft furprenant que le célèbre *Sydenham* ait compté la *contrayerva* parmi les cordiaux les plus actifs, (*cardiaca fortiora*). Ce grand homme, ajoute-t-il, y joignoit un cordial moins efficace encore, favoir, le *Bezoard*; & pour compléter les vertus de ce puiffant cardiaque, il y mêloit la *poudre de Gafcogne* & les feuilles d'or; compofition très-vaine, avec laquelle néanmoins (ce qui mérite d'être remarqué) furent traitées les fiévres des années 1661, 1662, 1663 & 1664. (Voyez *ibidem*). M. le Docteur *Fordyce* regarde également les vertus de la *contrayerva*, comme

douteuſes. Cependant *Huxham* la recommande dans les fiévres putrides & les *nerveuſes*, comme un bon cordial, & ſon ſuffrage joint à celui de *Sydenham*, de M. *Lind* & de quelques autres Médecins célèbres, eſt, il faut en convenir, un grand préjugé en faveur de ce remède.

Page 143.

(23) Tout ce que M. *Lind* obſerve ici de l'influence d'une *faculté* propre & inhérente aux parties, ſur leurs fonctions ou actions ; des habitudes auxquelles ſe plient en quelque ſorte les organes ; des ſurpriſes qu'il convient quelquefois de procurer à la conſtitution ou au principe de l'économie animale ; & pluſieurs autres manières de voir analogues qu'on trouve répandues dans ces *Mémoires*, rangent inconteſtablement l'Auteur parmi ceux qui, dans ces derniers temps, ont connu & enſeigné la doctrine de la *ſenſibilité* ou du *principe vital* ;

circonſtance qui nous a paru mériter d'être rapellée au Lecteur, en faveur de ceux qui ſont partiſans de cette doctrine, ſur laquelle on peut voir ce que nous en avons publié dans le *Diction. Encyclop.*

Page 153.

(24) Tel, par exemple, que celui de *Bordeaux*, d'*Oporto*, &c.

Il ſeroit inutile d'accumuler ici des preuves en faveur de ce cordial antiſeptique. Tous les Médecins, principalement ceux des hôpitaux, ſavent quels bons effets produit le vin dans le déclin des fiévres malignes, ſur-tout quand les malades ſont déjà habitués à cette boiſſon. Le vin chargé d'une infuſion de quinquina, eſt encore un remède très communément employé pour relever les forces & diſſiper les reſtes de fiévres & de putridité, vers la fin des maladies graves. Un vin généreux joint à l'uſage du muſc & de quelques goutes de teinture de myrrhe, produiſoit les meilleurs effets contre l'abattement des forces

forces dans l'épidémie de *Naples* (a). Perſonne n'ignore quel parti l'on a tiré de l'uſage du vin, dans la dernière peſte de *Marſeille*. *Aſclépiade*, ſi je ne me trompe, a dit peu réligieuſement, mais très-*médicinalement*, que le vin par ſes vertus dans les maladies, égaloit le pouvoir des Dieux.

Page 169.

(25) La plupart des Obſervateurs s'accordent à aſſigner le *mucus*, ou la partie lymphatique de nos humeurs, pour être le foyer primitif de toute eſpèce de contagion dans l'animal, ou le ſujet immédiat ſur lequel s'exerce d'abord le venin contagieux en s'introduiſant dans nos corps. Il eſt remarquable que M. *Sarcone*, ait également noté des échymoſes & des ſignes de tendance à la gangrène dans la cavité de l'eſtomac vers le *pylore*, comme auſſi

(a) Voyez *Sarcone*, pag. 638.

des taches, pour ainſi dire, *pétéchiales*, à la ſurface des inteſtins. (*Voyez Iſtor. Ragion.*) Ce Médecin a encore parlé de matières épanchées dans la cavité de la poitrine, leſquelles étoient, pour la plus grande partie, lymphatiques & le produit d'une eſpèce de métaſtaſe ſur les poumons. La matière de ces épanchemens préſentoit, en outre, divers degrés d'altération relatifs au temps de la maladie, & qui ſembloient les diſtinguer comme en autant d'eſpèces.

Le premier de ces épanchemens, conſiſtoit en une humeur gélatineuſe & viſqueuſe, qui recouvroit la ſurface antérieure & la poſtérieure des poumons, en ſi grande abondance, que ces viſcères en paroiſſoient comme affaiſſés. La ſeconde eſpèce ſe réduiſoit à une quantité de ſéroſité dont les poumons étoient inondés, & qui ſe trouvoit en partie dans un état de diſſolution ou de très-grande fluidité, & en partie coagulée ou concrète, entremê-

lée de quelques portions d'une matière foiblement jaune, mais très-coulante. La troisième étoit une humeur purement ſanguine, comme on le diroit d'un ſang diſſous ou corrompu, & ſe faiſoit remarquer ſur les cadavres de ceux qui, ſoit dans le plus haut période, ſoit à la fin de la maladie, avoient éprouvé des hémorragies funeſtes, &c. (*Voyez Iſtor. Ragion.*)

Page 171.

(26) Quoique ce ſoit un excellent prophilactique en temps d'épidémie ou de peſte, que l'ouverture d'un fonticule, il ne faut pourtant pas toujours s'y fier; car il peut arriver des cas où la nature du venin épidémique, rend ces ſecours non-ſeulement inutiles, mais quelquefois encore nuiſibles. Dans l'épidémie de *Naples*, toute eſpèce de vieux ulcères, de cautères, de ſétons, ou toute autre iſſue par la peau, étoit inutile pour garantir de la contagion. Les ſignes de la pre-

mière attaque de la maladie, se faisoient remarquer par un état d'aridité ou d'exsiccation sur les cautères; quoique chez quelques-uns, ces cautères vinssent à se renouveller en quelque sorte dans les convalescences, & à fournir une évacuation abondante de sérosités sanguinolentes & putrides. Dans l'épidémie de *Gottingue*, les cautères & les vieux ulcères étoient autant de voies ouvertes à l'introduction d'une plus grande quantité de venin, dans le corps ou dans la masse des humeurs.

Page 90.

(27) Par exemple, à *Boston*. (Voyez le premier *Journal Anglois*, & l'Ouvrage intéressant de *M. Paulet* sur les *moyens de se préserver de la petite vérole.*)

Page 194.

(28) Ce peut être une opinion reçue en *Angleterre*; mais en *France* & dans

plusieurs autres endroits de l'Europe, on a de fortes raisons pour penser le contraire. (Voyez mon *Traité sur la petite vérole.*)

Supplément à la Note 14.

M. SARCONE observe également, que dans l'état de crudité de la maladie, les plaies des vésicatoires se recouvroient de bonne heure, d'une espèce de toile membraneuse qui n'étoit que le pur *gluten* ou la pure lymphe, & dont l'apparition sembloit suspendre l'évacuation par les crachats. Ce phénomène étoit ordinairement de mauvais augure, & ne laissoit guère d'espoir; à moins qu'à la place de ce *gluten* membraneux, il ne survint une humeur séreuse qui étoit rarement blanche, mais presque de couleur cendrée ou verdâtre, & en outre fétide. Il dit encore que pendant le cours de la convalescence,

plusieurs de ceux à qui les vésicatoires avoient été appliqués, éprouvèrent par ces excoriations cutanées une abondante évacuation d'une espèce de pus fétide, lequel étoit en même temps d'une si grande âcreté, que quoique la fiévre eût entièrement disparu & que les malades ne discontinuassent point l'usage du quinquina, il fallut plusieurs semaines pour obtenir la cicatrice de ces plaies ; ce qu'il regarde comme une nouvelle preuve de la nécessité qu'il y avoit, que cette putridité s'évacuât d'une manière ou d'autre.

Mais ce Médecin nous fournit de nouvelles lumières sur cet objet, en observant dans un autre endroit de son Ouvrage, que dans le temps de la maladie épidémique où un état de forte *glutinosité* se faisoit remarquer dans les humeurs, il ne falloit pas s'en tenir aux seuls anti-septiques, mais attendre, pour se livrer avec confiance à ces remèdes,

un commencement de fonte ou de diſſolution, ſoit que cette dernière fût un effet d'une altération ſpontanéè ou des progrès de la maladie, ſoit qu'elle dépendît d'un mouvement de *coction*, &c.; que d'après ce même principe, les véſicatoires devoient être appliqués avant que cette fonte (*fuſione*) de la lymphe ne fût bien décidée, & dans le temps où cette humeur ſembloit vouloir, pour ainſi dire, tourner à cet état d'atténuation ou de *fuſion*. « Je puis bien aſſurer, » ajoute-t-il, que j'ai trouvé l'application des véſicatoires plus utile dans » cette période de la maladie, que » lorſqu'une forte putridité avoit déjà » infecté le ſyſtême vaſculaire; temps » auquel ces topiques ont paru également ſuſpects à M. *Tiſſot* lui-même, » dans la fiévre bilieuſe épidémique » dont il nous a donné une ſi belle deſcription. (*Iſtor. Ragion.*, pag. 634.)» Cette remarque peut ſervir à expliquer

ce que nous avons obſervé d'après M. *Vivenzio* dans la note 14, & modère en même temps le précepte, d'ailleurs bien fondé, de M. *Lind*, ſur la néceſſité de ſe hâter dans l'application des véſicatoires.

FIN.

EXTRAIT *des Regiſtres de la Société royale des Sciences*

Du 5 Septembre 1776.

NOUS, Commiſſaires nommés par la *Société Royale*, avons lu la Traduction en François que M. *Fouquét* a faite de deux Mémoires *ſur les Fiévres & les Maladies contagieuſes*, que M. *Lind* compoſa, il y a quelques années, dans la langue de ſon Pays.

Sans parler du mérite de cette Traduction, ſans même préſenter à la *Société royale* le Précis de ces deux Mémoires, très-bien tracé par M. *Fouquét* dans la Préface, nous penſons que cet ouvrage ſera reçu très-favorablement des Médecins; que la bonté des choſes neuves qui en ſont la baſe, lui aſſure l'approbation des Lecteurs; que la Doctrine qui y eſt établie, eſt le fruit de l'obſervation faite par un homme de génie, dont le mérite eſt connu depuis long-temps dans la République des Lettres.

Les Notes ſavantes que le Traduc-

teur a ajoutées, dans la vue d'éclairer ou de confirmer les obſervations de M. *Lind* ſur la contagion, ou ſur les principaux remèdes dont ce célèbre Auteur s'eſt ſervi pour combattre avec ſuccès les Maladies contagieuſes, nous ont paru très-propres à ſoutenir le mérite de l'Ouvrage, & à acquérir à M. *Fouquét* un nouveau droit à la reconnoiſſance du public. *Signés* LAMURE, BROUSSONET.

Je ſouſſigné certifie le préſent Extrait conforme à ſon original & au jugement de la Compagnie. A Montpellier le 16 *d'Octobre* 1776. DE RATTE, *Secrétaire perpétuel de la Société royale des Sciences.*



EXTRAIT des Regiſtres de la Société royale de Médecine.

LA *Société* nous ayant nommés pour examiner un Ouvrage qui a pour titre, *Mémoires ſur les fiévres & les maladies contagieuſes, lus à la Société de Médecine d'Edimbourg par M. Lind*, & traduits en françois & enrichis de Notes par M. *Fouquét*, Docteur en Médecine, nous l'avons lu avec attention.

Ces deux Mémoires de M. *Lind* ſont, en quelque ſorte, le Journal de ſes obſervations faites à l'Hôpital de *Haſlar* près de *Portſmouth*, depuis l'année 1758 juſqu'à 1761. On y trouve le tableau des maladies dont les équipages de pluſieurs vaiſſeaux, de retour des côtes de la *Méditerranée*, & ſur-tout du nord de *l'Amérique*, furent atteints en arrivant à *Spithéad*, & dont la principale & la plus remarquable a été *la fiévre jaune*, maladie contagieuſe, familière en *Amérique*, dont M. *Linnen* avoit déjà donné une deſcription très-étendue, & ſur le traitement de laquelle M. *Lind* a ajouté pluſieurs obſervations intéreſſantes, en-

tr'autres que les véficatoires, font le fecours le plus efficace dans cette efpèce de fièvre.

La marche obfervée des maladies contagieufes fur les vaiffeaux nombreux du port de *Spithéad* en *Angleterre ;* l'inutilité plufieurs fois reconnue des Ventilateurs ; l'intégrité de plufieurs vaiffeaux de la même Flotte & dans le même Port, tandis que d'autres étoient infectés; & l'expérience que M. *Lind* a acquife fur les maladies des gens de mer ; tout conduit à des réflexions judicieufes, & à des réfultats certains fur l'exiftence & le danger de la contagion, & fur les moyens d'y remédier.

Cet Auteur, comme il le dit luimême, induit en erreur par la lecture des livres & par les fyftêmes, ne s'eft apperçu que fort tard de fon illufion fur plufieurs fiévres (& le nombre en eft très-grand felon lui) que l'on attribue à l'intempérance, aux variations de l'air, aux alternatives de froid & de chaud, à des émanations fufpectes, &c. & qui n'ont cependant d'autre origine, qu'un foyer de contagion adhérent aux meubles, aux cordages des vaiffeaux, aux habits des malades, &c.; il cite une infinité de femblables caufes que

l'on obſerve journellement ſur les vaiſſeaux & dans les Hôpitaux ; au moyen deſquelles les maladies ſont tranſportées d'un pays à l'autre, du continent ſur mer, & des vaiſſeaux ſur terre. Il donne à cette idée, fondée ſur des faits journaliers, toute l'étendue dont elle paroît ſuſceptible, & l'applique à preſque toutes les fiévres dont la non-contagion ſeroit auſſi difficile à démontrer, par la difficulté d'en donner des preuves négatives, que la contagion l'eſt par celle d'en fournir des preuves affirmatives, principalement à cauſe de la ſuſceptibilité ou non ſuſceptibilité des ſujets, mais dont l'identité des ſymptômes dans leur maladie, jointe aux circonſtances où ces mêmes ſujets ſe trouvent, forme une préſomption très-forte en faveur de la contagion.

Cette idée le conduit naturellement, à la recherche des moyens de déſinfection dont les plus puiſſans lui paroiſſent le feu, & une fumée très-épaiſſe produite ſoit avec la poudre à canon, ſoit avec le tabac, &c.

Il rapporte pluſieurs exemples qui prouvent, qu'une courte expoſition des meubles à l'air, ne ſuffit pas pour détruire les foyers contagieux, &c. Ces

deux Mémoires fourniſſent des faits relatifs à la contagion *per fomitem*, dont il a été le témoin.

Parmi les objets dont traite cet Auteur, celui qui nous paroît mériter le plus d'attention, eſt la *fiévre jaune*, qui fut apportée en 1758 de *l'Amérique ſeptentrionale* en *Angleterre*, & qui ſe montra ſous quelques faces différentes de celle que M. *Linnen* avoit obſervée dans la *Caroline*. Il eſt encore queſtion d'une fiévre pétéchiale que M. *Lind* ne paroît pas avoir aſſez diſtinguée de cette *fiévre jaune*, qui ſe complique peut-être avec elle, ou qui n'étoit peut-être que cette même *fiévre jaune*, mais avec des pétéchies répandues en diverſes parties du corps; au lieu que les taches qui accompagnent la *fiévre jaune*, ſont d'une couleur & d'une eſpèce particulière, & ne ſe manifeſtent ordinairement qu'au col & à la poitrine. Cette partie intéreſſante, exigeoit des détails que nous n'avons point trouvés dans cet ouvrage; mais l'Auteur paroît avoir le mérite d'avoir perfectionné le traitement de cette fiévre. La dyſſenterie & ſa communication; la diarrhée comme ſymptôme de la *fiévre jaune*; un ſcorbut épidémique obſervé

en *Angleterre*, & dont les malades ſont ordinairement à l'abri de l'infection des autres maux, ſont les objets intéreſſans dont il eſt principalement queſtion dans cet Ouvrage qui nous a paru contenir des choſes neuves, & mériter l'approbation de la *Société*.

Le Traducteur a ajouté beaucoup de notes curieuſes & inſtructives qui ſervent à éclaircir ou appuyer le texte, & qui y ajoutent un nouveau poids.

Je certifie que le préſent Extrait eſt entiérement conforme à ce que contiennent les Regiſtres de la Société, & qu'il a été lû dans une de ſes ſéances ſous la préſidence de MM. Lieutaud *&* *de* Laſſone, *&* Bouvart *Directeur annuel de cette Compagnie.*

Ce 14 *Juin* 1777.

VICQ D'AZYR,
Secrétaire & Vice-Directeur de la
Société royale de Médecine de Paris.

FAUTES A CORRIGER.

Pag. 1, lig. 4, c'eſt de cette, *liſ.* c'eſt auſſi de cette.
Pag. 2, lig. 10, juſqu'aujourd'hui, *liſ.* juſqu'à aujourd'hui.
Pag. 16, lig. 21, d'Hôpital, un d'eux, *liſ.* d'Hôpital. Un d'eux.
Pag. 65, lig. 12, mot grec de *Miaſmata*, liſ. mot grec *Miaſmata.*
Pag. 92, lig. 24, où quelques, *liſ.* ou quelques.
Pag. 105, lig. 22, encore de fiévres, *liſ.* encore des fiévres.
Pag. 109, lig. 8 de la note .... ſoixante-dix malades, *liſ.* ſept cens malades.
Pag. 131, lig. 15, découvertes où les, *liſ.* découvertes ou les.
Pag. 140, lig. 19, aigues, *liſ.* aiguës.
Pag. 144, lig. 24, potiques, *liſ.* topiques.
Pag. 154, lig. 23 & 24, d'une ou de deux pintes, *liſ.* d'une pinte ou de deux.
Pag. 156, lig. 24, intérieures, *liſ.* ultérieures.
Pag. 171, lig. 16, des poiſons, *liſ.* des venins.
Ibidem, lig. 22, tout le poiſon, *liſ.* tout le venin.
Pag. 193, lig. 9, & qu'on a vu être éminemment contagieuſes, *liſ.* & qui, comme on a vu, ſont éminemment contagieuſes.

NOTES.

Pag. 198, lig. 19, la précédente &, *liſ.* la précédente teinture, &.
Ibidem, lig. 11 & 12, de quinquina en électuaire avec le *diaſcordium*, à parties égales, *liſ.* de quinquina en électuaire avec parties égales de *diaſcordium.*
Pag. 211, lig. 8, l'opium ou le *philonium*, *liſ.* l'opium & le *philonium.*
Pag. 252, lig. 9 de la note ... plus ſingulieres, *liſ.* plus raiſonnables.

